

LE TRIO

Vent

Juifs, Francs-Maçons Protestants

PAR

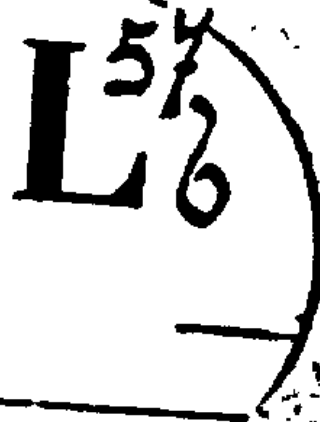
JULES APER

PARIS

ARTHUR SAVAÈTE, ÉDITEUR

76, Rue des Saints-Pères, 76

—
1898





LE TRIO

L5
S7
1941

LE TRIO

Juifs, Francs-Maçons



Protestants

PAR

JULES APER

PARIS

ARTHUR SAVAÈTE, ÉDITEUR

76, Rue des Saints-Pères, 76

1898

PRÉFACE

Ils en ont fait du bruit ces faquins de fourberie, tantôt panamistes, tantôt espions déguisés, toujours prêts à livrer la France à ses ennemis, quand ils ne la pressurent pas entre leurs mâchoires de crocodiles.

Depuis de longs mois, que de flots d'encre versés pour démasquer les Scheurer, les Dreyfus, les Reinach, les Naquet et toute leur séquelle !

Le Sénat, la Chambre des députés, les tribunaux civils et militaires, la presse, tout le monde s'en est mêlé ; et, Dieu sait le résultat.

Collé comme une pieuvre à la nation française, le juif ne démordra pas qu'on ne le noie dans ses turpitudes. Il est fort, très fort le juif par ce levier puissant qu'on appelle l'argent ; il s'en sert avec une habileté, une constance, un va-tout qui déconcerte le public sur toute la ligne.

Il faut le reconnaître pourtant, le juif n'est fort que par

notre faiblesse. Pourquoi lui avoir ouvert toutes grandes les portes de la patrie, quand nos pères le tenaient à distance et refusaient de dormir sous le même toit, dans la même enceinte que lui ? Qui a commis ce méfait ? — C'est la fameuse révolution de 93.

Le juif honni, bafoué, méprisé partout, a réussi à se faire accepter, choyer et honorer en France. De par une loi de surprise, il est devenu citoyen français ! C'était son vœu. Une fois entré dans la place, suivant son instinct naturel, il dépouille ses concitoyens et vend la patrie au plus offrant.

Le juif, depuis la ruine de Jérusalem par Titus, n'a plus de patrie. Ce nom si doux à tout cœur bien né sonne mal à l'oreille du Juif-errant.

Condamné à vagabonder à travers les nations du globe, s'il s'arrête çà et là, c'est pour sucer l'or et l'honneur du pays qui l'a laissé planter sa tente sur son territoire.

Qu'on le veuille ou non, discuterait-on ce fait pendant des siècles, en fin de compte, il faudra nécessairement admettre avec l'histoire que le juif, inassimilable par instinct, est le pire ennemi des peuples assez légers pour le laisser prendre pied chez eux.

C'est donc une grosse faute commise par les Français, il y a cent ans, que d'avoir essayé de s'assimiler le juif, en lui accordant le droit de cité. Ce qu'il a abusé de cette faveur, on commence à l'entrevoir et l'on se demande comment s'en débarrasser ?...

De fait, l'opération paraît hérissée de difficultés. C'est une herbe, une zyzanie qui étouffe la moisson avant maturité, c'est un chiendent inextricable.

Le juif est partout chez nous : il nous enveloppe et nous étreint. Il est dans l'armée pour la trahir et la déshonorer ; il est dans la magistrature pour l'aveulir et la faire mépriser ; il dicte ses arrêts comme il a dicté l'arrêt d'un Ponce-Pilate. Il est dans l'école, et l'école est une sentine où l'on ne reconnaît ni Dieu ni diable : on n'y apprend plus guère qu'à tuer, à voler et à polissonner. Il est dans la finance, à la bourse, à la banque, dans le commerce ; et les kraks se multiplient de telle façon que la poche contenant le portemonnaie n'est pas même en sûreté.

Le juif est marchand d'occasion en tout et partout : il vend des terrages, des maisons, des chevaux, des bêtes à cornes, des moutons ; il vend des habits, des étoffes de coton, de laine, de fil et de soie ; il vend des lorgnettes, des pince-nez, des montres, des livres, des ornements de culte. Que ne vend-il pas encore ?

Il accapare l'or, l'argent, le cuivre, les blés, les huiles, le charbon, le bois, la pierre... S'il ne vend pas d'esclaves en Europe, il en ramasse pour les vendre en Asie, en Afrique et dans les îles.

Dans ce trafic abominable de tous les jours, il est aidé matériellement et moralement par le protestant rusé et le franc-maçon encanaillé : c'est le trio complet, syndiqué, confédéré, fraternisé. Le protestant *taupine* ; le franc-maçon *conspire* ; le juif *vole* pour les trois : ce sont là trois larrons en foire.

Comment sortir de là ? Comment échapper à ce trio formidable ? — Par la défense bien organisée dans une lutte sans merci.

La lutte pour la vie est de tous les jours, de tous les instants. En face de l'ennemi commun, se croiser les bras, rester dans l'inertie, dans l'indifférence, ce serait un crime de lèse-patrie, ce serait abdiquer sa dignité d'homme ; en France, ce serait n'être pas français.

Nous ne resterons donc pas inactifs, nous Français, de bon sang de France : nous lutterons par tous les moyens contre les ennemis de la Patrie ; nous combattons avec héroïsme, et, s'il le faut jusqu'à la mort. Mieux vaut mourir que d'être esclaves.

Voyons donc à quels ennemis nous avons affaire. Une fois démasqués, *nous les aurons, fussent-ils pendus aux nuages*, comme disait notre vaillante Jeanne d'Arc.

I

LES JUIFS

Nous ne faisons nulle difficulté à reconnaître que d'Abraham à Moïse, de Moïse à l'ère des grands et petits prophètes, les hébreux, les juifs ou israélites, c'est tout un, ont été nos ancêtres dans la foi et la civilisation. Ce fut un peuple privilégié, fort éclairé au milieu des nations païennes pendant de longs siècles. C'était un peuple à tête dure, au cœur peu sensible, souvent en révolte et plus souvent encore plein d'ingratitude : ses fautes, il les a payées bien cher.

Il s'agit ici beaucoup moins des juifs anciens que des juifs modernes, de ces juifs tripoteurs, toujours à l'affût du bien d'autrui, sous le couvert d'un commerce des plus illicites.

Quand une légion de rongeurs a élu domicile dans une contrée, dans une ville, qui oserait condamner les habitants faisant tous leurs efforts pour opposer une digue à ce fléau destructeur ?

C'est un fait palpable et absolument vrai que partout où

le juif a pu se glisser et jouir d'une certaine liberté, il en a abusé pour sucer la sève des peuples et les ruiner à son profit. Comme il est dans la nature des rats de ronger, de se creuser des tanières sous les édifices, de sortir la nuit et le jour pour aller à la maraude; ainsi les juifs sortent de leurs ghettos, le plus souvent nauséabonds, pour faire leurs coups sournoisement: c'est ce qu'ils appellent « *faire le bedit commerce.* »

Tels nous les voyons dans nos grandes villes d'Europe, tels nous les retrouvons dans les cinq parties du monde.

Le juif a toujours été plus ou moins nomade, comme l'Arabe, son cousin-germain, avec qui il n'a jamais pu s'accorder.

Est-ce providentiel? Est-ce de pur instinct, ce goût particulier des voyages à travers le monde? C'est probablement l'un et l'autre, sauf les cas de force majeure, comme les exils et les captivités de Memphis, de Babylone ou d'Ecbatane.

Quoi qu'il en soit, dès les temps les plus antiques, nous trouvons le juif un peu partout, et toujours disposé à *faire du commerce.*

Si le juif moderne se souvient parfois d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, à coup sûr, il préfère les richesses et les jouissances de Salomon.

Ce n'est pas que tous les descendants d'Israël vivent dans des palais luxueux; mais tous les désirent et travaillent pendant plusieurs générations à les acquérir par le trafic et l'*usure*: j'allais dire par le *vol* habilement masqué.

De là, ces haines invétérées qui éclatent parfois contre

les juifs, pour les maudire et les faire chasser *honteusement* d'un pays à demi ruiné.

Il y a du *juif* dans l'air, à l'heure où nous écrivons, et même beaucoup de *juif*; quel sera le dénouement? Un journal, *la Libre Parole*, fondé depuis cinq ans, par un publiciste distingué, semble avoir pris pour devise : *A bas le juif!* sa première page porte bien : *La France aux Français*, mais elle sous-entend : *Arrachons la France aux juifs!* Aussi, n'est-il pas de jour, pas d'article où les *iouddis* ne soient vertement houspillés.

On a dit de Drumont que c'était un *monomane*, qu'il voyait du *juif* partout...

Il est bien difficile de *regarder*, et de ne pas voir comme lui.

Si nous parcourons les boulevards et les rues de Paris, comment ne pas s'apercevoir que les noms juifs s'étalent de tous côtés en grosses lettres?...

Les Bloch, les Meyer, les Lévy, les Simon, les Cerf, les Cahen, les Rothschild et cent autres se lisent sur les portes, sur les fenêtres des magasins, des banques et des comptoirs de tous genres...

Le juif est dans la magistrature, dans l'armée, dans la finance; il pénètre partout, s'occupe de tout, remue tout et vous voudriez qu'on ne le voie pas!...

Convènez que si quelqu'un est aveugle, c'est bien celui qui prétendrait ne pas voir la silhouette judaïque.

— Le juif est patient, rusé, tenace, adroit comme un chat; il guette sa proie pendant des journées; gare à qui tombe sous ses griffes!

Mais, dira-t-on, nul n'est obligé de s'exposer aux coups du *félin*.

C'est vrai. — Cependant que faire en un pays où pulluleraient le tigre, la panthère, l'hyène et le chacal ? — S'en aller ? — Fuir ? — Quelques-uns le font à grand regret, dans l'impossibilité où ils sont de faire autrement. La majorité, les vrais indigènes pensent à user d'autres moyens.

Après tout, ne sont-ils pas chez eux ?...

— En Afrique, les nègres s'unissent pour la chasse ; dans l'Inde, les Indiens en font autant, et, tout en exposant leur vie, ils cherchent à se débarrasser de l'ennemi ou à le refouler loin de leurs *douars* ou de leurs *cabanes*.

Ce moyen, pour nous, n'est pas pratique, bien qu'ils agisse d'hommes plus cruels et plus redoutables parfois que les fauves.

Que faire donc ? Eh ! mon Dieu, faire comme en Russie : les expulser, au besoin par la force, de notre territoire, prendre des précautions *préventives* et tout à fait *efficaces* contre leurs agissements.

Si les juifs sont un danger pour la fortune publique, pour la sécurité des familles et de la nation, pourquoi les admettre aux *charges de l'Etat* ?

Pourquoi ne pas savoir les *comprimer*, les arrêter ?...

— J'entends la réponse : « Si vous chassez les juifs de France, il faut chasser tout le monde, car les juifs sont français de par la *loi* et les *décrets*... »

Si les juifs sont Français, ils ont droit à toutes les charges comme à toutes les faveurs de la nation. »

Ce raisonnement a du vrai; aussi, tout premièrement, déplorons-nous que des lois et décrets, trop peu *mûris*, les aient déclarés *Français*, au même titre que les indigènes, que les vrais *propriétaires du sol*; secondement, comme une loi et un décret peuvent détruire ce que d'autres lois et décrets avaient malencontreusement établi, rien ne s'oppose, et tout semble demander qu'en France on doive rapporter les lois et décrets *surpris* en faveur des juifs.

Dès lors, on ne pourra plus dire qu'ils sont Français.

— Mais, c'est un nouvel édit de Nantes que vous demandez ?

— Eh ! oui, certainement, et plus qu'un édit de Nantes, sous certains rapports : « *Qui veut la fin, veut les moyens.* »

Il y a de la place au soleil pour les juifs : l'Afrique, l'Amérique, voire même l'Asie, ont d'immenses terrains à leur concéder, moyennant finances. Là, ils pourront trafiquer à leur aise.

Tiennent-ils, au contraire, à rester en France, ou tenez-vous, aimables Français, à les conserver ? — ne les admettez alors ni dans votre magistrature, ni dans vos écoles, ni dans votre armée : Autrement, gare les Dreyfus et C^{ie} !

Il faut bien prendre et tenir le juif pour ce qu'il est. Nous l'avons dit, il est essentiellement *nomade, errant, réfractaire* à tout mélange qui n'est pas de son sang, lequel, dit-on, serait profondément *névrosé*.

Un juif *baptisé*, devenu *chrétien*, restera juif quand même sous plus d'un rapport ; mais, jamais il ne sera ni *Français*, ni *Allemand*, ni *Espagnol*, quoi qu'il en dise. Si le contraire

avait pu se faire, il y a beau temps qu'il n'y aurait plus de juifs!...

Jetés au milieu du monde par les plus terribles tempêtes, les juifs se sont accrochés à toutes les planches de salut; jamais ils n'ont fait et ne feront un seul cœur et une seule âme avec le peuple qui leur aura donné l'hospitalité.

C'est donc une erreur absolue de penser les *fondre* au moule d'une *nation quelconque*.

Depuis son affreux *déicide* sur la personne adorable du Christ, le juif est maudit. « Que le sang de Jésus retombe sur nous et sur nos enfants », s'est-il écrié en une suprême folie, devant Ponce-Pilate !

Ce cri haineux, blasphématoire, le Ciel l'a entendu et semble avoir répondu : « Eh bien, soit ! Le sang de ton Dieu, de ton Messie méconnu, criera vengeance contre toi dans tous les siècles, ô peuple aveugle et ingrat ! »

Voilà la *raison vraie* qui nous fait rencontrer, sous toutes les latitudes, le *juif errant*, le *juif maudit*, le juif honni, bafoué et méprisé. Un caractère *indélébile* reste incrusté sur son front, et l'on dit à coup sûr : Voilà un juif !

Ce n'est donc pas, au moral, un homme comme un autre, c'est encore moins un *Français*.

Celui-ci est franc, loyal, généreux, désintéressé ; le juif est fourbe, menteur, égoïste, avare et voleur.

Avec des qualités si opposées, impossible au peuple français de sympathiser avec le juif. Tôt ou tard, il faudra se séparer, alors, gare la casse !

Voyez l'Arabe, ce cousin germain du juif : il tuerait jusqu'au dernier juif si une loi ne protégeait ce *malandrin* con-

tre la fureur du descendant d'Ismaël. L'Arabe ne pardonnera jamais au gouvernement de France d'avoir admis le juif au titre de *citoyen français*. Il a fallu la ruse, l'audace du juif Crémieux, en 1870, pour donner ce titre usurpé à ses coreligionnaires d'Afrique.

Une grande faute de Louis XVI, parmi plusieurs autres, ça été d'ouvrir trop vite et trop largement les portes de notre belle France aux *Iouddis* mercantiles, à ces accapareurs insatiables du bien d'autrui.

Ah ! le Moyen Âge raisonnait mieux et voyait plus clair !

Ecoutez le témoignage irrécusable d'un juif converti et sincère, l'abbé Joseph Lémann :

« On ignore généralement de quelle manière les Israélites sont entrés dans la société moderne. C'est le bon roi Louis XVI qui, le premier, a préparé leur émancipation. Quand on s'est aperçu que les juifs étaient citoyens, ils étaient déjà les *maîtres*. La légèreté a donc engendré l'ignorance, en une question d'une *gravité* exceptionnelle. La nation française a commis une grande faute en substituant à l'antique droit chrétien qui la régissait, les faibles *droits de l'homme*. C'est par cette brèche que les juifs ont passé et sont devenus *souverains*. »

L'abbé Lémann regrette, ensuite, que juifs et chrétiens n'aient pu fraterniser jusqu'à ce jour, comme si jamais les Français avaient pu vivre *de pair* avec des voleurs, des assassins ou des fripons.

Le livre de l'abbé Lémann est daté de Lyon, 15 décembre 1885.

Empruntons-lui quelques autres passages pleins d'une certaine saveur :

« Le Juste (Jésus-Christ), dit Lémann, avait été par nous
« abreuvé d'outrages. Nous avons mis un manteau de dérision sur ses épaules, une couronne d'épines sur sa tête, un roseau à sa main : Coups, insultes, conspuations, hontes de toutes sortes lui avaient été prodigués ; rien de ce qui est opprobre ne lui a été épargné par nous. Comme dernier trait, quand nous l'avons *acheté* pour le faire mourir, nos pères l'ont estimé, comme un *être vil*, trente deniers !

« Ces mêmes opprobres, le peuple juif les a subis, depuis, comme châtiment et peine du talion. Rien de ce qui est avanie et tristesse ne lui a manqué. Moïse, prévoyant l'avenir, avait dit : *Vous serez comme la fable et la risée de tous les peuples où le Seigneur vous aura conduits.*

« Dressons, l'histoire en main, le catalogue de quelques-unes de ces humiliantes afflictions qui ont fait de nous la risée de tous les autres peuples.

« Après la ruine de Jérusalem, les juifs sont vendus comme *vil bétail en foire*. Nous avons vendu le Juste trente deniers : à la foire de Térébinthe, on donna trente juifs pour un denier.

« Partout les juifs étaient exclus des rangs de la société comme des *lépreux*. A Toulouse, à Béziers et ailleurs, un député de la communauté juive était obligé, le vendredi saint, de venir recevoir *publiquement* le soufflet donné par nous à Jésus-Christ.

« Nos pères ont porté la *rouelle* ou l'étoile *jaune* sur leurs

poitrines, ou une *corne* à leur chapeau, afin que, de loin, chacun pût dire : *C'est un juif !*

« Les juiveries, ou *quartiers à part*, étaient des ruelles étroites, insuffisantes, souvent infectes, où nos familles étaient *parquées* à l'écart et entassées...

« A Augsbourg, pour avoir le droit de respirer, il fallait payer un florin par heure ; et, à Brême, un ducat par jour.

« A certains jours de l'année, nous étions obligés de nous cacher ; et, depuis le matin des Rameaux jusqu'à Pâques, on nous considérait comme rayés de la liste des vivants. N'avions-nous pas, chez Caïphe, voilé la face du Christ pour le frapper, en disant : *Devine qui t'a frappé ?...*

« Les avanies, les coups furent prodigués au juif errant. En Orient, on vit un Abdallah faire marquer les juifs d'un fer chaud ; un Montakaval leur interdire d'autres montures que les ânes et les mulets ; un calife, El-Achem-Allah, leur faire porter au cou la figure d'un *veau*, en souvenir du *veau d'or*.

« Actuellement, en Perse, on les insulte impunément ; en Afrique, on leur crache au nez dans les rues ; les enfants les poursuivent à coups de pierres. A Fez, un jour est indiqué pour recevoir leurs impôts sur la place publique : à mesure que chacun paye, il reçoit un coup de pied... ou un coup de bâton, et se retire en *faisant une profonde révérence*, au bruit des huées de la populace.

« En Turquie, surtout au faubourg du Galata, beaucoup sont portefaix ; mais il leur est défendu de mettre un sac de foin sous leur fardeau pour soulager leurs épaules. C'est une faveur qui ne s'obtient que pour un service signalé.

« Le grand-duc Constantin, en passant ses revues journalières, sur la place de Saxe, à Varsovie, faisait ramasser le fumier de ses cheveux par tout *Israélite* venant à passer, et l'obligeait à emporter le crottin dans son bonnet, ce qui faisait rire le duc à gorge déployée...

« Au Puy, les disputes entre juifs étaient remises au jugement d'enfants de chœur, afin que l'extrême innocence des juges mit en défaut l'*extrême* malice des plaideurs.

« En Allemagne, en Suisse, on suppliciait un juif entre deux chiens; ou bien, on le pendait par les pieds, à côté d'un chien, pour faire contraste avec la fidélité de l'animal en question.

« Tout officier public pouvait à son aise, dans ses plaidoyers, user d'épithètes flétrissantes envers les juifs, pour venger le *Juste* des grossièretés du peuple déicide, pendant sa Passion.

« Dans certaines villes, tous les soirs, au son de la trompe, les juifs, tolérés pendant le jour, devaient sortir et chercher gîte à la campagne, avant la fermeture des portes.

« En Provence et en Bourgogne, défense à eux d'entrer aux bains publics, si ce n'est le *vendredi*, jour réservé aux danseuses et aux prostituées...

« Il y a cinquante ans à peu près, on pouvait lire, à l'entrée d'une promenade publique, en Allemagne, cette inscription :

« DÉFENSE AUX JUIFS ET AUX *cochons* D'ENTRER ICI. »

« On croyait si peu à la sincérité du juif qui se faisait baptiser pour échapper aux taxes imposées à ses coreligion-

naires, qu'on saisissait ses biens, sauf à les lui rendre, par partie, après épreuve suffisante. Quant à la justice, on s'en croyait bien un peu dispensé vis-à-vis de cet être méprisable et souverainement méprisé.

« Nous étions enveloppés de ce mépris des pieds à la tête, dit encore Lémann, parce que, chez l'*Homme de douleurs*, il n'y avait pas un endroit que nous eussions laissé sans plaies. Aussi ces opprobres ont duré, chaque jour de l'année, pendant dix-huit cents ans. »

Parmi les outrages sanglants prodigués aux juifs, nul ne le molesta davantage que le droit de péage. Le juif payait sur le même pied qu'un bœuf, un bouc ou un cochon.

Denisart, dans sa collection de jurisprudence, cite le tarif suivant retrouvé par lui à Châteauneuf-sur-Loire, imprimé en 1576 ; c'était, disait-on malicieusement, l'impôt du pied fourchu :

Item, un juif	12 deniers.
Une juive enceinte	9 deniers.
Une simple juive	6 deniers.
Un juif mort	5 sols.
Une juive morte.	30 deniers.

C'est Louis XVI, en janvier 1784, qui a fait cesser cet opprobre ; et, neuf ans plus tard, les bons *juifs* battaient des mains à sa mort sur l'échafaud, place Louis XV.

Quoi d'étonnant ! ceux qui avaient acclamé Jésus, fils de David, le jour des Rameaux, criaient à tue-tête, cinq jours plus tard : *Crucifiez-le ! crucifiez-le ! Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !*

Rappelons, pour mémoire, qu'au moment même où Louis XVI affranchissait les Juifs éhontés du droit de péage, si humiliant pour eux, ceux-ci, en pleine disette, dévoraient l'Alsace par leur usure.

« Que de maux, s'écriaient les Alsaciens, nous essayons de la part des anciens habitants de la Palestine ! Plût à Dieu qu'ils y soient encore ! Que de misères de moins !... »

Un contemporain dit du juif alsacien : « Il est *processif, cauteleux, fertile en expédients, opiniâtre dans ses projets, persévérant à vaincre les obstacles et peu scrupuleux sur le choix des moyens*. Dans son obséquieuse subtilité, dans son extérieur avili, son regard louche a quelque chose du Grec opprimé par le Croissant, sur les ruines d'Athènes. Lorsqu'il vous aborde, il fait un détour, s'incline profondément et s'exprime à voix basse. On est toujours tenté de lui dire : « Parlez haut et marchez droit ! » Son langage est une espèce d'argot, un *jargon tudesque* mêlé d'hébreu corrompu, inconnu à ceux qui l'entourent, mais très propre à perpétuer l'ignorance ou à masquer la fourberie. »

Ce portrait peu flatteur, rapporté, mot à mot par l'abbé Lémann, semble écrit d'hier, tant il est vrai *aujourd'hui*.

La parabole de Jésus-Christ nous montrant un mauvais serviteur aux genoux de son maître pour le supplier d'attendre le paiement de ce qu'il doit, et qui étrangle son subalterne, en s'écriant : « Rends-moi ce que tu me dois ! » peint admirablement la bassesse et la cruauté du juif *ancien et du moderne*.

Rien n'est changé dans ses allures : Vil et rampant

devant le plus fort, il se redresse audacieux, insolent et criminel, devant la faiblesse.

Que de familles, en France, en Russie et dans le monde entier, ont vu leur maison, leur mobilier, leurs champs, leurs vignes, vendus à l'encan pour satisfaire l'impitoyable voracité du juif!

Ce sont là des faits nombreux, indéniables, mais monstrueux. La soif de l'or, dans le cœur d'un juif, est inextinguible. Dès lors, comment voulez-vous qu'on puisse le supporter?

Etonnez-vous qu'on le pourchasse de tous côtés! On aurait plutôt le droit de s'étonner qu'il en reste encore un seul sur la surface du globe!

C'est une race de pestilence également maudite des païens et des chrétiens. Demandez aux Arabes ce qu'ils en pensent. Ils vous diront que c'est une honte, pour eux, d'être mis sur pied d'égalité avec les juifs.

Mais enfin, pourquoi sont-ils devenus ainsi l'horreur du genre humain?

Parce qu'ils ont été et sont encore traîtres à Dieu et à leur prochain.

Exagération! diront les uns; haine sans motif! diront les autres.

Plût à Dieu que ces exclamations fussent vraies! Les juifs rentreraient bientôt en harmonie avec tous les peuples.

Mais, hélas! cette malédiction qui pèse sur eux, loin de les corriger, ne fait qu'attiser davantage leurs passions. C'est un besoin pour eux de tromper, de voler, de piller,

d'entasser or sur or, et de se venger des sociétés qui les ont rebutés pendant de longs siècles.

Lémann raconte très bien que les juifs pressuraient l'Alsace et la dévoraient.

Mais voilà qu'un beau jour, les paysans ahuris opposent à leurs créanciers usuraires des quittances en langue hébraïque. Il paraît qu'à cette nouvelle les juifs poussèrent des cris déchirants, comme les Égyptiens à la mort de leurs premiers-nés.

Jusque-là rien d'étonnant.

Mais, ce qui surpasse, c'est l'intervention du roi qui oblige ses sujets dépouillés à payer aux juifs usuraires le montant de leurs réclamations, malgré les quittances présentées.

Les juifs ont-ils rendu aux Égyptiens les vases d'or et d'argent qu'ils leur avaient enlevés, pour aller sacrifier au désert ?...

Je le sais bien : on justifie les juifs, en disant que les Égyptiens avaient été injustes, en écrasant les descendants d'Israël d'impôts et de labeur.

Et les Alsaciens, broyés, triturés par l'avarice sordide des juifs, n'avaient-ils pas le droit de leur opposer des quittances qui avaient tout l'air d'être bonnes et valables ? On s'explique peu l'excessive délicatesse du roi de France en pareille circonstance.....

« L'usure était pratiquée de telle sorte en Alsace, dit toujours Lémann, que des villages entiers étaient absolument ruinés. Sur les tristes habitudes de nos ancêtres (il aurait dû ajouter : et de nos frères vivants), il faut redire péniblement, mais *justement* : Réprobation ! »

Oui, réprobation à la race juive, israélite, sémitique, comme on voudra !

Réprobation pour ses crimes, pour le sang rituel qu'elle a versé et qu'elle verse encore, ça et là, quand elle s' imagine pouvoir le faire impunément !

Réprobation pour l'amour déréglé des richesses qui lui fait sucer, goutte à goutte, le sang du pauvre, du *travailleur*, par ses banques habiles, mais éhontées, par son commerce *frauduleux et canaille*.

Réprobation pour ceux qui, de près ou de loin, soutiennent le juif dans ses agissements pervers ; pour ceux qui lui confient la magistrature, l'armée, le commerce, l'industrie, les chaires de l'enseignement, sans s'apercevoir que, maître du pays, dont il tient la bourse et les forces vitales, le juif n'attend que le moment favorable pour l'écraser sous le talon de sa botte impitoyable.

On a accusé, bien à tort, selon nous, le sociologue Édouard Drumont d'avoir exagéré ses renseignements sur les juifs, dans la *France juive*, et dans les volumes suivants.

Eh bien ! nous sommes convaincu qu'il est resté bien au-dessous de la vérité.

Quoi ! ne faut-il pas être frappé de cécité mentale, pour ne pas voir, pour ne pas comprendre que la fortune de la France, son bien-être et sa vie passent aux mains des juifs ?

N'ont-ils pas écrit et publié qu'avant cinquante ans, on ne mangerait pas un morceau de pain, en Europe, sans leur permission ?...

Si les Français sont disposés à tout sacrifier à la juiverie,

qu'ils le fassent ! Mais, au moins, qu'ils cessent de se plaindre !.....

Rothschild est tout-puissant par ses milliards ; il fait, comme on dit vulgairement, la pluie et le beau temps. Ses créatures sont partout : au Sénat, au Palais-Bourbon, à l'armée, dans la magistrature. Un mot de sa bouche, un signe de sa main, et tout s'agite à son gré.

Il est impossible que cela dure indéfiniment.

Par le fait du juif, l'agriculture reste en souffrance, le petit commerce se ruine ; l'Eglise est bâillonnée et la France étranglée.

Vous en voulez la preuve, lecteurs ? Mais, de grâce, lisez ou apprenez à lire les journaux, excepté ceux des juifs, bien entendu.

Quoi ! l'Union Générale ruinée, le Comptoir d'Escompte effondré, les banques en faillite, l'accaparement des graines, des huiles, des sucres, des cafés, que sais-je encore ! ce n'est pas le fait des juifs ?...

La ruine des actionnaires du Panama, d'où vient-elle ? Le baron juif Reinach y est-il pour quelque chose ou pour rien ?...

Assurément, ce n'est pas contre les juifs chiffonniers, marchands de peaux de lapin, de vieilles ferrailles ou de poudre à récurer les cuivres, que nous devons lutter ; mais bien contre les Rothschild, les Pereire, les Ephrussi, les Erlanger, les Camondo, les Rodrigues, les Lévy, les Cahen et tous les gros financiers trop bien connus du public.

C'est contre les mensonges, les absurdités, les calomnies

d'un journal, comme *la Lanterne* (1), que nous devons diriger tous nos efforts, sans oublier Joseph Reinach, le gendre du beau-père, et tous les organes de publicité juive. Il faut *lutter*, *lutter* toujours, *lutter* encore ; ou, nous sommes perdus !

La république méchante, athée, persécutrice de l'enfance ; la république chérie des radicaux, des anarchistes ; c'est l'œuvre des juifs ! La France en république aux yeux des juifs, c'est l'eau trouble après l'orage : il fait bon y pêcher ! Aussi Rothschild jette-t-il l'épervier à pleines mains. Et chaque fois, ce sont nos écus, nos épargnes si difficilement amassées, qu'il ramasse de ses doigts crochus. Drumont nous a parfaitement expliqué son jeu et celui de ses congénères.

Mais, alors, que faire ? direz-vous.

Voici notre réponse :

Il ne s'agit pas du tout de faire la guerre aux juifs, en tant que juifs. Qu'ils vivent ! ça nous est bien égal ! Mais nous ne voulons pas qu'ils nous volent. C'est donc aux juifs perfides, aux juifs financiers véreux, aux juifs accapareurs de la fortune publique que nous déclarons, à notre tour, et par de justes représailles, une guerre impitoyable, une guerre sans merci, jusqu'à ce que nous soyons les maîtres chez nous.

Nous sommes de la race indomptable de Japhet : il ne sera pas dit qu'une cohue de cent mille juifs mènera, à la

(1) Voyez, dans *la Lanterne*, comme nos curés, nos religieux et nos religieuses ont été traités : c'est ignoble !

lisière, trente-huit millions de braves et solides Français.

Vous avons encore de la vigueur au bras et du cœur dans la poitrine, sapristi ! A force d'être tenaillés, nous finirons par arracher les tenailles des mains de nos bourreaux ; et alors, gare aux oreilles et aux têtes que nous atteindrons !

Nous ne voulons point, nous ne désirons nullement, comme les juifs *crapules* ont essayé de l'insinuer, soulever les passions religieuses, ramener les guerres de religion : ce n'est plus de notre temps ; l'indifférence bien prononcée, de ce côté, nous met pleinement à couvert.

Que les juifs dégénérés, infidèles à Jéhovah comme à Moïse, aient des synagogues à grimaces, telles que tous les gamins s'en pouffent de rire, ça ne nous gêne pas ; mais, pas le moins du monde !

Seulement, qu'ils veuillent bien ne pas s'occuper de nos cérémonies, et surtout ne pas entraver la liberté de notre culte : autrement, gare à eux !

Grâce à Dieu, nous ne sommes plus disposés à rester sous leur tutelle : on nous a appris à lire, même les journaux. Qu'un Meyer (1) d'une *Lanterne* quelconque essaye encore de nous injurier, de calomnier *salement*, selon son goût de ghetto, nos prêtres, nos religieux et nos religieuses, il trouvera à qui parler ! Pour notre part, nous lui en gardons de bonnes !

Il est honteux, horriblement honteux pour des Français,

(1) On sait comment ce triste Meyer a fait un trou dans la Lune... N'allez donc plus porter vos sous aux juifs journalistes, aux mercantis de cette espèce.

de lire les *Lanternes* des juifs. Il faut avoir perdu tout bon sens ou être enjuivé jusqu'à la moelle des os, pour acheter, même cinq centimes, un aussi vilain journal. J'aimerais mieux acheter pour deux sous de poudrette, afin d'engraisser mes fleurs.

De même que, d'après l'Évangile, juifs et samaritains ne pouvaient vivre d'accord ; de même Français et juifs ne peuvent vivre de la *même vie*.

On dira : « Mais le juif est naturalisé ; la loi le protège comme tout Français ! »

Foin de ces bêtises ! Lisez l'histoire ancienne et la moderne, même l'histoire contemporaine ; et vous serez bientôt convaincu que, partout, excepté en France et en Angleterre, le juif est détesté, pourchassé, méprisé comme un être des plus vils.

Est-ce ma faute ? Pourquoi lit-on sur son front ce stigmaté éloquent : « *juif, israélite, déicide, voleur, menteur, fourbe, attrapeur, mangeur d'oignons, traître à Dieu et à son prochain ?* » C'est dur ; mais n'est-ce pas bien mérité ? Nous attendons les preuves du contraire, d'où qu'elles viennent, *prêts à les saluer avec joie et satisfaction*.

Rien n'est sot comme ces prédicateurs assommants qui viennent, on ne sait pourquoi, essayer de défendre les juifs.

J'en ai entendu *un* oser s'écrier : « Jésus-Christ était *juif* ; la sainte Vierge était *juive* ; saint Joseph était *juif* ! Donc, respect aux juifs !... »

Imbécile ! Pour la gloire de Dieu et de l'humanité, heureusement, ni Abraham, ni Jacob, ni Joseph son fils, ni Jésus-Christ que j'adore comme le Fils de Dieu, ni sa sainte

Mère, ni Joseph, père nourricier de Jésus, n'étaient *juifs apostats, éboulés*, comme ceux dont nous combattons, ici, les excès monstrueux...

Le même prédicateur, entonnant la trompette épique, osait ajouter : « Je suis pour ceux qui montent sur les bûchers, mais non pour ceux qui les allument ! »

Vraiment ! En ce cas, monsieur le prédicateur, vous êtes pour les coupables et non pour les juges !

Sachez, monsieur l'imprudent, qu'à part l'horrible et sacrilège bûcher de Rouen, il en est peu, s'il en est, que la justice la plus *saine* et la plus autorisée n'ait cru pouvoir allumer, selon les lois du temps.

Si vous aviez vécu du temps de saint Louis, vous auriez dit, sans doute : « Je suis pour les blasphémateurs qui ont la langue percée d'un fer rouge, et non pour ceux qui ordonnent de la percer, *selon les justes lois*. »

Ne faisons pas du sentiment à propos de bottes : c'est souverainement ridicule. Défendons-nous par tous les moyens honnêtes, justes et vraiment indiscutables au point de vue de la foi et de la raison ; c'est tout ce que nous voulons.

Tout cela est bien décousu, dira quelqu'un ; et, comme à la Chambre, le 21 novembre 1892, sous le fouet de Delahaye, on va crier : *Des preuves ! Des preuves ! Des noms ! Des noms !*

Des preuves ? Tout beau ! mes amis, en voici :

Connaissiez-vous le baron de Reinach ?...

C'était un juif de la plus belle eau !!!

Il est mort, le 21 novembre 1893, à l'âge de cinquante-

six ans, on ne sait trop comment. Mais voici ce qu'on dit. Je copie textuellement *le Gaulois*, journal dirigé par le juif Mayer :

« Les versions les plus contradictoires circulent au sujet de la mort du baron de Reinach, dans les couloirs de la Chambre. On parle de suicide par empoisonnement, de coup de sang, de maladie de cœur. Au fond, quelles que soient les conditions dans lesquelles elle s'est produite, la fin de M. de Reinach est considérée par tout le monde comme la conséquence des poursuites dirigées contre le Panama.

A ceux qui démentent le suicide, en opposant les rapports médicaux et ceux de la police, on répond que, dimanche matin, lorsqu'on apprit au Ministère de l'Intérieur la mort de Reinach, vite on courut aux Compagnies d'assurances sur la vie, pour demander s'il était assuré. Sachant qu'il ne l'était pas et que les Compagnies ne pourraient réclamer l'autopsie, on répandit le bruit de sa mort par congestion. Quelqu'un de bien renseigné et qui ne touche ni de près, ni de loin, à la famille, nous a dit, de son côté : « Le baron de Reinach, qui avait une maladie de cœur, est mort de l'émotion que lui a causée l'affaire du Panama. Connaissant bien les députés qui avaient reçu des pots-de-vin, il fut effrayé d'apprendre que la liste des coupables, communiquée par lui à un ministre, était tombée aux mains de quelques journalistes. Perdant la tête, le malheureux Reinach s'est dit : On va croire que c'est moi qui ai trahi, et que j'ai vendu les carnets de souche à quelques... » Il n'en fallait pas plus pour tuer un homme apoplectique, disent les uns, toxicologue, selon d'autres, etc. »

Et d'un, qui a barbouillé dans le Panama; qui a empli ses poches, aidé d'autres à les emplir; et enfin qui, pour échapper aux poursuites, se serait empoisonné, tout comme Denfert-Rochereau, du Comptoir national d'Escompte, s'est passé simplement une balle de revolver par la cervelle.

— Un Rothschild, — après avoir maladroitement perdu cinquante millions à la Bourse, avait, lui aussi, cru dégager sa responsabilité, en demandant au revolver ce qu'on appelle, dans un certain monde, *un bon office*.

— Ce fut dans le but de rattraper ses millions que le milliardaire Rothschild, de la rue Saint-Florentin, d'accord avec le procureur Dauphin, d'illustre mémoire, fit sauter cyniquement et judaïquement l'*Union Générale*. Ce même milliardaire a fait également sauter le Comptoir national d'Escompte en accaparant tous les cuivres. Si vous voulez vous édifier largement sur ledit baron Alphonse de Rothschild, qui a logé si royalement Bismarck-le-faussaire et son Guillaume, à Ferrières, lisez la *France Juive*.

Prenons au collet un autre juif, le baron Erlanger.

Qu'a-t-il fait celui-là? Oh! presque rien. Ecoutez (1).

« Ce qu'un homme comme Erlanger a pu prélever sur l'épargne soit directement, soit par les sociétés financières dont il a été l'instigateur est inouï. Vous savez, disait M. Sourigues à la Chambre, dans la séance du 1^{er} février 1881, Erlanger et les concussionnaires des emprunts fictifs du Honduras, ont absorbé 140 millions sur 157 demandés aux souscripteurs. » M. Sourigues a été interrompu mille

(1) *France Juive*.

fois par les députés vendus et par les lazzis du Président ! »

Députés vendus ! Eh oui, ma foi ! ça c'est vu, ça se voit !

Nous avons constaté tout à l'heure la mort lamentable, mais juste, du baron Jacques de Reinach, oncle et beau-père de Joseph Reinach, jadis rédacteur de *la Petite République*.

Ce dernier, c'est ce beau Joseph, surnommé Eliacin, qui, aux grandes manœuvres, tout chamarré de galons, galopait derrière nos généraux, pour pouvoir à son aise insulter notre cavalerie. Espèce de marionnette à cheval ! qui t'a permis de juger ce que tu ne connais pas, ce que tu es incapable de comprendre ?... »

« Les hommes de confiance qui ont aidé *Jacques de Reinach* à corrompre le Parlement, ce sont les juifs *Lévy-Crémieux* et le fameux *Arton*, voleur d'argent, voleur de dynamite, voleur de tout ce qui pouvait lui tomber sous la griffe (1). »

« Le *premier ministre* qui, à l'occasion de l'élection du Nord, reçut 300.000 fr. de la caisse forcée du Panama, c'est le ministre *Floquet*, le beau *Floquet*, tombé depuis, bien malgré lui, du fauteuil de la Chambre des députés de *France*, du Sénat de France, et enfin, enfoui *civilement* au Père-Lachaise.

Oh honte ! oh humiliation profonde ! La France représentée par de tels hommes !...

Et *Cornélius Herz* ? Et *Baïhaut* ? Et 104 autres ?... Est-ce assez ?...

« Les deux journaux payés pour faire la campagne con-

(1) Arton est sur la sellette pour le moment.

tre Boulanger, sont : *le Paris* de M. le sénateur *Ranc*, et *le Radical*, de M. le député *Maret* (Henri).

Le journal qui ne valait pas 20 sous et qui a été acheté 200.000 fr., avec l'argent du Panama, parce qu'on lui supposait une influence bien appuyée, c'est *le Télégraphe*; et l'influence, c'est M. de *Freycinet*.

M. *Barbe*, ancien ministre de l'agriculture, sous *Rouvier*, a touché 400.000 fr. à la Banque de France, toujours sur le Panama.

Et *Leguay*, ancien préfet, ancien directeur des Affaires départementales au Ministère de l'intérieur, commandeur de la Légion d'honneur, où est-il ? Ce détrousseur est à Mazas, tandis qu'Arton, son copain, est aujourd'hui sous les verrous.

Etes-vous satisfaits, lecteurs, de l'honorabilité de ces gens-là ? Ah ! si vous dites non, c'est que vous êtes bien difficiles !...

— De grâce, défions-nous du juif, quel qu'il soit, d'où qu'il vienne !

Souvenons-nous que le Talmud, code du juif et son *livre de prières*, composé par des rabbins *raffinés*, sous la direction de Judas Haccadosch, enseigne à toute la race judaïque que voler le *Goyim* ou le chrétien, c'est une *bonne œuvre*. Ce livre maudit, qui n'a rien de commun avec la Bible, a été condamné par le Pape Grégoire IX et plusieurs autres Papes. Maimonide, juif espagnol, a bien essayé, au XI^e siècle, une édition moins mauvaise du Talmud ; ce n'en est pas moins un enseignement *détestable* et souverainement *dangereux*.

Donc, rien d'étonnant que nous détestions les juifs, comme nos pères les ont détestés. Gardons-nous bien de les nommer députés, sénateurs, d'en faire des officiers, des professeurs, etc., ce serait mettre le loup-cervier dans la bergerie.

Malheur au prêtre, au religieux, à l'Evêque même, qui, trompé par de flatteuses apparences, donnerait sa confiance au juif devenu propriétaire d'un château qu'il a payé avec notre argent subtilisé à la Bourse !

Que de familles françaises, ruinées par les juifs, ont disparu ou vivent dans la misère et l'opprobre !...

Le juif rit sous cape, se frotte les mains, va à la chasse, en compagnie de nos grandes dames et de nos grands Messieurs ; ouvre ses salons et ses salles à manger luxueuses à quiconque veut lui procurer de *l'argent* et des *domaines*.

Nous n'avons pas la prétention exagérée d'imposer nos idées à qui que ce soit ; mais nous demandons à chacun de *réfléchir* et de *juger* d'après l'ensemble des faits.

« Les moins disposés à nous suivre, dit Drumont, parfois exagéré, peut-être, mais trop souvent dans le vrai, commencent à comprendre les ravages que peut causer le juif, dans une société où il opère sans *gêne* et fort *librement*. »

« Ces gens-là, les juifs, n'ont vraiment pas le cerveau
« conformé comme nous ; leur évolution est différente de
« la nôtre ; tout ce qui vient d'eux est exceptionnel et
« bizarre... »

« Ils arrivent on ne sait d'où ; ils vivent dans le mysté-
« rieux, ils meurent dans une conjecture.. »

« Ils ne parviennent que rarement : ils surgissent, tout

« à coup, en éblouissant les capitales de millions dont
« l'origine est inconnue ; ils ne meurent pas comme les au-
« tres, ils disparaissent brusquement dans un drame...

« Ils attirent le *drame*, l'apportent avec eux dans les pays
« qu'ils bouleversent et dans les intérieurs qu'ils envahis-
« sent. Le krach, le coup de théâtre et le coup de Bourse,
« l'imprévu dans l'interlopie, semblent être leur naturel
« élément. »

« Quand de pareils gaillards sont lâchés dans une société,
comment voulez-vous que les natifs du pays puissent res-
pirer et vivre tranquilles?...

« Ils entraînent tout le monde dans la trépidation de leurs
mouvements ; par le trouble de leur esprit, ils troublent
tout autour d'eux, comme des *grues* sur le bord d'un étang.
Malheur à l'imprudent goujon que la curiosité ou la faim
attire sur ces bords agités !

« Ces modernes, ultra-civilisés, avec leurs fièvres, leurs
convoitises, leurs outrances, causent plus de désordres où
ils passent que les Prussiens ou les Cosaques.

« Comment font-ils pour être les maîtres partout ?

« Voilà ce nez crochu, à l'œil faux, qui est né en Alle-
magne, en Espagne, en Angleterre, en Amérique, peut-être !
ou sur les confins de la vieille Pologne ; il a tout pour être
antipathique à un Français : langage, tenue, idées bi-
zarres !

Et voilà que soudain, au beau pays de France où la no-
blesse, la politesse, la courtoisie, la délicatesse sont si pri-
sées, nous trouvons le youtre étranger blotti à la finance,
au commerce, à l'industrie, dans l'architecture, dans le

monde politique ; aux préfectures, aux ministères, dans l'armée !... Comment, diable ! a-t-il pu passer ?

« Il fournit tout : le blé, l'avoine, le foin, les chevaux au Ministère de la guerre... que dis-je ? il a toutes les fournitures militaires : les lits, le pain, la viande et jusqu'au café !... Mystère ! Mystère !...

« Un Français pur sang, fils et arrière-petit-fils de Français, remontant jusqu'à Philippe-Auguste, des mieux apparentés, bien posé du reste, ne saura comment s'y prendre pour faire connaître une invention des plus originales et des plus utiles ; toutes les portes lui seront fermées. Sa réussite dépend du juif qui s'occupera volontiers de son affaire moyennant le *bédit pénésice* de 50, 60, ou même 75 pour cent !... Est-ce vrai ? oui ou non ?

« La force du juif est d'aller tout droit devant lui comme si nul obstacle ne devait jamais se rencontrer ; il va inconscient comme un névrosé possédé d'une idée fixe : *Argent à gagner ! Bédit gommerce à faire !*

« Etranger à tout sens moral, incapable de tout scrupule, convaincu (on se demande pourquoi ?) que les autres ne comptent pas, il semble ne pas soupçonner la *responsabilité*...

« Le juif compte sur *Mazzal* ! Quelle bête est ça ?...

« Ce n'est ni la Providence, ni le vieux *Fatum* des anciens ; c'est le *sort*, la *chance*, l'*étoile* des francs-maçons ; c'est le chapitre délirant du roman qui fait rêver *mélancoliquement*.

« N'est-ce pas un roman que cette existence d'Arton, marchand de café au Brésil, lanceur de journaux boulan-

gistes, fondateur d'une banque dite *catholique*, qui ose afficher le portrait du pape Léon XIII dans sa salle de réception et de délibération; distributeur de publicité pour le Panama, négociateur et acheteur de consciences? Est-ce assez cynique?

« Il tient *Le Guay* par le secret des sommes extorquées au Panama; et, quand le Panama ne fournit plus, il force ce même *Le Guay* à lui escompter des *effets à perte de vue*!...

« Or, *Le Guay* a fini par échouer à Mazas, et Arton a pu courir les rues, en joyeuse compagnie, de six heures du soir à sept heures du matin, jusqu'à Bourgeois.

Demain peut-être, on le reverra à Vienne, à Londres, à New-York, à Budapest ou à Bucharest, peut-être à Constantinople, organisant d'autres affaires, faisant d'autres dupes, jusqu'au jour où, croyant la partie perdue, il demandera au revolver ou au poison, comme Reinach l'a fait, comme Merton, comme Primel, comme Denfert-Rochereau, le *bon bedit office* qui dispense d'aller au bagne et de payer ses dettes.

« Que fait, que devient le pauvre Français, du beau et bon pays, en face d'un pareil spectacle? Il reste ahuri, confondu: il marche la tête basse, se demandant s'il n'est pas l'objet d'une hallucination; il ne peut en croire ni ses yeux, ni ses oreilles. Il entrevoit pourtant qu'il n'y a plus ni foyer, ni mœurs familiales, ni principes sociaux, ni religion, ni base aucune pour fixer l'héritage de ses pères, ou le fruit péniblement acquis de ses économies. »

Où chercher un asile, au milieu de cette tempête de

boue, éclairée par des ténèbres ? Dans les temples du vrai Dieu, Créateur et Rédempteur ?...

Pour un trop grand nombre de la génération actuelle, ce ne sont plus que des édifices à démolir, si l'on n'en a pas besoin pour y placer du foin, de la paille, ou autres denrées, comme cela se voit encore à Dijon, à Senlis et ailleurs. Le juif a tué Dieu, dans notre société.

Sera-ce dans le temple de Thémis, la païenne ?... Mais c'est un antre où les lois se tordent dans d'affreuses coliques, où les juges, juifs de naissance ou juifs d'occasion, acquittent Erlanger, ouvrent les portes des prisons aux scélérats de tout acabit, tandis qu'ils détiendront un gamin pour avoir volé un gâteau chez le boulanger et quatre pruneaux chez l'épicier...

Sera-ce enfin, dans le temple de la représentation sociale, à la Chambre des députés ou au Sénat ? Ce ne sont plus que des bazars où l'on achète les votes à beaux deniers comptants... Lisez, chaque jour votre journal... et soyez édifiés.

La Chambre des députés, c'est désormais la *Ville de Panama* !

Panama ! Panama ! Belle et grande entreprise ! Pourquoi faut-il que tu sois tombée aux mains des juifs tripoteurs, et en celles de Français indignes de ce nom ?...

Une enquête solennelle a été ouverte pour découvrir les malhonnêtes gens qui ont osé souiller leur nom par de honteux trafics ; qui ont volé les économies des petits travailleurs, des domestiques et des gogos trop confiants pour mettre leur modeste fortune sous la dent des loups.

Qu'en est-il sorti de cette enquête ? La honte pour la France, la confusion et le désespoir pour les *voleurs* ? — Nenni.

Elle a abouti à mettre au jour des noms déjà trop en vue : elle a dit que des ministres, des magistrats, des députés, un président de Chambre, des sénateurs (*ô patres conscripti* !) ont bafoué, tripoté, cambriolé de façon à perdre leur honneur et celui de leur famille.

La France a pleuré comme autrefois Jérémie sur les ruines de Jérusalem.

En ce moment, prête à relever fièrement la tête devant l'insolence sénile d'un monstre appelé Bismark-*le-faussaire*, la France a la douleur de se voir obligée de courber son front devant les ignominies de ceux qu'elle avait appelés à la gouverner !

Ah ! puissions-nous être dans l'erreur ! Fasse le Ciel que la boue infecte qui menace de nous inonder, en flots noirs, soit emportée bien vite au fond des mers !...

Mais non, les chéquards ont raison. Les voleurs sont d'honnêtes gens et les volés se brossent le ventre... Oh ! justice humaine, que diras-tu devant le juste juge, le vengeur de toutes les injustices ?

Attendons avec confiance, tout en démasquant les turpitudes humaines !

Il est donc vrai que *Hammon* est le Dieu du monde : l'or, l'argent qui donnent le plaisir, la jouissance, voilà les maîtres de notre planète !

Les juifs l'ont compris ; aussi, d'un commun accord, aux quatre coins de l'univers, ils ont formé une vaste associa-

tion pour diriger la bourse, le commerce et l'industrie. Voleurs par nature et par principe, ils ne reculeront devant rien pour accaparer la fortune privée et la fortune publique.

Ils ne savent plus rougir. Appelez-les canailles, trompeurs, scélérats, brigands, etc., ils se retournent, le sourire narquois aux lèvres et jargonnet cette impitoyable réflexion : « *Mossié, vouloir plaisantire ?* »

Ce flegme abominable vous irrite ou vous désarme, dans une expression de mépris.

Que faire ? — Tomber dessus à bras raccourcis ! La loi vous le défend. — Leur cracher au visage ? Ils s'essuient gravement et s'éloignent... pour revenir l'instant d'après ! Que faire donc ? — Les éviter le plus possible. Pour le gouvernement, les éloigner des places et des affaires, à tout prix.

Faudrait-il donc être si grand grec pour juger à sa valeur le *juif déicide*, le *juif sans patrie*, le *juif errant sur toutes les plages du monde* ?

Rien ne l'attache à un sol plutôt qu'à un autre ; il sait, par l'expérience de dix-neuf siècles, qu'à la moindre agitation parmi les peuples qui le supportent difficilement, il peut être dépouillé et chassé honteusement, comme le *bouc émissaire*. En pareil cas, à quoi lui serviraient des maisons, des terres, des immeubles ? Impossible de les emporter sur son dos !

Donc, pour le juif, pas de propriétés chez l'étranger, ou le moins possible. Quand Jérusalem et la terre de Judée seront reconquises, il verra ! — Mais, pour le moment,

de l'argent, de l'or, des pierreries, voilà ce qu'il lui faut.

Avec une besace sur le dos, entre deux semelles de souliers, et jusque dans la doublure des vieux paletots ou des feutres démodés, on peut emporter bien des richesses.

... Voilà pourquoi le *juif* s'adonne de préférence au *bédit* *gommerce*, à la Bourse, aux agiotages de tout genre, à l'usure.

Sobre par principe, économe par nature, l'*israélite*, le *juif* devient facilement avare par habitude et usurier par calcul. Du reste, il connaît son monde : quel pays n'a-t-il pas hanté ?...

Ici, le luxe domine et avec lui les plaisirs ; là, c'est la gourmandise : le vin, l'eau-de-vie, les liqueurs fortes ; ailleurs, ce sont d'autres habitudes non moins funestes pour lesquelles, hommes et femmes sacrifient volontiers jusqu'à leur dernier vêtement.

Le *juif* sait tout cela et tend ses pièges en conséquence. Comme l'oiseau volage vient, sur la fin de l'été, sautiller de branche en branche, et se faire prendre à la raquette ou au filet, ainsi, les cigales folâtres, dépourvues de tout, quand la bise de la misère commence à souffler, viennent se jeter dans les lacets du *juif*.

Le temps chaud, le temps de la moisson est passé ; il fait froid et la neige tombe, et il n'y a ni bois au foyer, ni pain dans la bûche...

On va trouver la *fourmi* juive qui veut bien prêter, mais à gros intérêts, moyennant bons et valables engagements. On engage ses bestiaux, ses terres, ses meubles, sa maison...

Vient le jour où l'huissier, de par la loi, fait tout passer, *en or*, aux mains rapaces du *juif*...

Dancez, maintenant, pauvres hères ! dancez devant le buffet vide de toute provision !

Voilà où mènent la légèreté, l'inconstance, la triste imprévoyance !

Et c'est ainsi que le *juif avare et crasseux* fait passer en ses mains crochues le bien des familles, la *dot des épouses* et l'*héritage des enfants*.

Le *juif* est aux courses, il est à la Bourse, il est dans le commerce, dans toutes les entreprises où se remuent de grosses sommes d'argent ; ses filets sont tendus, et l'expérience de tous les jours nous apprend combien de mouches imprudentes et aveugles viennent se jeter dans ses toiles d'araignée. Blotti dans quelque coin, le *juif* saute sur sa proie, lui suce la vie et la force à mourir, s'il ne la tue pas.

Et dire que l'expérience des siècles passés n'a rien appris, ou presque rien, aux générations présentes !

Quand Cyrus eut signé le décret qui rendait aux juifs la liberté, Zorobabel, chef religieux et civil, sonna le rappel pour retourner dans Jérusalem désolée depuis soixante-dix ans.

Combien de juifs répondirent à sa voix ?...

Quarante-deux mille trois cent soixante, dont *quatre* familles sacerdotales sur *vingt-quatre* ;

Et les autres, au nombre de plus de cent mille ; que devinrent-ils ?...

Ils restèrent bravement à Ninive, à Babylone, à Suze,

à Ecbatane, à Ragès et autres villes de l'immense empire des Médes et des Perses.

Assurément le *bon bedit-gommerce* les retint chez les étrangers. On était bien : pourquoi se gêner ?...

Tant que vécut Cyrus, les juifs, rentrés dans leur patrie, ne furent pas trop inquiétés. Mais sous Cambyse, son fils et successeur, on dut interrompre la restauration du temple et des murailles de Sion. Accusés de fourberie devant le chatouilleux et bizarre monarque, les juifs furent surveillés de près et menacés dans leur indépendance.

Sous Darius, fils d'Hystaspes, le zèle pour le culte divin était tellement refroidi que les prophètes Aggée et Zacharie eurent mille peines à le ranimer.

Cependant, muni d'une nouvelle autorisation, ce peuple achèvera de réédifier le temple et de réparer les murailles démantelées de sa capitale.

Sous Xerxès, les juifs marchent contre les Grecs avec l'innombrable armée des Perses ; ce qui n'empêcha ni la défaite de Marathon, ni la déroute de Salamine.

Rentré honteusement dans ses états, Xerxès, qui avait chassé fort légèrement de son palais la digne Vasthi, épousa Esther, nièce de Mardochée. Cette royale union paraissait d'un puissant augure, quand les juifs de tout l'empire, accusés de fourberie, faillirent être anéantis par Aman.

Sous Artaxerxès, Néhémias fait un nouvel appel au patriotisme de ses coreligionnaires, en Assyrie. Deux mille, à peine, consentirent à le suivre, escortés par des cavaliers Perses, pour les garantir, eux et leur riche butin, contre les pillards dont la route était infestée.

Ce nouvel appoint permit d'achever le temple et ses dépendances, de mettre la ville à l'abri des incursions des Samaritains.

Avec le *bien-être* et une tranquillité relative, le désordre ne tarda pas à reparaitre parmi les juifs.

Néhémias, un de leurs prêtres les plus recommandables, leur fait des reproches amers : Ils maltraitent leurs femmes et les répudient ; ils épousent des étrangères, des païennes, contrairement à leur loi ; le culte de Jéhovah méprisé tombe en désuétude.

Et leurs frères, mêlés aux païens Mèdes et Perses, que deviennent-ils ? Oh ! c'est bien simple : ils tombent dans l'idolâtrie et cultivent tous les vices de Babylone.

Ils ont connu par leurs aïeux les abominables mystères d'Isis et d'Eleusis, en Egypte ; dans la Perse, le dieu Bel leur en apprendra de plus crus encore, s'il est possible.

En mettant le pied en Palestine, leurs pères ont reçu l'ordre de massacrer impitoyablement toute cette descendance de Cham revenue aux pires errements d'avant le déluge : ils n'obéirent qu'en partie. Les Philistins avec *Dagon*, les Phéniciens avec la fameuse *Astarté* ne manquèrent pas de les contaminer.

Quoi d'étonnant, dès lors, si les juifs infidèles (et ils furent nombreux, dispersés de côté et d'autre, par les nécessités commerciales et l'amour du lucre), ont fait passer, de générations en générations, à travers tous les siècles du paganisme, les abominations de Memphis, de Ninive et de Babylone ?...

Chez les païens, toutes les hontes, tous les crimes furent

déifiés : le vol, l'inceste, l'adultère, la fornication, le parjure, la fraude, le meurtre, l'assassinat, etc. Les temples et les bois sacrés qui les environnaient étaient des lieux de débauche et de prostitution sous l'égide des dieux et des déesses : Vénus menait l'humanité en laisse, Cupidon faisait le reste.

Chez les Orientaux d'abord, chez les Grecs et chez les Romains ensuite, le désordre était tel dans la famille et la société tout entière qu'on frémit d'horreur à la lecture des poètes et des historiens, même les plus modérés.

Ceux qui ont visité les ruines séculaires de Pompéï et d'Herculanum ne doutent pas un instant que leur ensevelissement soudain, sous les laves et la cendre brûlante du Vésuve, n'ait été un châtiment bien mérité.

Dès le temps d'Abraham, deux mille ans avant Jésus-Christ, Sodome et Gomorrhe avec trois autres villes de la Pentapole, situées à l'embouchure du Jourdain et sur les rivages de la mer Morte, avaient déjà subi un sort analogue à celui des villes d'Italie que nous venons de nommer.

Mais quand le châtiment a-t-il arrêté la malice humaine ? Le déluge, lui-même, n'a pu laver pour bien longtemps les crimes de la terre.

Étonnez-vous donc alors des faits racontés par l'histoire la plus véridique, et en particulier de ceux dont nous sommes les témoins attristés ?...

Sont-elles si loin de nous ces révolutions, ces guerres fratricides où le sang et la boue ont souillé nos villes et nos campagnes ? Qu'avons-nous gagné à ces luttes sauvages où, sous prétexte de défendre notre liberté, tant des nôtres

n'ont trouvé que la mort, laissant pour héritage à leurs enfants une misère plus grande dans une servitude plus étroite ? Qui donc a ramassé les dépouilles opimes laissées sur les champs de carnage ? — Le juif, et le juif à peu près seul.

Il s'est dit avec une joie féroce : Les Français veulent se battre ? A leur aise ! Quand ils auront cru avoir tout brisé, tout saccagé, tout ruiné, je serai là pour ramasser les morceaux, les débris, et j'en ferai de l'or. Avec cet or, j'ouvrirai des banques, je vendrai du blé, des vêtements, j'acaparerais tout ; et l'or, mon Dieu, ruissellera dans mes coffres. Alors, comme les nations pas plus que les individus ne peuvent se passer d'or et d'argent, je serai le maître du monde ; je commanderai en roi absolu, puisque nul ne pourra vivre sans passer par mes mains.

Comme il l'avait pressenti et supputé d'avance, le juif vit se réaliser ses projets à la lettre.

De généreux Français ont bien essayé, eux aussi, d'organiser des banques, des courses, des maisons commerciales, l'argent venant à manquer à un moment fatal, le juif les a roulés et ruinés.

Chose inimaginable ! En pareille occurrence, le gouvernement ou les gouverneurs chez nous, loin de protéger le peuple français contre la rapacité du juif, l'ont aidé dans son œuvre de spoliation. Panama ! Panama ! Qui dira jamais où sont passés les quinze cents millions que tu as dévorés, sans pouvoir creuser ton lit entre les deux grands océans ? Et toi, Comptoir général d'escompte, qu'as-tu fait des énormes dépôts d'argent qui t'avaient été confiés ? Et

vous toutes, entreprises de chemins de fer, de canaux, d'industries en tout genre, dites-nous qui vous a ruinées avant d'être viables ?...

Le peuple pourrait répondre : c'est le juif !

On raconte çà et là que les grandes familles juives de notre époque, en France particulièrement, possèdent des milliards, des châteaux et des forêts princières : d'où leur vient ce patrimoine ? — De nos rois, de nos princes, de notre noblesse, de notre peuple.

Par des coups de bourse incompris du public, ils peuvent rafler en un quart d'heure des millions et parfois des centaines de millions.

Or, les millions en papier comme en or n'ont de valeur qu'autant qu'ils représentent la propriété : perdre son or, ses valeurs, c'est donc hypothéquer sa propriété.

Le jour où l'hypothèque ne peut être levée, le juif aux aguets la fait vendre ou l'achète à vil prix. — Ainsi se sont ruinées bon nombre de grandes familles ; ainsi se ruinent la plupart des emprunteurs trop peu méfiants. « Si vous ne voulez pas être mordus, fuyez les dents qui pourraient vous mordre ! »

L'histoire rapporte qu'au Moyen Age, quand les barbares à figure repoussante étaient signalés aux frontières des Gaules et de l'Empire romain, de tous côtés les populations effrayées n'avaient qu'un cri : De la fureur des Huns, des Mongols, etc., délivrez-nous, Seigneur ! Ce qui n'empêchait pas les plus vaillants de fourbir leurs armes et de se préparer à la défense.

Aux mêmes maux sachons opposer les mêmes moyens.

Les juifs, en général, n'en veulent pas directement à nos personnes : ils se contentent de nos biens. Ce sont des sauterelles d'une espèce toute particulière qui dévorent tout ce qu'elles touchent. Défendons-nous avant que ces coléoptères ne deviennent nuées : autrement, nous serons entièrement dévorés. — De la banque juive, de l'usure et de la trahison des juifs, délivrez-nous, Seigneur !

II

LES FRANCS-MAÇONS

Certain proverbe dit : « *Un ennemi connu est à moitié vaincu.* » Nous connaissons le juif tripoteur, le fils de Mammon, l'accapareur de bien d'autrui : le combattre désormais et le vaincre, c'est notre affaire.

Mais quand au lieu d'un loup affamé, quelqu'un, au milieu des champs, se voit assailli par deux ou trois loups, le danger devient grave. Pour triompher, il faut être armé, avoir du sang-froid et bien diriger ses coups.

C'est bien là le cas de tout Français digne de ce nom, par le temps où nous vivons.

Déjà nous avons fait connaître le premier type fort dangereux de notre *Trio* : voici le second non moins redoutable que le juif pur sang.

Le *franc-maçon*, qu'est-ce que cela ? s'est-on longtemps demandé...

Aujourd'hui que tous les journaux, tous les livres, toutes les brochures en parlent, ce type de caverne est moins inconnu.

Essayons donc d'esquisser la silhouette de ce produit de ténèbres.

Le franc-maçon ne connaît pas le jour : comme la taupe il a horreur de la lumière. Des lampes, des lampions, des torches résineuses, un cliquetis de ferrailles, des ossements parmi des têtes de morts, voilà le milieu où il s'agite.

D'où vient-il ? Quel est-il ?

D'où il vient ? Oh ! de bien loin, bien loin ! Il est vieux comme Satan ou Lucifer. Sorti de l'antique monde oriental, il a traversé tous les continents, toutes les îles, toutes les mers, laissant partout derrière lui des traces ineffaçables. Il s'est appelé magicien, cabaliste, prêtre de Baal, du bœuf Apis ; il s'appelle encore lama, bouddiste, fils d'Hiram et de Salomon, templier, albigeois, et enfin *franc-maçon*, par la bonne raison qu'en lui, il n'y a rien de *franc*, et qu'au lieu de *maçonner* ou de bâtir, il démolit.

Ce qu'il est ? — Il n'est rien et veut être tout. Comédien noctambule des plus redoutables, il porte partout le fer et la flamme, prêt à tuer et à incendier, pourvu qu'on ne le voie pas.

D'un orgueil généralement satanique, tout lui déplaît dans l'organisation du monde, parce que tout ce qui a été fait, l'a été sans lui.

C'est le porte-drapeau et aussi le porte-parole de Satan, chassé du ciel, tombé aux bas-lieux, essayant comme le bouc de la fable à sortir de son puits, pour réescalader le ciel.

Entre le bouc et le franc-maçon, il y a des liaisons, des intimités, des adorations qu'eux seuls peuvent connaître et pratiquer, selon leurs goûts réciproques.

Parmi les adeptes de la franc-maçonnerie il y a les niais en grand nombre, la cohue des intrigants, et enfin, les chefs malins qui font jouer les ficelles et danser les marionnettes. Tout cela n'offrirait qu'une médiocre curiosité, n'était le danger couru par les sociétés, par les peuples au milieu desquels se joue cette inconcevable comédie.

C'est à n'y pas croire, et pourtant rien de plus vrai : à Paris, rue Cadet, n° 16, il y a un antre de jonglerie franc-maçonne, c'est le principal en France. Mais, plusieurs quartiers de la capitale ont leur loge spéciale, et la plupart de nos chefs-lieux de province y sont affiliés. La France est donc enlacée comme dans un vaste réseau de filets, où les oiseaux sans défiance viennent se jeter et s'étourdir.

On a dit que c'était une société de bienfaisance, une association philanthropique : nous pouvons affirmer, preuves en main, que c'est une société de malfaisance, de crimes et d'abominations du premier degré.

Aujourd'hui les agissements ténébreux des francs-maçons ne sont pas inconnus : malheureusement, la famille, la religion et la sûreté de l'Etat, par leur fait, restent en danger permanent.

Dans son Histoire de la Restauration, Thureau Dangin flétrit la franc-maçonnerie comme société *ruinant toute autorité, pervertissant les individus, jetant le désordre dans les familles, excitant les révolutions, fomentant les crimes et poussant à la désobéissance aux lois.*

Il n'est guère possible d'ajouter quelque chose à ces coups de pinceau d'une ombre déjà trop noire.

On a bien essayé de faire croire que les réunions secrètes des franc-maçons et leurs bizarres cérémonies n'étaient que jeux d'enfants et fumisterie complète. Pareil jugement serait dans le vrai, si des faits nombreux et indubitables n'étaient venus attester que, sous la jonglerie, on découvre du sang, de la boue mêlés aux restes des victimes. Qui n'a pas ri de Satan et de ses suggestions ? Il est souvent trop tard de pleurer et de gémir sur des sottises, hélas ! trop légèrement commises.

Que de meâ culpâ sincères n'ont pu faire retrouver le chemin de l'honneur et de la famille ! Que de prodigues n'ont pu retrouver un père pour leur ouvrir les bras !

Imprudents ! Cœurs légers, sachez donc, une bonne fois, qu'on périt ordinairement par où l'on a péché.

La franc-maçonnerie, c'est l'église de *Satan*, ce *singe* de Dieu.

Satan, c'est Lucifer (ange de lumière), devenu par sa révolte ange de ténèbres. Satan est un pur esprit, sans corps, doué d'une malice infernale.

Chassé du ciel et précipité à tout jamais dans les enfers, il a juré haine éternelle à Dieu, son créateur et son maître invisible, aussi bien qu'à l'homme, créé pour prendre sa place dans le beau royaume des cieux.

Satan aurait pu être anéanti : la sagesse divine ne l'a pas voulu. Abusant donc des facultés que Dieu lui a laissées, Satan voudrait pouvoir se venger de l'humiliation infligée à son orgueil. Aussi selon l'expression imagée de saint Pierre,

« il va et vient comme un lion rugissant qui cherche une proie à dévorer. » Pour saisir cette proie, il n'y a pas de ruses qu'il n'invente, pas d'attaque qui le rebute : c'est l'ennemi juré du genre humain. Gambetta, s'il l'avait connu, aurait dit : voilà l'ennemi !...

En ces conditions, voyant que Dieu avait fait société avec les hommes sur la terre, Satan voulant singer la Divinité voulut aussi avoir sa société parmi les humains. Et comme le mal craint la lumière, sa société dut être secrète et tenir ses assises dans les ténèbres. Ceci est la vérité pure, simple et logique.

La société diabolique, à ce point de vue, semble aussi vieille que le péché. Le premier affilié de Satan serait Caïn, l'irascible Caïn qui tua son frère Abel, en secret, et n'avoua difficilement sa faute que pour se jeter dans le désespoir.

A la suite de Caïn, la malice humaine alla si loin qu'elle provoqua la colère divine, et amena l'effroyable cataclysme du déluge.

Régénérée dans la personne de Noé, la famille humaine reprit la voie d'iniquité, moins de trois cents ans après son châtement.

Pour arriver aux fins de son inépuisable miséricorde, Dieu dut se choisir un peuple afin de perpétuer la connaissance de son nom et préparer ainsi le Messie promis à Adam et aux patriarches. De ce peuple privilégié nous connaissons l'histoire et la perfidie.

Quant au reste des humains, loin de Dieu, ils allèrent se dégradant, de jour en jour, jusqu'à tomber dans la plus lamentable sauvagerie.

Cà et là, pourtant, quelques peuples purent s'élever jusqu'à une civilisation qui n'a rien de très enviable. Aussi, quand le Christ paraîtra au milieu des siens, pour les sauver, ceux-ci ne le reconnaîtront point, ils ne voudront pas le recevoir. Il a fallu et il faut encore faire une douce violence à l'humanité déchue pour la ramener dans la droite voie.

— Mais, direz-vous, il nous semble que vous oubliez les francs-maçons ? — Rassurez-vous.

Les francs-maçons, fils de Satan, ne renient point leur vrai père. Ils ne sont nullement fâchés qu'on fasse remonter leur origine à Lucifer.

L'un d'eux a osé écrire : « Viens, Satan, objet de mon amour, viens que je te presse sur mon cœur ! On t'a chassé du ciel : nous t'y ferons rentrer ! » Et celui-là a cru naturellement bien dire et encore mieux penser.

O folie humaine !

C'est donc contre Dieu et son Église que s'est formée la société secrète appelée franc-maçonnerie et que nous appellerions plus volontiers *fausse-maçonnerie*.

Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai Homme, est venu pour sauver le monde, en l'arrachant à l'erreur et au vice. Il s'est comparé à un puissant et brillant *architecte* qui a voulu bâtir un magnifique, un indestructible édifice.

Satan, le rival irréconciliable du Christ, a voulu, lui aussi, se faire architecte et bâtir un temple de sa façon.

Pour édifier son temple merveilleux, Jésus-Christ a employé, comme ciment, son propre sang, le sang de ses apôtres, de ses martyrs, de ses évêques, de ses prêtres et de ses

amis les plus fidèles. Satan, lui, a fait appel à tous les révoltés, à tous les orgueilleux, à tous ces libertins, souvent bien niais, devenus volontairement ses sujets.

Jésus-Christ a ramassé avec amour toutes ces pierres humaines qui gisaient dispersées, çà et là, depuis la ruine originelle ; il les a fait servir à la magnifique structure du temple vivant où Dieu habite. Son vicaire, le souverain pontife, ses évêques et ses prêtres continuent et continueront son œuvre jusqu'à la consommation des siècles.

Satan, lui, a ramassé toutes les pierres brutes, de mauvaise qualité, qui roulent au torrent fangeux de l'humaine nature, pour les entasser, pêle-mêle, dans la corruption et le crime.

Du côté de Jésus-Christ est la vraie voie, la vérité et la vie ; du côté de Satan, ce n'est que mensonge, duperie, perfidie doublée d'audace.

Jésus-Christ veut régner sur les âmes ; Satan prétend régner sur les corps et perdre les âmes : « Nous ne voulons pas, fait-il crier partout, que le *Christ règne sur nous* ; *nolumus hunc regnare super nos* ; c'est du juif tout pur ! »

De là, une lutte quotidienne, annuelle, séculaire et perpétuelle. Regardez le champ de bataille ! Onze millions de martyrs en trois siècles !... Et pendant les seize autres siècles de l'existence de l'Église, qui dénombrera le nombre des victimes ? Qu'ai-je dit ? — Qui dénombrera le nombre des héros tombés en chantant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! »

Malgré ses défaites, ses écrasements dans la honte, l'ar-

mée de Satan se recrute quand même ; chaque siècle peut compter des batailles formidables.

Comme signe de ralliement, l'Église de Jésus-Christ a la Croix ; Satan a le drapeau rouge et le tablier des Francs-maçons.

Le but suprême de Satan par les sociétés secrètes, c'est la destruction de tout ordre moral, surnaturel et même naturel ou social ; c'est l'anarchie pure, la ruine universelle sous les beaux titres de Liberté, d'Égalité et de Fraternité. Il fait appeler cela philanthropie, ou encore religion nouvelle ! On s'étonnera moins de pareille audace, quand on saura que l'argot des loges est un amphigouri peu facile à saisir.

De tout temps, Dieu ayant pourvu à la conservation des vérités révélées, le *Père du mensonge* s'est efforcé de perpétuer la tradition des contre-vérités. Donc, rien de bien nouveau sous le soleil : les erreurs, les sottises, les scandales d'aujourd'hui sont la répétition rafraîchie des erreurs et des folies du temps passé. La forme des chapeaux a beau changer, on revient toujours à quelque type primitif.

Chez les païens, on célébrait, au milieu d'infâmes turpitudes, les mystères de dieux et de déesses non moins infâmes : la cruauté, le vice et la luxure en faisaient les frais.

Malgré près de quatre mille ans de distance, de laborieux savants ont pu établir une analogie frappante entre les épreuves égyptiennes d'Eleusis et celles des modernes loges maçonniques : serment et secret exigés ; couplets bizarres et lubriques en l'honneur d'Eva *la femme serpent*, chantés en chœur par les hommes et les femmes ; pratiques puériles

ou honteuses, exigeant le silence des nuits et l'horreur des ténèbres.

Aujourd'hui, 16, rue Cadet, centre principal de la franc-maçonnerie, à Paris, les choses se passent-elles autrement?... Pour affirmer le contraire, il faudrait un toupet de tous les diables. A celui qui oserait nier les bizarres et idiotes épreuves par lesquelles doit passer tout initié, nous aurions le droit de dire : *Vous êtes un impudent menteur ; vos rituels écrits, imprimés, sont là pour vous confondre.* L'ancien préfet de police, Andrieux, a bien dit que c'étaient là des fumisteries ; mais au moins, il n'a rien révé-

Non, c'est à n'y pas croire ! Des hommes haut placés, des magistrats, des officiers galonnés, des ministres, des rois ou des empereurs, descendre assez bas pour consentir à passer par les épreuves des loges maçonniques, c'est le dernier degré de l'humiliation et de la sottise humaine.

Aussi, la plupart de ces personnages ont-ils soin de cacher soigneusement leur initiation à leur femme, à leurs enfants, et à toute leur parenté.

Quel étonnement ! quelle douleur dans une famille, quand après le décès d'un *apprenti*, d'un *compagnon*, d'un *maître cadosch* ou non *cadosch*, on trouve, dans quelque *tiroir secret* , les insignes du franc-maçon !! Plus d'une femme s'est hâtée de jeter au feu ces insignes dégradants ; et certes elle a bien fait.

Nous ne nous amuserons pas à décrire par le détail ces *mômeries* qui ne seraient que ridicules, si elles ne cachaient le plus noir venin.

On ne se cache que pour commettre des crimes, des

forfaits ; on ne prononce guère des serments secrets que pour un but mauvais.

Prenez garde à une vaine curiosité, gens trop peu prudents ! Beaucoup de ceux qui, comme vous, se sont laissé séduire, auraient bien voulu se dédire : la crainte des frères, ou peut-être, du poignard les a paralysés.

Ces affreux solidaires, dits francs-maçons, s'engagent, en effet, à venger par le poison, le revolver ou le poignard ce qu'ils appellent la trahison de leurs secrets.

Il a fallu les paroles, les écrits de nombreux adeptes, bourrelés de remords, pour pénétrer l'épaisseur de ces ténèbres.

Mais, grâce à Dieu, nous ne sommes plus au temps déplorable où la presse, la brochure, le livre étaient le monopole de quelques chenapans ; on nous a appris à lire, à écrire et à nous défendre par la plume, nous les champions de la vérité ! Aussi démasquerons-nous toutes les perfidies, tous les mensonges entassés par les *judæo-maçonnico-protestants*.

Haro sur ces misérables ! C'est notre devise. Et pour la mettre en pratique, continuons à démasquer nos traîtres et implacables ennemis.

Chez les païens, les orgies des fêtes, la lubricité des objets dits sacrés, les amours immondes et contre nature ; les apparitions des démons ou des dieux sous les formes les plus hideuses, étaient choses ordinaires, trop connues aux spectacles publics, comme au foyer domestique. Jugez, dès lors, dit de Mirville, ce que devaient avoir d'abominable et de surhumain des mystères dont il ne fallait jamais

parler !... Passons donc sur ces infamies, ajoute-t-il, ainsi que sur les unions sans nom avec les démons.

Le juif Philon affirme que, de son temps, la société est tellement pourrie qu'on chercherait, en vain, un honnête homme pour se faire initier aux mystères de la théurgie : on ne trouve plus que des courtisans et des vagabonds.

Rome fut obligée de poursuivre et de condamner à la peine capitale *plus de sept mille initiés* aux bacchanales qui ruinaient les familles par un dévergondage des plus éhontés ; et cela, 560 ans avant l'ère chrétienne !

Rome païenne, malgré sa sévérité, ne put arracher le mal dans sa racine. Sous la République et sous l'Empire, les mystères secrets et leurs initiés sont chargés d'imprécations, mais la répression fut loin d'être efficace.

Théodose, plus tard, en les réprimant, ne fit que renouveler les lois de ses prédécesseurs et obéir aux sentiments de répulsion de la partie saine d'une population indignée.

Dans les âges suivants, les même rigueurs, pour les mêmes motifs, seront appliquées jusqu'au dix-septième siècle. Pourquoi nos derniers rois se sont-ils montrés plus tolérants et beaucoup moins clairvoyants ?... Pourquoi la République a-t-elle ouvert si large la porte aux francs-maçons ?

En pactisant avec les sociétés secrètes, les princes de la terre ont ébranlé leur trône et préparé un déluge de maux dont ils furent et seront encore les premières victimes.

Il est trop tard de vouloir opposer des digues aux torrents dévastateurs déjà sortis de leur lit. Voilà cent ans et plus

que nous sommes en révolution, en franc-maçonnerie ; et l'on se demande : A quand la fin ?...

Dès les premiers jours de l'Eglise catholique, Satan sut se glisser furtivement parmi les sectes de ce temps-là : Phariséens, Sadducéens, Esséniens, Hérodiens, Judaïsants de tout calibre, unis aux païens de tous pays, enseignent déjà et observent un culte bizarre et indéfinissable.

Les termes mystérieux des initiations, les réponses ambiguës des initiés, tout démontre qu'on obéit à un mot d'ordre sorti des antres mystérieux du paganisme.

Pour passer de l'ancien monde au nouveau, une erreur très accréditée, presque universelle, servit de véhicule : ce fut le *gnosticisme* que nos sociétés secrètes actuelles regardent encore et proclament comme la base de leur enseignement diabolique.

La *gnose*, disent les Grecs, c'est la science par excellence des choses divines et humaines, puisée dans la contemplation ; c'est la sagesse au plus haut degré, faisant du philosophe un *gnostique* !

La définition est bien large et sent son *Indien* à plein nez !

Après le déluge, quand les hommes se furent dispersés, on comprend facilement, faute d'enseignement précis, combien durent s'altérer les traditions de famille sur la notion exacte de Dieu, sur l'origine du monde, sur la nature de l'âme, sur la distinction entre le bien et le mal. Néanmoins partout surnage le même système, à modes divers ; c'est l'émanation qui bientôt engendrera le *panthéisme* complet ou partiel.

Le premier n'eut guère d'adeptes ; mais le second, appelé

dualisme, prit naissance en Perse, et fit de rapides progrès, tant il parut conforme à l'orgueil humain.

Il admet deux principes actifs : l'un, du bien personnifié dans *Orosmane* ; l'autre, du mal, dernière émanation de la matière et qu'on appela *Ahrimane*. Le soleil, le feu, la lune, les étoiles, à défaut d'autres choses, personnifièrent ces deux êtres fantastiques. Et chacun, selon son goût, put rendre hommage à *Orosmane* ou à son opposé, le puissant *Ahrimane*. Le culte de ce dernier attira d'autant plus d'adeptes que, parmi les humains déchus, le mal l'emporte généralement sur le bien.

Et les choses allèrent ainsi, à travers les âges, faisant du bien et du mal de petits dieux, bons ou mauvais, selon les circonstances, selon l'habileté des plus malins parmi les chefs des peuples, le *peuple juif excepté*.

Vint le moment où savants de l'Orient et de l'Occident se rencontrèrent à l'Ecole fameuse d'Alexandrie. A force de philosopher, on inventa le *Panthéisme idolâtrique*. D'un côté, c'étaient les génies bienfaisants d'où est née la *Théurgie*, ou moyen de se mettre en rapport avec eux ; de l'autre, les mauvais génies qu'il fallait fléchir, ce qui donna un essor nouveau à la magie.

Sous cette influence toute païenne, la raison humaine, en concentrant ses forces, ne fit que s'enfler davantage, pour aboutir à un rationalisme fantaisiste.

Simon le magicien avait étudié cette doctrine alexandrine professée par la *Cabale juive*. Dans ses rêveries, ce personnage ambitieux imagina de fondre ensemble le gnosticisme païen et le christianisme. C'était la boue et l'or : l'amal-

game ne valait rien. Simon y perdit son temps, sa peine, et définitivement la vie.

Cependant, les judaïsants, les juifs dispersés ne lâchèrent pas pied quand même. Initiés dès longtemps à la magie, aux sorcelleries, aux possessions démoniaques, ils firent passer leur art ténébreux chez les sectes ennemies et rivales du christianisme. Entre juifs et samaritains, si l'accord n'existait pas, il n'en fut pas de même vis-à-vis des *Manichéens* et autres dissidents.

La plus redoutable comme la plus captieuse des hérésies fut assurément celle des Manichéens, d'où saint Augustin ne sortit difficilement qu'à l'âge de 30 ans.

Manès, qui donna son nom à la secte, était un des favoris du roi de Perse *Bérham*. Cette faveur ne l'empêcha pas d'être cruellement maltraité plus tard, car il fut écorché vif pour n'avoir pas su guérir le fils du roi persan.

Dans son *vaste mysticisme*, Manès avait trouvé moyen de concentrer toutes les doctrines orientales. Au fond, la doctrine manichéenne n'était autre que celle du *Zend' Avesta* : Opposition du bien et du mal, lutte incessante de la lumière contre les ténèbres.

Cette hérésie aurait fait plus de dupes encore, si sa morale n'avait inspiré le plus profond dégoût aux âmes honnêtes.

Ainsi, de nos jours, l'audace de la pornographie, de la *porcherie* s'étale, sans honte, sur nos boulevards, dans nos rues, aux vitrines des marchands, dans certaines maisons d'éducation, comme la trop célèbre école de Cempuis ; ce qui nous permet de juger du bon goût des loges maçonniques.

ques, attendu que le mot d'ordre part toujours de ces centres contagieux.

Les disciples de Manès adoraient et honoraient le soleil, la lune et les étoiles, non seulement comme symboles de la lumière éternelle, mais encore comme la substance de Dieu. Leur fraternité humanitaire, comme celle de nos socialistes, n'était que dans les mots.

« Très empressés à secourir leurs adeptes, dit saint Augustin, ils étaient d'une dureté extrême pour tous autres indigents. Ils abhorraient toute loi et toute magistrature ; ils attaquaient le droit de propriété et proclamaient la communauté des biens. »

N'est-ce pas là retracer, en quelques mots, les lignes principales du portrait fort ressemblant des francs-maçons, des anarchistes, voir même de nos fameux *socialistes* ?...

C'est bien la doctrine des pâles soleils tels que nos *Jaurès*, nos *Guesde*, nos *Vaillant*, ces rêveurs audacieux mais comiques.

Eux aussi adorent le soleil, astre du jour, sous le nom de *Grand-Orient*. Eux aussi, attaquent les lois, la magistrature, l'armée, le clergé. Ils préféreraient la communauté des biens et... dit-on, celle des femmes.

Le divorce demandé et obtenu par le juif Naquet-le-bossu a-t-il d'autre but que de jeter le désordre dans les familles ? Rochefort en sait quelque chose.

Le pape Léon X a dit de ces gens-là, anciens et modernes : « Ils n'ont pour loi que le mensonge, pour religion que le démon, pour sacrifices que des turpitudes. »

Pourchassés de l'Orient, le *gnosticisme* et le *manichéisme*

se réfugièrent en Europe, au bord du Danube, dans la Bulgarie, la Bosnie, la Dalmatie. Franchissant bientôt les Alpes, ils pénétrèrent au midi de la France qu'ils désolèrent sous le nom nouveau d'*albigéois*, mélange de *juifs* et de *sarrazins*.

Impies comme la plupart de nos républicains farouches, cruels et entêtés, ces barbares rançonnaient le pays, promenant partout le fer, le feu, la terreur. Leur mot de passe était « *Jura, perjura; secretum prodere noli!* Fais serment, parjure-toi, s'il le faut, mais crains de trahir le secret. »

Tout comme les francs-maçons de ce siècle, ils se partageaient en trois grades : les *catéchumènes*, — *apprentis et compagnons* — les *croyants* ou *maîtres-maçons*; les *parfaits* ou *vrais initiés*, c'est-à-dire les *trente-troisièmes* !...

Mangeurs de viande, comme les animaux qui ne distinguent ni ne respectent aucun jour, pas même le vendredi saint, ces sectaires pillaient naturellement les églises et les monastères, habillaient leurs femmes de vêtements sacrés, volés aux sacristies; frappaient les clercs, les jetaient au cachot, les massacraient au besoin, et, pleins de vin, parodiaient les cérémonies de la messe.

On se demande si les crocheteurs de monastères, les iconoclastes insensés de cette fin de siècle valent mieux que les albigéois et les vaudois ?...

C'est là un point d'interrogation auquel chacun peut répondre par des faits.

— Mais pour que rien ne manque aux traits de ressemblance entre les *albigéois* et certains adeptes républicains, nous devons ajouter que les *hérétiques farouches* du Midi ac-

caparaient l'enseignement des femmes et des enfants, la prênaient gratuitement, tout comme les Paul Bert, les Ferry, les Buisson, les Robin, les Burdeau, dans des écoles à la Cempuis.

Il fallut une croisade, une expédition comme celle du Dahomey ou de Madagascar, pour châtier et réduire à l'impuissance ces forcenés qui menaçaient la France d'une destruction lente, mais sûre.

Ce que nous venons d'écrire, le lecteur l'a compris, n'a d'autre but que d'établir la liaison certaine des francs-maçons avec les sectes diaboliques les plus anciennes.

Nous voici arrivés à la véritable genèse des sociétés secrètes du Moyen Age, mères naturelles des *carbonari*, des *nihilistes*, des *anarchistes*, des *socialistes*, francs-maçons de notre époque.

Quiconque a lu l'histoire des Croisades, se souviendra que les armées européennes, avant de quitter la Palestine, créèrent des chevaliers, religieux-militaires, chargés de protéger les lieux-saints, contre les incursions des Musulmans.

Ces religieux armés se divisèrent en chevaliers teuto-niques, chevaliers du Temple et chevaliers de Calatrava.

Les chevaliers du Temple, de beaucoup les plus nombreux et les plus forts, sous l'amollissant climat de l'Orient, ne tardèrent pas à dégénérer de leur première ferveur.

Il paraît bien établi aujourd'hui que plus d'un parmi eux prêta une oreille complaisante aux rites mystérieux des Manichéens. De cette faiblesse à tomber dans le vice et dans le crime, la pente était rapide, presque fatale.

Héritiers testamentaires de seigneurs morts en Terre-Sainte, ces religieux étaient devenus riches propriétaires en France. Voués au célibat par choix comme par état, ils ne surent point maintenir leurs vœux intacts.

Philippe le Bel, petit-fils de saint Louis, voyait peut-être d'un œil d'envie les richesses des Templiers qu'il ne pouvait dépouiller sans raison plausible.

Quoi qu'il en soit, il les accusa, les fit condamner par son parlement et par le pape, et enfin les livra au supplice.

L'historien Michelet qui a vu la minute même des procès-verbaux de leur condamnation a dit : « Quelque opinion qu'on adopte sur la règle des Templiers et l'innocence primitive de leur ordre, il n'est pas difficile d'arrêter un jugement sur les désordres de leur dernier âge. »

Ce sont ces désordres mêmes, grossis peut-être par l'opinion publique, mais à coup sûr d'autant plus graves, à une époque de foi vive, qu'on pouvait les attribuer à des religieux ; ce sont ces désordres, disons-nous, qui autorisèrent le pape à les condamner et permirent au roi de France de les châtier durement, pour les spolier ensuite.

Tous ne périrent pas ; mais la plupart des survivants, le cœur aigri, jurèrent de se venger et du pape et du roi.

Dans leur indignation *surexcitée* par le supplice de leurs frères ; par les tortures et les cris de justice de *Jacques Molay*, leur général, ils surent se rallier et formulèrent de terribles serments. Aux accusations portées contre eux ils ont opposé les plus formels démentis. Aussi, a-t-on pu dire : « S'ils avouaient dans les tortures, ils niaient sur les bûchers. »

La répression trop cruelle n'a-t-elle pas été quelquefois injuste ? Pour quelques coupables, est-il permis d'appliquer l'adage très faux « *Ab uno disce omnes* ? Par l'un, jugez de tous les autres ! » La justice humaine n'est pas infailible : néanmoins, elle est faite pour réprimer les abus et punir les crimes.

Les Templiers furent donc condamnés et abolis ; il leur fallut se cacher.

Or, il y avait à cette époque une puissante corporation qu'on appelait la *franc-maçonnerie*. Elle se composait d'*architectes* et d'*ouvriers*, liés entre eux par des statuts ; la corporation leur assurait des privilèges et des franchises d'impôts, propres à leur garantir la liberté et les moyens de construire les plus vastes et les plus beaux édifices civils et religieux.

De là leur nom de maçons *francs*, ou de *francs-maçons*.

Les Templiers, eux aussi, avaient joui de nombreuses franchises. Riches comme ils l'étaient, ils durent recourir plus d'une fois aux corporations de francs-maçons pour édifier leurs fermes et leurs places de défense ; peut-être ces ouvriers eurent-ils à se plaindre des abus du pouvoir royal ?...

Toujours est-il que des liens de fraternités s'établirent entre les francs-maçons et les débris des templiers, et que les premiers donnèrent leur nom à la société nouvelle.

Dès lors, on comprend comment, avec beaucoup d'adresse, ces anciens religieux soldats, traqués de tous côtés, excitèrent, çà et là, une vraie pitié en leur faveur, quand ils n'allumaient pas la colère de leurs partisans.

Certains pays, mieux disposés, leur ouvrirent les bras avec

empressement. Telle fut l'Ecosse en particulier. Aussi, le *rile écossais* passe-t-il pour le plus ancien dans la franc-maçonnerie.

De l'Ecosse il passa en Angleterre ; d'Angleterre en France ; et, paraît-il, de France en Amérique. Satan, chef avoué de cette société infernale, avait désormais une milice renouvelée à mettre en bataille : il ne s'en fit pas défaut.

Qui pourra redire les maux innombrables, les déchirements, les angoisses, les crimes, les horreurs enfantés par cette secte maudite ?...

Pour elle, tous les moyens sont bons dans le développement de son système de perversion : l'argent prodigué, les journaux stipendiés, les assassins soudoyés ; les livres, les brochures, les estampes et gravures immondes inondent nos villes et nos campagnes ; les réunions nocturnes, les discours pleins de mensonges, de fourberie et d'audace ; la colère, la séduction tour à tour mises en jeu ; tout cela n'est qu'un pâle résumé des agissements ténébreux de la franc-maçonnerie.

Ruiner l'autorité du Christ et de son église dans les esprits ; bouleverser les bases de l'ordre social ; illusionner les cœurs par de vaines espérances ; frapper les intelligences faibles par la peur ; stupéfier les autres par des coups d'audace inimaginable ; ramper jusqu'aux trônes pour fasciner les rois et autres chefs des peuples, afin de mieux les calomnier et les renverser ; appeler la vertu vice et le vice vertu ; bafouer la charité et fouler aux pieds toute justice, n'est-ce pas l'œuvre diabolique trop bien caractérisée ?...

Eh bien, voilà le travail quotidien des adeptes de Satan, incarné dans le *Haut-franc-maçon*.

Comment ce torrent dévastateur n'a-t-il pas encore tout englouti, sur la terre, dans les flots boueux de son lit infect ?...

Seule, l'Eglise catholique a su lui opposer des digues infranchissables, et refaire les brèches qu'elle n'a pu éviter ; seule l'Eglise triomphera jusqu'à la fin des temps.

Il est bien certain que l'accord parfait des puissances temporelles et spirituelles arrêterait facilement les ravages de cette secte satanique ; mais que ne peut l'esprit du mal sur le cœur des humains !

L'homme est assez sot pour être jaloux de la puissance divine. Et dans sa sottise incroyable, de l'Eden à Babel, de Babel à la fin du monde, il imaginera toujours pouvoir jouer quelque mauvais tour à la providence de Dieu. Ce serait risible si ce n'était lamentable à tout point de vue.

Quand l'homme a dit : « Ecrasons l'infâme ! Etranglons le dernier des prêtres avec le boyau du dernier des rois ! Le cléricalisme, voilà l'ennemi, » etc., etc., il marche la tête haute, l'œil menaçant !...

Et, voilà que quelques jours se sont suivis, et, déjà ce fanfaron n'était plus ! On l'a enterré civilement...

Et les badauds, unis aux méchants, ont battu des mains !

Soudain s'est levé un vent impétueux, venu des quatre points cardinaux ; la tempête a mugé ; tout a tremblé de frayeur ; les vagues tumultueuses ont balayé les rues : Cherchez les ennemis d'hier ? — Il n'y en a plus !...

Et dire que cette rengaine perpétuelle va recommencer, sans plus de profit, jusqu'au dernier hallali !

Allez-y donc, francs-maçons et sectaires de tout acabit ! Brisez, saccagez, hurlez à votre aise ! Notre vaisseau, blindé d'un fer impénétrable, se rit de vos efforts impuissants, malgré la fureur des vagues, il est sûr d'aborder au port du salut. Quant à vous, fils de Satan, c'est au diable que vous allez tout naturellement.

LA FRANC-MAÇONNERIE EN ACTION

C'est une armée terrible, tout de même, que cette société de la truelle : ses ressources sont immenses, sa malice est sans bornes, son audace infatigable. Elle occupe toutes les places en France ; la vapeur et l'électricité sont ses humbles servantes. Les princes de ce monde, les monarques à qui Dieu confia l'épée, pour défendre son peuple des morsures de l'antique serpent, auront un compte bien redoutable à rendre, pour avoir pactisé avec la Bête. A eux la plus grande responsabilité dans les désordres commis et à commettre. Fût-on un Casimir Perier, un Carnot ou un Félix Faure, il n'est pas permis d'honorer les ennemis de Dieu et de son Eglise surtout *officiellement*. « Principes tui infideles socii fuerunt », a dit Isaïe ; tes chefs ont été d'infidèles associés, ô peuple chrétien !...

L'idée dominante et fondamentale de la religion du Christ, de la religion catholique, c'est de relever l'homme du péché et de le sanctifier par la grâce divine, avec le concours de sa libre volonté

L'idée fondamentale de la *Franç-maçonnerie*, c'est la déification de l'humanité : « *Vous serez comme des dieux !* » a dit Satan. » Cette orgueilleuse entreprise de mettre l'homme à la place de Dieu, la secte ne l'exprime pas nettement au début ; mais elle l'insère dans tous ses rites puériles, et l'exprime par tous ses symboles comme par tous ses organes.

Et, de fait, quel but poursuit-on dans les Loges ? D'après les rituels bien connus, il s'agit de construire un temple pour mettre à couvert les templiers : des apprentis, des compagnons, des gâcheurs de mortier, en un mot ; des maîtres maçons, des contre-maîtres, des aides-architectes, des architectes enfin, sont nécessaires pour cette vaste construction idéale. Tout ce monde-là pullule en franç-maçonnerie.

Il faut aussi des instruments : un tablier de cuir, une équerre, un compas, un marteau, une truelle : voilà bien, en effet, les oripeaux dont se décorent les grands *ouvriers* du temple maçonnique.

Pour le vulgaire, il fallait bien inventer quelque chose de mystérieux, afin d'exciter la curiosité et tenir en haleine les esprits trop perspicaces. Dans ce but, les chefs firent remonter l'origine de leurs billevesées jusqu'à la tour de Babel, ou tour de la confusion. Ce souvenir antique parlait trop clairement, on l'abandonna.

Pour le juif errant, il y avait mieux que ça.

Salomon fit construire le temple de Jérusalem, cette merveille du monde, détruite par l'impie Nabuchodonosor. Hiram, roi des Phéniciens, avait fourni des bois de cèdres, des marbres, des pierres, et même des ouvriers, pour

la construction demandée par Salomon : donc *Hiram* servira de mannequin dans la comédie qu'on va jouer.

On dira que *Hiram*, le grand maître maçon, a été assassiné par trois compagnons, pour lui arracher le mot de passe, ou le secret du Maître. Le corps de ce chef aimé a été enfoui dans la terre : il faut le retrouver, lui rendre hommage et venger sa mort. La construction du Temple, par le fait, a été suspendue ; il faut la reprendre, nommer un nouvel architecte, le Grand Maître, et achever l'œuvre. Telle est l'allégorie qui fait, dit-on, la base de toutes les loges savantes des cinq parties du monde. C'est à se tordre!...

En réalité, le Temple à construire, c'est le temple de la nature qui doit ramener l'âge d'or parmi les *Maçons*. Le Dieu qu'on y doit adorer, c'est la nature elle-même ; le Dieu-Tout, ou, comme disaient les Grecs, le Dieu-Pan. En souvenir des Perses, le Soleil, ce Grand-Orient, foyer incandescent, personnifiera la nouvelle divinité. D'autres préféreront le *Linga indien*, espèce de monstre hermaphrodite qu'adorent encore les Palladistes.

Avec de pareils éléments, tout ce que le vieux paganisme fangeux a pu inventer, revivra, selon les temps et les lieux, d'après les plus vils instincts.

Cependant, ne l'oublions pas, il y a, dans le système préconisé, trois compagnons assassins qu'il faut poursuivre et exterminer, sans pitié aucune : c'est la superstition, la tyrannie, la morale ou les préjugés ; en d'autres termes, c'est la religion de Jésus-Christ représentée par l'Église catholique ; le pouvoir spirituel et temporel, représenté

par la papauté et la monarchie ; enfin, les bonnes mœurs, vraie sottise, dit-on, née de vains préjugés.

Robin de Cempuis a proclamé la morale indépendante...

Pour qui sait lire, cela signifie clairement : à bas la religion ! Point de royauté ! Union libre comme chez les animaux ! — C'est de la pure nature, moins le naturel.

En vérité, ces gens-là sont fous, et, si le nombre en augmente, de grâce, qu'on élargisse les portes des asiles d'aliénés pour leur en faciliter l'entrée !...

Et dire qu'on est obligé de discuter de pareilles aberrations ; c'est vraiment à rougir d'être homme !...

Les voyez-vous ces rêveurs de philanthropie, faire cause commune avec les révolutionnaires *voltairiens*, *rousseauitiques*, anarchistes et socialistes de toute époque ? Mais décidément s'ils se trouvent mal parmi nous, l'Afrique, l'Amérique, l'Asie même, peuvent leur offrir des terrains immenses où, à leur aise, ils pourront mettre en pratique ce qu'ils appellent de belles théories... Qu'ils y aillent donc et que l'Europe soit à tout jamais débarrassée de leurs encombrantes personnes ! Qu'ils le veuillent ou non, jamais l'Europe civilisée n'acceptera leurs stupides et ordurières rêvasseries.

Si M. *Prudhomme*, à face bonasse, prétend ressusciter *Hiram*, mort depuis trente siècles, c'est son affaire ; mais sa niaiserie, ses discours sans valeur, ne prendront jamais sur un peuple de bon sens. Le type gai-viveur et quelque peu fanfaron, aura beau se cacher derrière le dos épais des Cartouches et des Mandrins ; l'œil un peu exercé ne s'y laissera pas prendre.

Juifs, protestants ou francs-maçons, si pervers qu'ils

soient, seront démasqués, honnis, bafoués, méprisés comme ils le méritent. Le bon peuple, jadis, a pu les écouter pour son plus grand malheur ; aujourd'hui, il leur fait la nique.

Que lui importent à ce peuple les adorateurs du grand-orient, juifs, manichéens, albigeois ou francs-maçons ?

Donnez-lui du pain, des vêtements, une demeure, des champs à cultiver, un Dieu juste et bon à aimer, il se moque du reste !...

Il n'en va pas de même pour les ouvriers employés dans le commerce et l'industrie. Le peu de satisfaction que souvent ils éprouvent les jette, avec les bureaucrates, dans les aventures de l'inconnu. Le théâtre, les spectacles, les cabarets émoussent leur intelligence, faussent leur jugement et les précipitent dans le gouffre des erreurs et des fantasmagories les moins plausibles.

Notre siècle, fier de sa civilisation et de ses lumières, se croit exempt de ces superstitions criminelles qu'enfante le commerce de l'homme avec les esprits de ténèbres.

A les entendre ces fiers à bras, il n'y a pas de démons : tout est humain et rien qu'humain ; l'homme est Dieu et Dieu n'est rien. A chacun de se tirer d'affaire, selon ses facultés !

Et voilà que la trompette embouchée sur ce ton légèrement goguenard, avocats, médecins, journalistes et apprentis en droit, entonnent l'hymne de la *Liberté*, de cette Liberté trop libre qui amnistie toutes les sottises humaines.

Le XIX^e siècle aurait tort d'envier quelque chose à ses prédécesseurs. Aujourd'hui, comme autrefois, les morts sont évoqués et consultés sur les affaires les plus impor-

tantes de la vie ; plus d'une fois, prétendrait-on, leurs oracles ont déterminé les combinaisons de la politique moderne, tout comme au temps des auspices et des aruspices !

L'histoire nous apprend que le grave et pétillant Julien l'Apostat, ancien gouverneur de Paris, puis empereur de Rome, évoquait les démons, sauf à se faire rosser par eux jusqu'au sang.

Les Pharaons avant lui l'avaient fait : pourquoi les Grecs et les Romains auraient-ils négligé cette haute source de renseignements ?...

Aujourd'hui encore, nous avons des spirites convaincus qui interrogent les démons de mille manières, souvent drôlatiques, mais parfois efficaces. Ce sont des moyens pour Satan de rester sensiblement en relation avec des adeptes trop complaisants, soit à la ville, soit à la campagne.

Aujourd'hui donc, comme autrefois, les puissances infernales sont évoquées et le démon est honoré d'un culte formel.

Le premier acte exigé du néophyte démoniaque, c'est de renoncer au baptême, s'il a été baptisé ; le diable craint l'eau bénite comme toutes les bénédictions dont la vertu divine produit sur lui l'effet de charbons ardents.

Renoncer au baptême, et par conséquent à Jésus-Christ, c'est simplement l'apostasie.

Aujourd'hui, comme autrefois, cet acte d'apostasie est le plus souvent signé par l'adepte, de son propre sang.

Aujourd'hui, comme autrefois, dans les assemblées où se célèbrent les honteux mystères des loges maçonniques, le nom du Christ et de sa divine Mère sont maudits, leurs

images conspuées et brisées. Parfois même, ô horreur ! une ou plusieurs hosties volées dans nos tabernacles, reçues peut-être à la table eucharistique par des bouches sacrilèges, sont livrées à des profanations inouïes.

Enfin, de nos jours encore, l'orgie succède aux blasphèmes sacrilèges, les lumières sont éteintes et sans vergogne, les assistants se livrent, dans les ténèbres, aux infamies reprochées aux manichéens, aux albigeois et à leurs coryphées d'Asie.

Inventions, mensonges, diront les francs-maçons !...

Impudents, leur répondrons-nous, le mensonge est votre fait ; vous ne vivez que de mensonges et de fourberies : quand on vous prend la main dans le sac, vous essayez encore de nier ?...

Si vous agissiez convenablement, selon les bonnes mœurs, la tempérance et la justice : pourquoi vous cacher ? Pourquoi éloignez-vous, comme profanes, ceux qui voudraient démasquer publiquement, et mettre en plein jour vos horreurs ?

Malgré toutes vos précautions si bien prises, n'avons-nous pas des milliers de témoignages écrasants pour vous ? Vos rituels, encore une fois, nous renseigneraient suffisamment, s'il en était nécessaire.

Mais, aujourd'hui que les murs parlent et crient bien fort ; aujourd'hui que les échos répètent partout vos affreux hurlements, vous ne parviendrez plus à cacher vos sordides secrets...

Veishaupt, Helvétius et bien d'autres donnent sur vos mœurs épouvantables des renseignements à faire frémir.

Ceux qui voudraient se convaincre, à ce sujet, peuvent se procurer vos écrits nauséabonds et méphytiques.

Il faut être vidangeur pour remuer certaines matières, ce n'est pas notre métier : à chacun son goût !

Il semble pourtant que la police pourrait mettre ordre à ces abominations. Eh ! oui ; mais que peut la police, quand rois, empereurs, présidents de République, magistrats et policiers sont enrôlés, numérotés dans les sectes perverses ?...

Les loups sont maîtres dans la bergerie, les chiens sont éloignés et les bergers dorment d'un sommeil de plomb ! Que disons-nous ? Certains bergers font cause commune avec les loups !... Pauvres brebis ! où fuir ?...

Le tableau des scélératesses commises par les sociétés secrètes, depuis un siècle surtout, dans la malheureuse Europe ne peut être trop chargé.

L'histoire à la main, qu'on essaie de le peindre cet affreux tableau ! On restera toujours au-dessous de la vérité.

Écoutons ce passage d'un auteur indigné :

« Épouvante, terreur et désolation, voilà l'état d'âme de nos pères au siècle dernier. Une bande d'ennemis acharnés engageait une lutte formidable contre l'Eglise et la Royauté.

« Protestants, gallicans, jansénistes, philosophes, juifs et francs-maçons, ligüés comme des démons, s'entendirent comme par enchantement pour faire disparaître le règne de Dieu de la surface de la terre.

« Le *protestantisme* fournit les éléments putrides que son cadavre tenait en décomposition.

« Le *gallicanisme* secoua le joug du Christ, sous prétexte

de ne pas obéir à Rome, mère et maîtresse des Eglises.

« Le *jansénisme* sut décourager les meilleures volontés, et, par un travail sourd, ébranla-l'édifice de la Foi.

« Le *philosophisme*, à la fois railleur et libertin, sous l'apparence d'une science qu'il n'avait pas, crut pouvoir convaincre la Bible et l'Évangile d'imposture.

« Les *juifs*, toujours l'œil ouvert, entrèrent de plein pied dans une société qui jusqu'alors les avait abhorrés.

« Ils se vengèrent par le vol, l'usure, la fraude, les procès qui désolèrent l'Alsace, tout particulièrement.

« Survinrent au milieu du chaos politique et fiscal les francs-maçons, jusque-là surnoisement cachés.

« Les protestants d'Allemagne leur avaient fourni un contingent nombreux, influent et plein d'audace.

« La France, séduite par Voltaire et Rousseau, affolée de plaisirs et de nouveautés excentriques, se jetait, en aveugle, dans les Loges, préparant ainsi de ses mains sa propre ruine.

« Vainement les rois et les princes lançaient des décrets ; vainement les Souverains Pontifes fulminaient des bulles ; le gallicanisme paralysait tout. Les parlements eux-mêmes étaient maçonnisés. »

« Le haut-jansénisme, constitué en société secrète à *Bourg-Fontaine* en 1644, prêtait main-forte à la *franc-maçonnerie* et l'aidait à détruire la foi en Autriche.

« Plus tard, en France, Helvétius, Diderot, d'Alembert, Condorcet faisaient chorus avec *Arouet*, devenu *Monsieur de Voltaire*, pour semer l'impiété sur le fumier du libertinage le plus éhonté. Les souvenirs de *Cirey-le-Château* sont là, témoins irréfutables. »

Lentement donc, mais trop sûrement, avec un public facile à séduire, la secte impie saisit avec empressement la trame, pour se glisser furtivement de tous côtés, par les portes complaisantes de la haute société.

Le moment parut favorable pour essayer ses forces au grand jour, et lancer ses troupes : le mot d'ordre fut donné.

Pourtant, on avait des craintes ; on craignait le jésuite. — Sentinelles avancées de l'Eglise, l'œil au guet, l'arme au bras, les jésuites veillaient jour et nuit et signalaient les manœuvres de l'ennemi.

Nous sommes sous le triste règne de Louis XV, ce roi qui, plongé dans la mollesse et les plaisirs, répondait stoïquement aux cris d'alarme : « *Ça durera toujours bien autant que moi !* »

Le malheureux monarque laissa faire. La France fut ruinée moralement et physiquement ; la sottise hanta les cerveaux, la colère alluma la haine, et la haine brutale prépara le diner des cannibales pour dix ans. C'est ce qu'on appelle pompeusement la grande Révolution.

Les jésuites n'étaient plus là pour endiguer le torrent de boue et de sang : on les avait chassés...

Quoi d'étonnant ! Jésus n'est-il pas l'ennemi juré de Satan ? Le nom de Jésus ne fait-il pas trembler de peur les démons sur terre comme aux enfers ?

Ne pouvant le crucifier à nouveau, les méchants, les suppôts du diable s'acharnent à mettre en pièces tout ce qui porte ou rappelle son nom adorable.

Dans toutes nos phases révolutionnaires, les principaux coups de l'armée diabolique sont toujours dirigés contre les

jésuites et le clergé catholique, qui a l'honneur d'être confondu avec eux ; car, lui aussi, revendique la gloire d'être le disciple, le ministre de Jésus. Les juifs, les francs-maçons, les protestants sont toujours sauvegardés ! Mystère !...

« Ecrasez l'infâme », beuglait Voltaire, c'est-à-dire, ruinez l'Eglise de Jésus-Christ jusque dans sa source, en frappant ses prêtres dans leur réputation, dans leurs biens ; et, au besoin, envoyez-les à la mort ! Le système n'a pas changé depuis. Nous le connaissons depuis longtemps, ce truc, qui consiste à mentir, à calomnier, à salir de bave tout ce qui déplaît aux mauvais sujets ; et cela, pour effrayer les timides et tenir à distance les imbéciles.

Ce système consiste à faire croire aux foules ignorantes et sans raison que pour elles le danger est à l'Eglise, quand au contraire, l'Eglise est leur salut. C'est l'histoire des sauvages qui fuient la civilisation ; ils aiment mieux, quand même, rester sauvages. C'est l'histoire du loup qui préfère crever de faim que de porter le collier domestique. A ton aise, maître loup ! Seulement, gare la faim !

L'Eglise, les prêtres de Jésus-Christ, les jésuites et tous les religieux, quel que soit leur nom et la forme de leur costume, cherchent à parer les effets funestes des sociétés secrètes par tous les moyens que suggèrent la loi et la raison.

Ils réussissent près des gens raisonnables ; que voulez-vous qu'ils fassent près des gâteux, des insensés de toute espèce ?...

Ils ne peuvent guère hélas ! que réparer les sottises et les dégâts quotidiens, comme on le fait dans les maisons d'aliénés ; ils le font avec un zèle et un courage qui ne se démentent jamais.

Cependant, combien sont coupables les lâches ou les indifférents, placés pour sauvegarder l'intérêt public, eux qui restent neutres quand ils ne sont pas hostiles, au milieu des luttes gigantesques si vaillamment soutenues pour sauver les peuples des périls sociaux.

Les rois, les empereurs, les présidents de République ineptes ou aveugles complices de la franc-maçonnerie, ont payé déjà, et paieront encore bien cher leur lâcheté, leurs violences hypocrites, leurs trahisons à l'égard de l'Eglise militante.

Vers la fin du XVIII^e siècle les forces maçonniques étaient encore bien disséminées. Les hauts chefs comprirent que sans union, sans organisation leurs efforts seraient vains. Aussi songèrent-ils à relier par un centre de direction les bataillons éparpillés de leurs loges sataniques.

A côté du trône royal de France, près duquel brille d'un éclat merveilleux l'épée redoutable de saint Louis, la secte révolutionnaire des *Orphelins de la Veuve* s'agitait comme dans un brasier.

Au Palais-Royal, jadis résidence d'un Richelieu, qui n'était plus malheureusement le duc de Chartres, un d'Orléans, cousin du roi, se tenait caché. Homme vil, débauché, dévoré d'ambition et facilement cruel, celui-là même qui se fera appeler *Philippe-Égalité*, venait de se faire recevoir *franc-maçon* !...

Sa qualité de prince, jointe à des vices exceptionnels, le firent choisir pour *Grand Maître du Grand Orient* de France. Avec un pareil chef, la direction centrale de toutes les loges était un fait accompli. Depuis vingt ans, à peine,

trois branches de sectaires étrangers s'étaient rattachées au tronc de la *maçonnerie* française : l'une, du Portugal, l'autre, de Toulouse, et la troisième de Bavière. La première avait pour chef *Martinez Paschalis*, la seconde *Saint-Martin* (inconnu dans le calendrier des saints), et la troisième le juif *Adam Veishaupt, l'illuminé*.

Jusqu'alors, on n'avait pas remarqué l'élément *juif* dans les loges templières ; à partir de ce moment, il y entre de plein pied, et ne tarde pas à escalader les plus hauts grades.

Louis XVI régnait depuis six ans, quand apparut avec une grande rumeur, vers 1780, un aventurier célèbre, le fameux Balsamo, qui se faisait appeler Comte de Cagliostro!...

Était-ce un *Mangin* ou un saltimbanque plus ou moins adroit? Ce serait difficile à déterminer. C'était un disciple de Simon-le-Magicien, d'Ebion, de Cérinthe et d'Appolonius de Thyane.

Toujours est-il qu'après maints voyages en Grèce, en Égypte, en Arabie et en Perse, Balsamo, initié aux mystères *théurgiques* de l'Orient, se posa en fondateur d'une *secte cabalistico-magique*, où se mêlaient, d'une façon fantasmagorique, l'alchimie, la médecine, le magnétisme, la magie, et très probablement quelque diablerie.

On courut à ses séances : les salons ne parlaient que de Cagliostro-Balsamo; c'était le clou du jour. Les grandes dames y entraînèrent l'imprudente Marie-Antoinette, reine de France.

Fripons et malandrins ne sont pas longs à se reconnaître : *francs-maçons* et *balsamistes* s'embrassèrent bien vite, comme frères du même sang.

Et voilà que, en un clin d'œil, les initiés se comptent et prétendent atteindre le chiffre d'un million, rien que pour la France : c'était presque vrai !

Néanmoins, l'unité d'action était lente à se produire, malgré les traits d'union tracés par la haine commune pour la religion catholique et l'impatience du joug, pour toute autorité légitime. Il fallait travailler le peuple, en l'habituant à secouer ses préjugés à l'obéissance de l'esprit et du cœur ; on n'y manqua pas.

Enfin, pour mieux se compter et s'entendre, pour former un corps avec la multitude des membres épars, on lança l'idée d'un *convent* ou réunion universelle de la maçonnerie. — C'était encore une singerie de nos *conciles* catholiques.

L'idée fit son chemin et fut acclamée ; c'est à *Wilhemsbad* qu'eut lieu ce congrès satanique en 1782.

On vit accourir, au rendez-vous, des députés des loges de toutes les parties de l'Europe, du fond de l'Amérique et des confins de l'Asie...

Dans ce *convent* fut scellée l'union intime et générale de tous les rites, au système de la *franc-maçonnerie universelle*, avec les pratiques de l'*illuminiisme*.

Le trop célèbre révolutionnaire Mirabeau, jeté en prison pour rapt et adultère, par Louis XVI, fut envoyé en mission secrète à Berlin, par Calonne. Cet extraordinaire ambassadeur rapporta en France les décisions du fameux congrès de Vilhemsbad. Les loges de France, d'abord assez surprises, consentirent néanmoins, les yeux fermés, à s'unir aux *illuminés*.

Cette illumination soudaine fit sans doute lumière dans

ces cerveaux obscurs, puisque, déclare-t-on, à partir de ce jour mémorable, la *maçonnerie* fut constituée sur toute la surface du globe, en une entière et complète unité d'intention et d'action.

Désormais on pouvait marcher hardiment à la destruction de la religion, de la monarchie et de la société chrétienne, pour établir, en France et partout, la *république universelle*, autrement dit l'*anarchie socialiste*.

C'étaient des *Malborough* partis en guerre !...

Parmi les plus connus, citons : Philippe-Égalité, Talleyrand-Périgord, le prince de Broglie, Mirabeau, Sieyès, Brissot, Dupuy, Robespierre, Marat, Danton, Péthion, Barnave, Fouquier-Tinville, Saint-Just, Hébert, Camille Desmoulins, Collot-d'Herbois, Couthon, Carrier, Napoléon Bonaparte, La Fayette, l'abbé Grégoire, Billaut-Varennes, Fouché, Santerre, etc., etc.

On connaît leurs exploits. Doués, pour la plupart, d'une intelligence supérieure, ils s'en servirent pour des coups d'audace à faire trembler la France et l'Europe, tandis que cent gendarmes auraient suffi pour les museler.

Ces rusés compères sentaient bien leur faiblesse : aussi eurent-ils recours aux bras vigoureux d'ouvriers sottement fascinés par l'appât de richesses qu'ils n'eurent jamais à partager. La chèvre, l'âne et la brebis avaient chassé en compagnie du lion, du tigre et du léopard.

En admettant les niais, à titre d'apprentis, aux secrets mystérieux de la secte maçonnique, ce devait être un commencement d'égalité fraternelle : ce ne fut jamais qu'une insigne duperie.

Quand le comité, dit de *salut public*, crut pouvoir compter sur ces milliers de nouveaux frères, cueillis parmi les gens perdus de dettes et de réputation, parmi la canaille et les *sans-patrie*, il les enrôla par cotisation forcée, et constitua un trésor qui devait faire les premiers frais des agitations de la plèbe en 1789 et 1790.

« La maçonnerie, en général, et surtout la branche des Templiers, dit Mirabeau, produisait annuellement des sommes énormes, par les frais de réception et les contributions de tout genre. Une partie était employée en dépenses d'ordre, mais une autre très considérable coulait dans une caisse générale dont personne ne connaissait l'emploi, si ce n'est les premiers d'entre les Frères!... »

Ainsi s'est constitué le trésor de guerre de l'épouvantable révolution qui devait éclater à bref délai.

Avec un aussi puissant levier, il était facile de multiplier les réunions, les clubs, et d'influencer les élections aux Etats-généraux. Aussi arriva-t-il que, sous le souffle empoisonné de quelques apostats, comme Sieyès, les cahiers ou protocoles des desiderata formulés en chaque province, furent foulés aux pieds, pour faire dire à une assemblée sans chef tout le contraire de sa volonté expresse.

Les cahiers des Etats-généraux maintenaient énergiquement la foi antique de la France et son dévouement à la Royauté. Une fois réunis à Versailles, la majorité des députés perdit la tête. Comment résister aux attaques furieuses d'énergumènes prêts à tout?... Il aurait fallu une main de fer pour mettre ces forcenés à la raison : elle n'existait pas.

C'était la cravache d'une main, et l'épée de l'autre, que Louis XVI aurait dû pénétrer au milieu de ces mutins : on le savait incapable d'une pareille énergie. S'il avait eu au moins la volonté de donner des ordres ! Mais non, un cœur droit et bon ne soupçonne pas la méchanceté chez les autres.

Dès le 5 mai 1789, jour de l'ouverture des Etats-généraux, Mirabeau, sorti de la forteresse de Vincennes, par la grâce de son roi, s'écriait en montrant Louis XVI : « Voilà la victime ! »

Et nous savons, en effet, par le cardinal Mathieu, qu'au fameux *convent* de Vilhemsbad, en 1782, la mort de Louis XVI avait été résolue. Est-ce donc sans raison que le cynique Voltaire a pu écrire : « *Il faut étrangler le dernier des prêtres avec le boyau du dernier des rois !* Des cannibales ne tiendraient pas pareil langage.

Seuls, les scélérats, les assassins des loges maçonniques, vivant dans la crapule jusqu'au cou, étaient capables de formuler d'aussi sataniques appétits...

Et, il faut bien le dire, parmi ces bandits il y avait des arlequins de tout acabit : avocats, écrivains, vétérinaires, banquiers en faillite, moines défroqués, prêtres en rupture de ban ; il s'y rencontrera même des évêques constitutionnels !

Le traître à Dieu et à sa conscience est traître partout ; il ne recule devant aucun forfait : « *Abyssus abyssum invocat*, on roule d'abîme en abîme. »

Vers la fin de juin 1789, la *Terreur* fut proposée dans le comité de la loge *des amis réunis*, comme moyen

indispensable à l'exécution des plans révolutionnaires.

Pour ameuter le peuple, on accusa l'intendant général des subsistances d'accaparer les grains pour affamer la populace. Bertier et Foulon, son beau-père, furent arrêtés et massacrés avec des raffinements de cruauté inouïe.

Il y avait une *bastille formidable*, pour mettre à l'ombre les criminels et les perturbateurs du repos public : on résolut de s'en emparer. C'était le 14 juillet, date fameuse s'il en fut. C'est de ce grand jour que date aussi la Liberté, l'Egalité et la Fraternité ! Qui s'en douterait, après plus de cent ans?...

Que s'est-il donc passé dans la capitale du monde civilisé, au milieu de juillet 1789 ?

Le voici en quelques mots :

Le 12 juillet, un commencement d'insurrection éclate à Paris, au jardin du Palais-Royal, sous la direction de Camille Desmoulins. Quarante mille hommes sont *massés* dans les environs de Paris, et dix à douze mille aux Champs-Élysées. C'est plus qu'il n'en faut pour mettre les émeutiers à la raison. Mais, sur la défense du roi, on n'ose faire usage convenable des armes.

Ce que voyant, la populace enhardie pille les armuriers et l'arsenal des Invalides.

La foule inconsciente, tapageuse, s'accrut bien vite de tous les désœuvrés, des mécontents et des *risque-tout*.

Ni le prévôt des marchands, Flesselles, ni le gouverneur de Paris, Besenval, ni le commandant des troupes, de Broglie, ne surent arrêter le mouvement, ou n'osèrent agir efficacement.

La populace est en armes, le tocsin sonne lugubrement, les boutiques se ferment; Paris est dans la rue ou sur les toits. On va, on vient, on court, on crie, on vocifère des menaces : la troupe régulière ne bouge pas.

Des soldats indisciplinés quittent leurs rangs pour se mêler à la foule grouillante et pleine d'effervescence.

Tout à coup, un cri domine tous les autres : A la Bastille ! A la Bastille !

Et sans savoir pourquoi, voilà le flot humain, hommes, femmes, enfants, qui se précipite vers la vieille forteresse aux murailles menaçantes, dont la masse redoutable, avec ses huit tours, faisait peur aux faubourgs !

Quand le vacarme de la rue arrive aux oreilles du gouverneur de Launay, vite les sentinelles prennent leur poste et les ponts-levis sont levés...

Que veut donc cette foule ameutée, cette cohue débraillée ?

— La reddition de la place, sans autre forme de procès.

Que devait faire le gouverneur ? Son devoir est bien tracé : défendre la place confiée à sa garde jusqu'à sa dernière cartouche, jusqu'à ce qu'il tombe lui-même sur la brèche.

Il avait des canons, quelques fusils et une modeste garnison. Aux Champs-Élysées, la troupe est en armes ; elle viendra, elle doit venir à son secours.

Qu'auraient fait cent mille hommes inhabiles pris entre deux feux ? Ils auraient pris la fuite à toutes jambes, laissant sur le carreau bon nombre des plus hardis ; et c'était fait...

Mais de Launay se mit à parlementer, puis songea à mettre le feu aux poudres ; on l'en empêcha.

Pendant ce précieux temps perdu, des forcenés brisaient les chaînes des ponts à coups de hache. Le premier pont est franchi quand la garnison fait feu et disperse la foule.

Elle revient, et pendant quatre heures s'acharne à vouloir envahir la forteresse imprenable.

Quelques coups de canon bien dirigés auraient mis fin à cette tragique comédie : le canon resta muet.

Survinrent tout à coup des gardes françaises avec des pièces de canon. La foule applaudit et se rue de plus belle à l'assaut. De Launay était désespéré ; sa garnison n'obéissait plus ; le pavillon blanc fut arboré en signe de paix.

« — Abaissez les ponts, criait la foule, il ne vous arrivera rien ! » (Fiez-vous donc encore aux révolutionnaires !) — Les lâches mais imprudents soldats de la garnison obéirent ; et les assiégeants se précipitèrent furieux dans la Bastille. De Launay et de Flesselles furent massacrés ; leurs têtes furent promenées dans les rues au bout d'une pique.

Quel beau fait d'armes ! quelle gloire pour un peuple civilisé !

Les cris de victoire annoncèrent bientôt à l'hôtel de ville l'arrivée des glorieux vainqueurs de la Bastille. Grâce à la lâcheté de la garnison, au subterfuge, à la perfidie et à la cruauté, le peuple de Paris avait les clés de la forteresse depuis longtemps si redoutée ! La foule houleuse inondait la place de Grève, et les quais faisaient ovation aux héros du jour. Pourtant Paris n'était pas tranquille ; toute la nuit suivante, il fit des barricades et se prépara à écraser l'armée qui ne vint pas.

A cette nouvelle, Louis XVI, au lieu d'agir énergique-

ment, donna l'ordre aux troupes de s'éloigner de Paris et fit la paix avec l'assemblée de Versailles et aussi avec les émeutiers ; impossible de perdre plus bêatement une couronne et un royaume.

Les rois et les chefs des peuples, quels qu'ils soient, ont le devoir rigoureux de défendre les bons et de punir les méchants : c'est de toute justice. Manquer de fermeté dans l'occasion, c'est non seulement une faute, mais un crime de lèse-nation.

Que de sang innocent sera répandu, que d'injustices commises à la suite d'un acte de faiblesse chez un roi trop débonnaire ! Après cent ans et plus, la France en subit encore les conséquences lamentables.

Et voilà pourtant ce que, officiellement, nous fêtons depuis vingt-cinq ans, au 14 juillet : *La prise de la Bastille !*

Voyez comment Chamfort, franc-maçon révolutionnaire, apprécie les faits : L'argent, dit-il à Marmontel, et surtout l'espoir du pillage sont tout-puissants parmi le peuple. Nous venons d'en faire l'essai au faubourg Saint-Antoine ; et l'on ne saurait croire combien peu il en a coûté au duc d'Orléans pour faire saccager la manufacture de l'honnête Réveillon, qui faisait subsister cent familles parmi le peuple. Mirabeau soutient qu'avec un millier de louis on peut faire une jolie sédition...

Est-ce assez canaille ?...

Avec un peu d'argent, la franc-maçonnerie, en rut de révolution, fait donc brûler, saccager les maisons des honnêtes gens qui nourrissent les pauvres et les ouvriers !

On soulève une émeute et l'on s'amuse à contempler, en

sûreté, des malheureux égarés qui montent aux barricades pour se fusiller ou s'entr'égorger !

« Qu'avons-nous à craindre ? continue Chamfort : l'opposition de la majeure partie de la nation qui ne connaît pas nos projets et nous refuserait son concours?... Est-ce que la nation sait ce qu'elle veut ? En tout cas, on la fera bien vouloir, et on lui fera dire ce qu'elle n'a jamais pensé. Si elle doute encore, on lui répondra comme *Crispin au Légataire* : « *C'est votre léthargie !* »

« *La nation est un grand troupeau qui ne demande qu'à paître et qu'avec de bons chiens les bergers mènent à leur gré !* »

Attrape, peuple de nos villes et de nos campagnes ! Attrapez, ouvriers de nos usines ! Voilà comme on vous traite, absolument comme un vil bétail !

N'est-ce pas Rochefort, le fameux Rochefort, le spadassin Rochefort de l'*Intransigeant* qui disait un jour dans sa feuille : « Le peuple est bête, on le fait changer d'avis comme on veut. »

C'est malheureusement trop vrai. Combien de gens n'ont d'autres idées, d'autres convictions que celles qu'ils puisent, chaque jour, dans un journal quelconque !

Et rien n'est comique comme de les entendre répéter avec conviction : « Moi, je ne prends et ne retiens de mon journal que ce qui me plaît ! »

Eh, mon ami, répondrais-je, votre attache à tel journal, vos idées d'hier et d'aujourd'hui me prouvent que dans cette feuille *tout vous plaît*, puisque vous en retenez tout.

Pauvre peuple ! Pauvres ouvriers ! Comme on vous berne, comme on se moque de vous !...

Pour obtenir vos suffrages, il n'y a pas de flatteries, pas de bassesses qui coûtent ; mais le lendemain on rit de vous. On vous saoule pour vous mener au pillage, à l'incendie, au massacre ; après l'échauffourée, on vient vous dire : « Tant pis pour toi, si tu es pris et fusillé ! » — « *Le peuple est un troupeau qu'on mène paître comme on veut, moyennant de bons chiens.* » — Les chiens sont l'argent gaspillé, le vin et l'eau-de-vie à profusion ; ce sont toutes les belles et ronflantes promesses qui jamais ne se réalisent.

Écoutez encore l'enfant terrible Chamfort : « Pour en imposer à la bourgeoisie, si c'est nécessaire, on aura cette classe déterminée qui, pour elle, ne voit rien à perdre au changement, mais croit avoir tout à gagner. Pour l'ameuter, on a les plus puissants motifs : la disette, la faim, l'argent, les bruits d'alarmes et d'épouvante ; enfin le délire de terreur et de rage dont on peut frapper tous ces esprits faibles. Tous les orateurs de tribune ne sont rien en comparaison de ces *Démosthènes à un écu* par tête, qui, dans les cabarets, les places publiques, les jardins et sur les quais, annoncent des ravages, des incendies, le sac des villages inondés de sang, des trahisons, des complots pour affamer Paris et les grandes villes. »

« Comment tenir contre des hommes pour qui tous les moyens sont bons ?... »

Décidément, Chamfort connaissait bien son public.

C'était et c'est encore bien difficile de réagir contre ce travail de désorganisation générale, opéré par les loges. Aujourd'hui comme hier, le peuple se laisse prendre à toutes les sottises débitées par un savetier de village, sans

que personne songe à contrôler les récits les plus fantastiques. Aussi les révolutionnaires sont-ils assurés, généralement, d'une réussite qui dépasse toutes leurs espérances.

Hélas ! quand donc prendrons-nous le manche à balai pour éloigner tous ces malotrus !...

Le 22 février 1793, Philippe-Égalité donnait sa démission de grand maître du Grand-Orient, en disant : « Dans une république, il ne doit plus y avoir aucun mystère, aucune assemblée secrète. »

Il s'imaginait, l'insensé, avoir établi le règne définitif de l'âge d'or, sur la terre, avec le système républicain. On ne tarda pas à lui prouver que la roche tarpéienne était bien près du Capitole.

En attendant, la plupart des loges se croyant dispensées de travailler dans l'ombre, avaient suspendu leurs séances secrètes pour courir aux clubs, imités de celui des Jacobins, à Paris.

Le langage diabolique qui retentissait aux tribunes n'était que l'écho des cris de haine poussés par les sectaires et les journaux sans pudeur.

Les leçons de Voltaire et de ses comparses faisaient leur chemin, en ouvrant largement la voie au désordre, à la calomnie et à tous les vices.

La religion et le clergé, bafoués, honnis, tournés en ridicule, ne trouvaient personne d'assez osé pour saisir l'arme de l'ironie et la retourner menaçante contre ces esprits devenus audacieux devant l'humilité du silence. Aussi, bientôt la religion fut proscrite, ses prêtres fidèles persécutés, jetés en prison, exilés ou conduits à l'échafaud.

Pourquoi des prêtres vertueux, une religion sévère pour les mœurs, chez un peuple qui proclame les droits de l'homme sans s'occuper de ses devoirs? Aux yeux des sectaires voltairiens, il fallait donc briser le vieux moule social pour lui en substituer un nouveau, et Dieu sait lequel!

Economistes et encyclopédistes n'avaient-ils pas proclamé que les traditions nationales, les vieilles coutumes françaises n'avaient aucune valeur? Faire table rase, inventer une espèce de manteau idéal, mais d'étoffe mal définie, qui aurait convenu à tous les temps et à tous les pays, sous le nom de *République universelle*, c'était un rêve socialiste, mais difficile à réaliser.

On n'ignorait pas que les éléments de résistance sérieuse faisaient défaut; que la classe supérieure était en grande partie gagnée aux théories utopistes et tout à fait nouvelles; que la propagation s'en faisait dans les salons; que la classe moyenne, ébranlée par le mauvais exemple, venu de plus haut, était prête à tout entreprendre, pour arriver au nivellement social, objet de tant de convoitises. Enfin, le peuple, la plèbe, prenant les théories de Paris pour bon argent, n'allait-il pas prêter la main à la démolition sociale sous prétexte de revendiquer des droits fort contestables!...

Les francs-maçons n'ignoraient rien de ces redoutables dispositions; ils les exploitaient au profit de leur perversité.

Au début de la tempête révolutionnaire, un manifeste du *Grand Orient* de France sommait toutes les loges de se confédérer pour soutenir la Révolution, lui créer des partisans, des amis, des protecteurs dans tous les pays, et par tous les moyens. Aussi, l'influence maçonnique se

fait-elle sentir partout. Devant les armées républicaines de France, les villes fortes, à l'étranger, s'ouvrent comme par enchantement; les provinces envahies s'érigent en républiques particulières, ou s'annexent à la République-Mère, à la république athée, persécutrice, folle d'orgueil, que Paris a proclamée, faisant litière de la plus glorieuse histoire écrite à la pointe de l'épée, depuis quatorze siècles.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, la fameuse bataille de Valmy, transformée en victoire éclatante par la légende révolutionnaire, ne paraît plus qu'un succès facile, dû à la trahison de *Brunswick*, grand maître de l'ordre maçonnique. Le duc de Brunswick, vrai scélérat couronné, aurait acquitté pour huit millions de dettes et rempli ses poches et son chapeau de diamants!... D'où venaient ces diamants?

C'étaient ceux de la couronne de France; c'étaient les dépouilles des victimes des 2 et 3 septembre qui servaient ainsi aux trafiquants, aux chéquards républicains de ce temps-là, pour acheter une fausse victoire. Tel le maldroit ou malheureux chasseur rentrant bredouille, achète bien cher le gibier d'un braconnier, aux portes de la ville, et rentre fièrement à la maison!

Mais parfois, dit-on, une femme malicieuse lui décoche ce trait : « Ce lièvre, mon ami, il était temps de le tuer, car il sent déjà mauvais ! » En vérité, des victoires achetées, à force de diamants, ne sentent guère bon (1).

On raconte aussi, comme fait historique, l'entrée du

(1) Si le fait que nous rapportons n'est pas véridique, nous attendons le démenti avec preuves.

général Custine à Mayence, sans coup férir : les clés de la ville lui sont présentées sur un plat d'argent, sans que la moindre défense soit même tentée !...

Mais que dire de Paris, abandonné en 1871 aux communards, par le petit Thiers, sans résistance aucune ? Explique cela qui pourra !...

Quand les armées de la République Française parurent en Flandre avec Dumouriez, en Hollande avec Pichegru, les loges acclamèrent les soldats comme des frères, apportant dans leur giberne les bienfaits d'une république « *qui sème partout la paix, la concorde, la félicité !* »

Napoléon, lui-même, que les francs-maçons revendiquent à un moment donné, comme un des leurs, n'a-t-il pas rêvé d'une république universelle ? Faut-il attribuer toutes les victoires de la République et de l'Empire, au seul mérite des soldats et de leur chef ? N'a-t-on pas dit et répété qu'un jour, Napoléon abandonné fut trahi ? Et pourquoi ?...

Graves problèmes que plus d'un auteur croit résoudre par l'influence plus ou moins occulte des sociétés secrètes.

« La maçonnerie, dit un 33^e, se laissa faire sujette du despotisme, sous Napoléon, pour devenir souveraine. »

Tant que Bonaparte ne fut aux yeux des Loges que l'exécuteur de leurs desseins perfides en Europe, le char de sa puissante politique trouva le chemin frayé. Mais, dès qu'il fut démontré que l'empereur cherchait, avant tout, les intérêts de son ambition démesurée, on se ligua contre lui, on lui tendit des embûches, il y succomba.

Il avait essayé d'asservir et de dominer l'Eglise : Dieu déjoua ses projets ; il passa comme un torrent impétueux,

après avoir balayé plus d'un embarras séculaire. L'Eglise restait debout, avec ses papes invincibles, et lui était captif sur un rocher perdu, au milieu des mers ! « L'iniquité, une fois de plus, s'était menti à elle-même. »

Issu de la violence et fondé sur le caprice d'un peuple, l'Empire ne pouvait se soutenir que par la guerre. Mais la guerre, si heureuse soit-elle, lasse les peuples et les use. — Aussi, ce règne éphémère devait-il fatalement s'effondrer dans une irrémédiable défaite. L'action de l'Eglise au contraire, pose des bases tellement indestructibles qu'on les retrouve intactes sous les ruines des plus formidables tempêtes.

Jadis, deux empereurs romains, des plus ineptes, firent frapper une médaille pour perpétuer ce qu'ils appelaient la destruction, *l'anéantissement du Christianisme !* A ce moment même, le Christianisme, plus vivant que jamais, les enterrait...

Que peuvent les flots, les bourrasques et les tempêtes contre les rochers gigantesques de l'Océan ? Eh bien, l'Eglise catholique et romaine, la vraie Eglise de Jésus-Christ, est plus solide que les rochers, que les montagnes de l'Himalaya. Les pauvres pygmées qui veulent y mordre s'y cassent les dents et s'y rompent le cou.

Où sont-ils tous ces orgueilleux acharnés pendant leur existence à ébranler l'œuvre divine ? Ils sont morts ! On rit de leurs vains efforts, tandis que l'Eglise apparaît plus brillante que jamais.

Mais la vie est un combat perpétuel ; c'est la lutte quotidienne du bien contre le mal, de l'erreur contre la vérité, du



faible contre le fort : s'il y a des suspensions d'armes, la guerre n'est jamais finie.

Satan, incarné dans les sociétés secrètes, souvent muselé, toujours battu, n'est jamais anéanti. Il relève la tête, revit pour ainsi dire de ses cendres, et recommence à siffler et à mordre de plus belle. —

La franc-maçonnerie révolutionnaire, écrasée à Waterloo, ne resta pas longtemps inactive. Elle s'agita fiévreusement sous Louis XVIII, parvint à détrôner le faible Charles X, et fit un roi de sa façon avec Louis-Philippe I^{er}. Sous ce gouvernement hybride, les premières places sont occupées par des sectaires comme Talleyrand, l'apostat ; Decazes, La Fayette, Thiers, Dupont de l'Eure, d'Argout, Cousin, etc., etc. Leurs œuvres, aujourd'hui du domaine de l'histoire, font rêver en inspirant le dégoût.

Remis en haleine par la révolution de 1830, les francs-maçons se divisèrent en deux camps : les uns voulaient se contenter d'asservir l'Eglise : c'était la Haute-Vente ; les autres, plus radicaux, couraient droit au socialisme.

Le gouvernement de Louis-Philippe chercha, comme aujourd'hui, à n'être ni chien ni loup. Le monarque improvisé de 1830 ne tarda pas à passer pour suspect ; aussi fut-il décidé de l'abandonner à son sort, comme on l'avait fait pour Napoléon, en 1809.

Remarquons, en passant, que toujours à la veille des grandes commotions publiques, un *convent* est tenu par les Loges. .

Or, au mois de mai 1833, les journaux annonçaient une première réunion plénière comme devant avoir lieu à Rome,

à la porte même du Vatican : on put en déjouer les projets. Treize ans plus tard, les circonstances paraissant plus propices, le grand *convent maçonnique* fut tenu à Strasbourg : Lamartine, le juif Crémieux, Cavaignac, Caussidière, Ledru-Rollin, Louis Blanc, Proudhon, Marrast, Marie, Pyat et bon nombre d'autres y assistèrent et fraternisèrent avec les frères et amis d'Allemagne. On y résolut de maçonniser le plus possible les cantons suisses, afin de pouvoir, sur cette base d'opération, mettre le feu aux poudres par toute l'Europe.

La Suisse, en effet, commença presque aussitôt l'attaque du *Sunderbund*, et mina l'autorité dans tous ses districts. On proclama la République *une et indivisible* : les forces helvétiques étaient aux mains des francs-maçons.

L'éruption volcanique, préparée à Strasbourg, ne tarda plus à exercer ses ravages. Le 24 février 1848, Louis-Philippe est renversé : il se sauve honteusement en répétant : « Comme Charles X ! comme Charles X ! » Il avait enfin compris cet adage : « *On est puni par où on a péché* ». En un mois, des Pyrénées à la Vistule, la Révolution franc-maçonnique promena ses torches incendiaires et son poignard sanglant à travers l'Europe stupéfiée.

C'était Mazzini, c'était la jeune Europe avec Louis-Napoléon, qui essayait d'implanter la République universelle.

Cependant, l'Autriche et la Russie arrêtaient ces tentatives criminelles : Sylvio Pellico et le neveu de Napoléon I^{er} furent incarcérés.

En France, les journées de mai et de juin ameutèrent

la populace; on se battit avec rage, derrière les barricades, et il fallut la mort d'un archevêque pour arrêter la guerre civile. Du sang, des ruines et une république bâtarde, c'étaient les *fruits* de cette lutte fratricide.

Alors apparut la politique par l'organe de l'anglais Palmerston. On devait reviser le congrès de Vienne, jeter une digue puissante entre la Russie et la France; créer un royaume polonais-madgyare, et donner naissance à une royauté italienne avec la maison de Savoie maçonnisée...

Dans ce programme, l'Autriche était menacée; on le lui fera bien voir, vingt ans plus tard, à Magenta et à Solferino.

En attendant, il fallait un gouvernement à la France peu mûre pour la République. Elle aura un gouvernement de transition, une République qui deviendra Empire, tant les souvenirs du grand capitaine sont encore vivaces parmi le peuple.

Louis Napoléon, condamné à mort, incarcéré, obtient la vie sauve du Pontife romain, se fait jeter dans une forteresse et s'évade du Ham. Remuant et audacieux comme un Corse, affilié de bonne heure aux sociétés secrètes, neveu du premier empereur, voilà l'homme qu'il faut!

Il accourt à Paris, au bruit du canon de 1848, bien résolu à jouer son va-tout.

A son lit de mort, Michel de Bourges disait: « J'ai mis la Révolution aux mains d'un prince, persuadé qu'il serait, contraint de la servir et de marcher dans ses voies. »

Il ne se trompait pas. Avant le coup d'État du 2 décembre

1852, un grand convent se tint à Paris; Louis Napoléon était président de la République éphémère...

Le fameux Mazzini s'y trouva, muni d'un sauf-conduit délivré par le carbonaro Louis Bonaparte, Président de la République Française. Et pourquoi donc fallait-il un sauf-conduit à cet Italien, déjà trop connu, pour venir à Paris? C'est que ce misérable avait été condamné à mort, quelque temps auparavant, par un tribunal de France! O justice! Et l'on dira toujours qu'avec toi, il n'y a pas d'accommodements?...

Trois membres du *convent* et Mazzini, quatre Italiens, insistèrent pour la proclamation d'une république démocratique. Mais la majorité, assurée des bonnes intentions du *frère Napoléon*... lui octroya la dictature avec faculté de ceindre une couronne impériale...

Il paraît que l'âme de cette politique était lord Palmerston. Cet Anglais rusé avait résolu de faire la guerre à la Russie et à l'Autriche, avec les armées et l'argent de la France. C'est ainsi que, pour obéir aux calculs d'un Anglais franc-maçon, la France, unie à l'Angleterre et à l'Italie, sacrifia cent mille hommes, sans compter des centaines de millions : Sébastopol fut pris, après une lutte acharnée, et quatre ans plus tard, l'Autriche était chassée de la Vénétie, toujours par nos armes...

Qui ne se rappelle, parmi les contemporains, le virement de bord de la politique impériale, après la bombe d'Orsini?

En montant sur l'échafaud, ce carbonaro, anarchico-socialiste, avait osé dire à Napoléon III : « Je meurs, mais

souviens-toi qu'il y a encore *huit cent mille poignards* levés contre toi, si tu n'accomplis pas tes promesses ! »

Elles furent accomplies : les Autrichiens furent battus, et l'Italie, devenue royaume, nous paie d'ingratitude et de menaces jointes à plus d'une grossièreté ; ce qui, entre parenthèse, ne l'empêche pas de se ruiner matériellement et moralement.

C'était peu pour la révolution maçonnique de battre et de dépouiller l'Autriche ; il fallait encore voler les Etats de l'Eglise, détrôner le roi de Naples et enlever aux princes et ducs de Parme et d'ailleurs, leurs apanages de famille. La raison du plus fort n'est-elle pas, au moins temporairement, la meilleure?...

Mais les faits accomplis en amènent d'autres nécessairement.

Toujours trop docile à l'influence anglaise de Palmerston, Napoléon III, malgré son dépit, malgré les intérêts de la France, laissa écraser l'Autriche par l'Allemagne en 1866.

Quatre ans plus tard, c'était la France qui succombait à Sedan, malgré ses luttes homériques.

L'empire croula dans la honte et l'ignominie. Pour la première fois, depuis que la France existe, on vit des armées de plus de cent mille hommes, forcées de mettre bas les armes et de passer sous le joug ; des villes imprenables, comme Metz, ouvrirent leurs portes et livrèrent quatre-vingt mille soldats valeureux aux bataillons étonnés de l'Allemagne qui dut entasser dans ses villes et forteresses quatre cent mille prisonniers ! C'est à n'y pas croire, et pourtant c'est vrai

Voilà les fruits amers de l'orgueil, de la sottise, de l'incurie d'une politique imbécile obéissant aux menées des francs-maçons, des juifs et des anglicans-protestants. Et les Français ahuris de s'écrier : On nous a trahis ! — Eh ! par Dieu, je le crois bien !

Tandis que la nation française éperdue, folle de douleur et d'angoisse, faisait des efforts inouïs pour délivrer son territoire, la franc-maçonnerie, flanquée d'un vil anarchico-socialisme, s'installait au pouvoir, à Paris, comme en province.

Elle paralysait les plus généreux dévouements, faisait et défaisait à sa guise des capitaines, révoquait les anciens, organisait pour la forme une soldatesque d'ivrognés lâches et dégoûtants, appelait à elle les frères et amis d'Italie, sous les ordres d'un forban ignoble, nommé Garibaldi.

Enfin, obligée de mettre bas les armes, elle signait et faisait signer, par les mains d'un Jules Favre, un armistice aux portes de la capitale pour se préparer à la guerre civile.

Sous les yeux de l'ennemi, Paris, le généreux Paris fut livré, pieds et poings liés, à une horde de scélérats qui se distinguèrent par d'horribles massacres et d'épouvantables incendies. Il fallut deux mois et demi, et cent mille hommes, arrachés aux prisons d'Allemagne, pour réduire les bandits à merci.

Battus, écrasés, fusillés, les communards rendirent Paris en flammes. Vingt mille révoltés avaient mordu la poussière : mais combien de ces lâches avaient trouvé moyen de se sauver ? De ces derniers, les uns furent repris et en-

voyés aux galères, les autres trouvèrent asile trop facile chez leurs amis les Anglais.

Le temps qui efface tout, sous l'égide menteur de la politique, ramena en France bon nombre de ceux-ci et de ceux-là, pour en faire des députés et des sénateurs... O ironie du sort !

De ce moment, la France redevient plus que jamais la proie des juifs, des protestants et des francs-maçons. La religion catholique, l'ennemie bien connue de toutes les scélératesses, est soumise aux vexations, aux outrages ; on va jusqu'à mettre les religieux à la porte de leurs demeures : ils n'ont plus le droit de rester chez eux, dans leur propre maison ; et le gouvernement lance ses préfets, ses procureurs et ses gendarmes avec des serruriers et des démolisseurs pour crocheter les portes, les enfoncer à coups de hache et chasser les propriétaires !...

C'est un autre genre de communards autorisés par des... décrets.

Juges, procureurs et autres magistrats écoeurés, refusent de se prêter à une comédie aussi odieuse que méprisable : on les révoque brutalement pour les remplacer par des caractères prêts à s'assouplir à toutes les bassesses de la vénalité.

Alors réapparaît la coterie des Gambetta, des Paul Bert, des Floquet, des Ferry, des Rouvier, des Eiffel, des Lannessan, etc., suivie d'une cohue de plats valets, à l'échine toujours souple.

Au pouvoir sont hissés des hommes sans énergie, sans programme, sans volonté déterminée, comme les de Broglie,

les de Fourtou, les Mac-Mahon incapables de tracer le chemin à suivre parmi des difficultés qui leur paraissent inextricables.

Il arriva que la Chambre des députés fut dissoute et que 363 de ses membres restés légendaires trouvèrent moyen, on ne sait par quelle aberration de la part du public, de se faire renommer ; Mac-Mahon, soldat loyal, quand même, donna sa démission de Président de cette République proclamée à une voix de majorité. Le citoyen Grévy lui succéda. Ses tripotages et les obscures délicatesses de son gendre Wilson le forcèrent à une retraite honteuse.

Le franc-maçon Carnot fut élu à sa place pour aller se faire assassiner à Lyon, par l'italien Caserio.

La présidence fut offerte au trop honnête Casimir Périer qui, bientôt dégoûté, démissionna.

C'est alors que le congrès de Versailles élut, à l'aveuglette, l'ex-tanneur Félix Faure, aujourd'hui régnant béatement.

A qui l'avenir ? Qui le sait ? si ce n'est à Dieu seul.

Acharnés à la destruction de l'œuvre divine, ces misérables francs-maçons ressemblent pas mal à des vautours essayant à coups de bec et d'ongles d'entamer le Mont-Blanc. Les rochers rient de leurs efforts impuissants et contemplent hardiment la voûte céleste où brille le soleil majestueux au milieu de sa carrière. C'est plein d'espérance en Dieu que nous disons :

Des juifs et des francs-maçons, délivrez-nous, Seigneur !
Passons aux protestants.

III

LES PROTESTANTS

C'est drôle tout de même, quoique facile à constater : dans un pays unifié comme la France, on ne rencontre que bigarrures de sentiments patriotiques et de religiosité.

Tout citoyen français doit obéir à un même code de lois : Pourquoi ne pas obéir au seul et vrai code religieux, le symbole des apôtres ?

« Je crois en un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, en la sainte Eglise catholique, etc... »

La raison de cette divergence est dans l'orgueil humain, dans l'esprit de révolte et de contradiction. Songez donc ! Quel plaisir n'éprouve-t-on pas à dire non, quand le voisin dit oui ?

Si l'orgueil est le père de tous les vices, l'ignorance affectée et volontaire est la mère de toutes les sottises.

Depuis son apparition sur la terre, l'homme a reconnu un seul Dieu créateur et maître absolu ; les lois, les décrets, la volonté de ce Dieu sont immuables comme lui ; autrement, il ne serait pas Dieu.

Or, voilà que, emportés, disséminés sur tous les continents et les îles, par le hasard des batailles et l'instinct de la conservation, les hommes, sans boussole, sans direction, sans moyen de s'instruire, sont tombés peu à peu dans la sauvagerie et l'abrutissement.

Seules, quelques peuplades plus heureuses, conservent un foyer de religion pleine d'erreurs, encombrée de ténèbres. Encore, la pente vers les passions les plus grossières est tellement rapide que, le monde humain, en moins de deux mille ans d'existence, est tombé dans une décrépitude inguérissable. Il faut les eaux réunies de la terre et des cieux pour laver les crimes et les forfaits des descendants d'Adam et de Caïn.

La terrible leçon d'un châtement trop mérité, tout en laissant des traces ineffaçables, ne suffit point à maintenir l'humanité sous le joug de l'obéissance. Sans l'intervention directe de la Providence pour assurer la connaissance du vrai Dieu et de ses lois, l'homme, en moins de trois à quatre siècles, retombait sous l'ignoble joug de l'idolâtrie.

Abraham avec sa descendance est chargé de perpétuer la vérité à travers le dédale des siècles ; il est choisi pour donner au monde, après quatre mille ans d'existence fort agitée, son Christ, son Sauveur descendu des Cieux.

Une ère nouvelle commence, et, avec elle, la lutte de

l'enfer contre le ciel, loin de s'apaiser, est devenue plus aiguë que jamais.

Des torrents de sang humain, versé par la fureur aveugle d'un paganisme fou d'agonie, vont arroser la terre entière ; mais ce sang devient une semence féconde ; les champs du père de famille, engraisés de cette sève nourricière donneront désormais une moisson abondante.

L'Asie infidèle cédera le pas à l'Europe : la race de Japhet, terrible comme son ancêtre, courbera peu à peu son front d'airain sous l'eau bienfaisante du baptême.

A travers les luttes, les combats acharnés, Rome l'invincible est tombée sous les coups des barbares qui se sont partagé ses dépouilles.

Entre eux longtemps, ils se disputent, le fer à la main, leur part de son empire. Las enfin d'une guerre qui s'éternise, ils finissent par assigner des bornes aux territoires arrosés de leur sang. Les épées, les francisques, les boucliers se changent en socs de charrues.

La paix va-t-elle enfin régner sur la terre ? Vaine espérance ! La guerre, ici-bas, ne finira que le jour où disparaîtront les derniers vestiges des sept monstres qui dominent le cœur de l'homme, savoir : l'orgueil, l'avarice, l'envie, l'impudicité, la colère, l'intempérance et l'amour d'un repos, d'un bien-être sans cesse recherché.

Quand la guerre des frontières a cessé, elle éclate, au dedans, par des disputes, des querelles envenimées, cent fois plus redoutables que les combats à l'arme blanche contre l'ennemi du dehors.

Nous sommes au milieu du xv^e siècle. L'Eglise vient de

passer par une des crises les plus douloureuses de son existence. Le grand schisme d'Occident a permis aux têtes ardentes de s'enflammer et de préparer la grande apostasie de Luther.

Sur cette fin de siècle, on parle beaucoup des juifs, des protestants et des francs-maçons, cet infernal *trio* capable de tous les crimes, de toutes les machinations, de tous les forfaits, de toutes les trahisons. Malheur à la France, malheur aux nations qui ne sauraient pas secouer le joug écrasant de ce monstre à trois gueules !

Les hippocentaures de la fable, les dragons et les hydres sont jeux d'enfants auprès de la bête apocalyptique dont nous voulons parler.

Le *juif* suce le sang de ses victimes et les dévore ; le *protestant* les écrase et se revêt de leurs dépouilles ; le *franc-maçon* les avilit dans leur foi, dans leur caractère pour les déshonorer.

Le juif, nous l'avons suffisamment stigmatisé dans la première partie de cet ouvrage ; le franc-maçon nous est désormais connu, voyons ce que vaut le protestant.

Le 10 novembre 1483, le village d'Eisleben, dans la haute Saxe, voyait naître de parents pauvres un enfant qui reçut au baptême le nom de *Martin* : ce sera le fameux *Luther*.

Un jour, Martin, voyant la triste situation de ses parents, prend un bâton, met le havre-sac sur son dos et s'achemine vers les villes de la Thuringe pour y mendier, en chantant sous les fenêtres des riches. Une femme charitable, émue de pitié, recueillit cet enfant et lui procura les moyens de faire ses études à l'Université d'Erfurt. Un coup de tonnerre

qui foudroya, près de lui, un de ses condisciples, déterminant subitement Martin à se retirer du monde, pour se faire religieux dans un couvent d'augustins.

Frère Martin avait de l'esprit, de la ténacité dans le travail et une vraie tête d'allemand. Ses progrès furent tels, que, bientôt, toute la Saxe parlait de lui. L'Université de Wittemberg lui offrit une chaire de philosophie qu'il s'empressa d'accepter.

Le voilà dans son élément ! Il se jette avec véhémence dans les questions brûlantes qui plaisent aux âmes plus savantes que sages.

Martin a trente-trois ans ; il est prêtre, et a fait les trois vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté ; c'est un moine d'ordre régulier. Professeur, son cours de philosophie est suivi ; sa chaire est envahie par une foule de jeunes gens que la nouveauté de ses discours enflamme de jour en jour ; c'est l'homme à la mode...

En ces jours régnait à Rome le grand pape Léon X, l'ami des sciences, des lettres et des arts, ce Léon X qui a donné son nom à son siècle.

Voulant achever la grande et superbe basilique de Saint-Pierre, à Rome, le pape fit appel à la charité du monde catholique, et, comme récompense, accorda un jubilé solennel.

Les dominicains furent choisis pour prêcher ce jubilé, en Allemagne. Qui le croirait ? La misérable jalousie trouva moyen de mordre au cœur les augustins, peu satisfaits de l'honneur réservé à leurs frères en Jésus-Christ.

Quoi ! les dominicains prêcheront le jubilé ? Et nous,

les savants augustins, illustrés par frère Martin, on nous réduira au silence ! Ah ! nous allons bien voir !...

Jean Staupitz, provincial des augustins en Allemagne, n'a-t-il pas sous la main le docteur émérite, le professeur couru, Martin *Luder* ou Luther, déjà bien remarqué pour ses attaques contre les pratiques de l'Eglise Romaine, contre la doctrine de saint Thomas, l'ange de l'Ecole ?...

Jean Staupitz, augustin, déclare la guerre à Jean Tetzel, dominicain ; et voilà nos bons religieux qui s'attaquent à belles dents !...

Tout naturellement, c'est le fougueux Luther qui ouvre le feu ; et, sa fureur grandissant avec son orgueil satanique, il va incendier l'Allemagne et une grande partie de l'Europe, grâce à la connivence de princes cupides et impudiques qui se moquent des indulgences.

Excité par son chef hiérarchique, Luther se déchaîne contre Jean Tetzel. Il prête à son adversaire des absurdités inouïes, le tourne en ridicule, enflamme ses disciples par de faux récits, et s'estime heureux de se voir salué dans les rues de Wittemberg, tandis que le prédicateur de la station jubilaire est généralement honni et bafoué.

Voilà les débuts de ce qu'on appellera le *protestantisme* ; mais ce n'est pas la fin. Jamais, peut-être, la terre n'avait été témoin de monstruosité plus révoltantes que celles dont nous allons retracer l'ignoble récit.

Tout d'abord, Luther se déclara, quand même, soumis au pape et à l'Eglise ; c'était de l'hypocrisie.

En secret, il disait à ses confidents que, pour lui, les indulgences n'étaient que jonglerie.

Léon X, au début, n'avait regardé l'orage qui grondait, que comme un nuage de passage, soulevé par une querelle de moines. Bientôt, il aperçut dans les écrits du moine saxon les éléments d'une tempête formidable. Sur son ordre, le cardinal Cajétan courut en Allemagne exiger rétractation : il n'obtint rien. Un autre cardinal, plein de douceur, se laissa duper par les fourberies du sectaire.

Tout heureux d'avoir joué deux légats du pape, Luther voulut se donner le plaisir d'un tournoi théologique, à Ingolstadt, avec le célèbre docteur *Eckius*. Devant une nombreuse assemblée, les deux champions s'épuisèrent en arguments, et tous deux se félicitèrent de la victoire.

Les grandes universités d'Allemagne, goûtant peu l'éloquence du novateur, l'accablèrent de condamnations bien motivées. Furieux, hors de lui-même, Luther jeta le masque en écrivant une lettre grossière et impie au souverain pontife.

Léon X répondit par une excommunication en règle. Frère Martin ne fit qu'en rire, exalta ses partisans et ameuta la foule qui le suivit à la porte de Wittemberg, pour y voir brûler joyeusement la bulle du pape, aux cris de : « Vive Luther ! »

A la bonne heure ! Voilà la foule ameutée, pleine de bière, qui sacre Luther vicaire de Satan, l'ennemi implacable de Jésus-Christ !

Remarquons-le bien : Luther est prêtre et religieux ; c'est l'Eglise qui l'a tiré de la misère, arraché à la mendicité ; c'est elle qui l'a instruit, honoré de la dignité royale du sacerdoce ; et voilà que ce serpent, nourri dans son sein,

se tourne contre sa-mère pour la mordre et l'empoisonner de son venin. Témoin de cette apostasie révoltante, au lieu d'être saisie de dégoût, la foule ignorante et grossière s'écrie : *Vive Luther !*

Il y a, en ce moment, par le monde, un autre moine, un carme, qu'on appelait le P. Hyacinthe et que l'on nomme dans les rues *Loyson*, tout court.

Lui aussi a brillé dans la chaire sacrée de Notre-Dame, devant des foules accourues pour entendre la parole de Dieu, et qui souvent, n'ont entendu que le discours bien peigné d'un homme.

Loyson est devenu apostat ; heureusement, la foule ne l'a pas acclamé : c'eût été un second *Luther*.

Le frère Martin, des augustins, trouva dans Frédéric de Saxe, vicaire impérial ou vice-empereur, en attendant Charles-Quint, un complaisant pour ses excès.

Bientôt cité à comparaître devant l'empereur à Worins : « *J'irai, s'écria Luther, quand même il y aurait à Worms autant de diables que de tuiles sur les toits de Wiltemberg !* »

Charles-Quint le mit au ban de l'empire, et eut le tort de ne pas l'arrêter pour le faire juger comme perturbateur du repos public. Il aura lieu de s'en repentir, quand la digue rompue laissera inonder les villes et les campagnes.

Plusieurs princes allemands, aussi licencieux que Frédéric de Saxe, couvrirent l'apostat de leur protection.

A son retour de Worms, l'hérésiarque fut confiné dans le château de Warbourg, qu'il appelait avec ironie *son île de Pathmos*. Le beau saint Jean, tout de même, pour

inonder l'Allemagne de ses pamphlets incendiaires, remplis des injures d'un portefaix !...

C'est de là qu'il écrivit à ce monarque infâme, Henri VIII, pour lui dire : « *Vous êtes un fou, un insensé, le plus sale des porceaux, le plus âne des ânes.* » Le roi d'Angleterre devait bientôt se faire apostat, lui-même, et mériter *tous ces jolis compliments.*

Quant au pape, c'est, sous la plume du moine défroqué, « *l'antechrist* » ; l'université de Paris, la *grande prostituée de l'apocalypse* ; ses docteurs, des *théologastres*, des *ânes*, des *papistes*. Il faut avouer que plus d'un docteur méritait ces injures, surtout depuis le fameux, l'horrible procès de Rouen, si odieusement ourdi contre Jeanne d'Arc, la libératrice de la France.

Pourtant, Luther employait un langage plus correct et moins vaniteux près de certaines intelligences *élevées*. Il essayait de prouver ses argumentations : Mais que peut l'erreur contre la vérité ?

Dans l'impossibilité d'anéantir les dogmes qu'hier encore il défendait, il les supprima : confession, messe, prières pour les morts, culte des saints, sacrement de l'ordre, vœux monastiques, jeûne, abstinence, extrême-onction ; ce fut sa première hécatombe. A la place, il mettait *son mariage* et celui des prêtres, en vertu du libre arbitre ou de la liberté de conscience, qui permet tout ce qu'on veut.

Ah ! c'est bien commode, ma foi, de se faire une conscience à soi, et de proclamer qu'elle est bonne ! Il n'y a pas un scélérat qui n'essaie d'en faire autant.

« Dieu, c'est le mal, a blasphémé l'impie Proudhon, et il a ajouté : la propriété, c'est le vol. D'autres ont dit et redisent : assassiner, voler, incendier, lancer des bombes, massacrer des innocents, c'est le droit de quiconque peut se plaindre de la société. »

Si vous proclamez la liberté de conscience, qu'avez-vous à répondre?...

Ma conscience, à moi, me dit de faire le mal, et je me persuade que c'est bien : que ferez-vous ? Vous m'enverrez à la mort, soit ! — Et après ? — Je ne crains pas la mort ; je la désire, — Et voilà que bientôt, nous sommes cent mille, un million, des millions même ; partageant les mêmes idées ; encore une fois que ferez-vous ?

Vous n'avez, ô sociétés aveugles, qu'un moyen, un *seul*, entendez-vous ? pour arrêter la terreur qui menace de vous engloutir : c'est l'Évangile de Jésus-Christ, enseigné par son Église, l'Église romaine.

Otez l'Évangile, ses lois et ses ministres, et vous retombez dans le paganisme, dans l'anarchie, dans le nihilisme, dans la mort, à bref délai. C'est le résultat obtenu par Luther.

Ici, je copie une page d'histoire : « La liberté de croire et de penser enfanta rapidement l'anarchie. Quand Luther eut proclamé publiquement que tout homme était libre d'interpréter l'Écriture sainte à sa fantaisie, les passions violentes se déchaînèrent et la porte fut ouverte à tous les crimes ; entendez bien, à tous les crimes.

« Plus de doctrine, partant, plus de direction, plus de boussole ; la famille, la société marche dans les ténèbres ;

l'abîme n'est pas loin. Le vaisseau qui porte les destinées d'un peuple doit sombrer misérablement par la logique impitoyable des faits.

« Il est impossible qu'une poignée de gredins s'entendent longtemps. Luther a trouvé de l'écho près des imbéciles ou des turbulents ; il a fait école. Mais les adeptes sont peu soumis. »

« Carlostadt, prêtre, docteur et archidiacre, maître en théologie du novateur, se sépare de lui pour briser les statues, déchirer les tableaux, abattre les images et nier la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Münzer, un autre fripon, trouve que ceux qui ont été baptisés doivent l'être de nouveau, selon sa formule, et engendre les *anabaptistes*. Osiandre prétend que le Ciel n'est ouvert qu'à ceux qu'il déclarera élus de Dieu. Luther damne Carlostadt, celui-ci damne Münzer et Münzer damne Osiandre. En fait, les voilà tous damnés, ce qui n'est peut-être que trop vrai. »

Et voilà les chefs, les prédicateurs, les apôtres du protestantisme ! Que dis-je ? Voilà les *dieux* de MM. les protestants ! — Admirez-les !

Ils ont dit, ces dieux : « Volez, pilliez, massacrez, incendiez, livrez-vous à toutes les turpitudes, et croyez que vous faites bien, le ciel est à vous ! » Vous mentez, vous calomniez, crieront-ils ? Eh bien, je vais, comme on dit, leur mettre le nez dedans. Je n'invente pas ; c'est de l'histoire, reconnue vraie par de brillants protestants. Je regrette de ne pas la trouver plus convenable.

Et je, défie bien les fantoches qu'ils appellent *pasteurs*

de pouvoir contredire un mot de ce que je vais raconter :

« Jetez de la poudre sur le feu, elle ne prendra pas plus vite que les prêches de Luther sur les seigneurs et paysans allemands, saturés de bière et d'eau-de-vie. »

Écoutez André Musculus :

« La crème des frères *évangéliques* de Wittemberg se formait des plus dévots; mais, ne pouvant humer dans le calice à leur dévotion, ils couraient de l'église au cabaret pour s'emplir d'eau-de-vie. *C'est Luther lui-même* qui rend ce témoignage édifiant à ses ouailles, dans un sermon. Et comme il se plaint du peu d'exactitude à venir au prêche, on lui répond : « *Faites rouler un tonneau de bière dans l'église, et nous irons !* »

Un moine apostat dit à ses luthériens : « Nous devons confesser que dans tout l'univers, chez aucun peuple, sous le soleil, on ne trouve des *gens aussi méchants, grossiers, effrontés, oublieux de tout honneur, de toute conduite, de toute probité* que parmi nous, Allemands, qui devrions être de *vrais israélites (?)*; car, parmi nous, l'envie, la gourmandise, l'arrogance, l'orgueil, l'excès du boire et du manger, le blasphème et tous les péchés les plus horribles règnent, à tel point que les *juifs*, les turcs, les tartares et les païens sont des *anges*, en comparaison de nous, Allemands *évangéliques*. C'est pour nous, ajoute-t-il, que saint Paul a écrit :
« Viendra un temps périlleux où il y aura des hommes
« amoureux d'eux-mêmes et de l'argent, arrogants, orgueil-
« leux, blasphémateurs, insoumis à leurs parents, ingrats,
« impies, sans affection, sans paix, calomniateurs, inconti-

« neuts, farouches, sans amour de ce qui est bon, traîtres,
« insolents, enflés d'eux-mêmes, amateurs de la volupté
« plus que de Dieu, ayant l'air d'être pieux, tout en mépri-
« sant la vertu... »

« La noblesse de la campagne, devenue entièrement tyran-
nique, n'a souci ni de Dieu, ni de diable ; elle se livre à la
crapule, à l'ivrognerie, à la débauche comme des pourceaux,
avec grande oppression de leurs pauvres sujets ; le bour-
geois ne pense plus qu'à planter, à bâtir, à nourrir son corps,
à contenter son orgueil et son arrogance ; les paysans et
les jardiniers ne savent même plus ni Pater, ni Credo,
excepté les tout vieux, qui ont appris ces prières sous le
papisme et les récitent encore. »

Voilà un portrait vraiment flatteur pour ces malheu-
reux Allemands, égarés dans le schisme et l'apostasie du
moine Martin Luther.

Maintenant, voyons-les à l'œuvre.

Malgré les divisions des chefs qui s'envoient réciproque-
ment au diable, entre deux brocs de bière, la religion dia-
bolique qu'ils ont audacieusement appelée réforme fait
des progrès incessants.

De la Haute-Saxe, elle a gagné les provinces septen-
trionales et s'est établie facilement dans les duchés et les
grandes villes, malgré les efforts de l'Église catholique, pour
arrêter ce flot dévastateur.

Mais, voici venir la terreur !

On a soulevé le peuple, et les paysans armés ont quitté
les mines pour prendre part au festin de la noce.

L'insurrection commence en Souabe et se répand bientôt

dans la Franconie, la Thuringe, l'Alsace, la Lorraine et le Palatinat...

Ces bandes indisciplinées réclamaient « le droit de choisir, elles-mêmes, leurs pasteurs, le libre usage des forêts, la diminution des impôts, le droit de chasse et de pêche, sous prétexte que l'homme a reçu d'Adam l'empire sur les poissons de la mer et sur les oiseaux du ciel ! »

Luther essaya de les calmer ; et, comme ils refusaient de l'écouter, il cria aux princes de les exterminer.

Sa parole ne fut que trop bien entendue ; et ces fanatiques abusés par Mûnzer qui leur promettait l'assistance divine, furent cruellement égorgés par les soldats du duc de Saxe et du Landgrave de Hesse. Mûnzer fut décapité, et ce qui survécut de ses bandes révoltées se dispersa forcément.

Pauvre pauple, toujours victime des hâbleurs de circonstance : quand donc ouvriras-tu les yeux ? En Allemagne comme en France, ce sont des faquins de la pire espèce qui, soutenus par des énergumènes, excitent à la révolte et mènent les paysans à la mort.

Pendant que cette révolte de paysans jetait la terreur chez les Allemands, Luther n'eut pas honte de trahir ses serments de prêtre et de religieux, en prenant pour femme une malheureuse *nonne* séduite par lui et arrachée à son couvent : c'était *Catherine Bora*, surnommée *Caliche*.

Il est à remarquer que tout prêtre en révolte contre son Dieu et l'Eglise, tombe bien vite dans la turpitude, s'il n'y est déjà : l'apostasie et l'impudicité marchent de pair généralement.

Le concubinage doublement sacrilège de Luther alarma son disciple Mélanchton et lui fit perdre beaucoup de son autorité près des réformes, ou plutôt des *déformés*.

Déjà la dispute était au camp du diable : Zuingle et Æcolampade ont supplanté l'ignorant théologien Carlostadt. On s'injurie, on se bat à propos des sacrements dont la doctrine positive gêne les réformateurs, lesquels trouvent plus commode et plus expéditif de tout supprimer.

Luther n'aurait pas mieux réussi que le moderne et ridicule Loyson, si les princes allemands ne lui eussent prêté l'appui de leurs armes au milieu de populations grossières, qui s'imaginèrent trouver l'indépendance et le plaisir dans la plus honteuse et la plus abjecte servitude.

Plusieurs de ces princes éhontés ne voyaient dans la nouvelle doctrine qu'un moyen facile de se rendre plus absolus, en ajoutant le pouvoir religieux à la puissance civile. Nul, désormais, ne viendrait les molester dans leurs appétits dévergondés.

Mais le parti catholique est là, soutenu par l'empereur Charles-Quint; il va falloir combattre. La lutte sera terrible, sauvage, sans merci, ni pitié, parce qu'on a laissé pousser les dents et les griffes de ces fauves à deux pieds, qu'on aurait dû étouffer à leur naissance.

« Audacieux jusqu'à l'effronterie, les soi-disant réformés sont complètement endiablés. »

« A Torgau, ils se confédèrent pour contrebalancer la ligue des catholiques. Ceux-ci, réunis à Augsbourg et à Spire, supplient l'empereur d'agir avec vigueur.

« Le Landgrave de Hesse, Philippe, ayant perdu sa belle

magnanimité, lève des troupes à la hâte et part en guerre. »

Au lieu de l'écraser, sans délai, Charles-Quint, trop préoccupé d'ailleurs, attendra dix-huit ans avant de réduire en captivité ce fanfaron de vices, devenu luthérien par calcul.

Toujours trop larges dans leurs concessions pusillanimes, les catholiques accordent la liberté de conscience aux luthériens, pour ne combattre que les *anabaptistes* et les *sacramentaires*.

Vaine transaction contre laquelle protestent les révoltés de tout acabit : de là leur nom, leur fameux nom de *protestants*, qui s'étend ou se raccourcit, comme une lanière de caoutchouc, selon les besoins et les circonstances. Quoi ! les catholiques osent-ils bien mettre des entraves à la révolution religieuse et politique qui embrase l'Allemagne ? Vite, la Saxe, la Hesse, Lunebourg, Anhalt, Strasbourg, Nuremberg, Ulm et Constance s'empressent de *protester* par leurs députés.

Charles-Quint, alors en Italie, apprend trop tard cette levée de boucliers. Il signe la paix avec le pape et François I^{er}, et se hâte de convoquer les dissidents en une diète solennelle, à Augsbourg.

Mélancton dresse une espèce de formulaire de croyance, à l'usage des *protestants* ; ce fut la *confession d'Augsbourg*, ou le nouveau symbole des nouveaux sectaires.

L'empereur n'eut pas de peine à découvrir tout le venin caché sous cette pâtée indigeste. Il ordonna à tous les novateurs de revenir, dans les six mois, aux lois et usages de l'Eglise romaine, seule dépositaire de la vérité évangélique, sous peine d'être mis au ban de l'empire, 25 juin 1530.

C'est trop tard, la digue est rompue, le flot va tout emporter. Le décret d'Augsbourg, malgré Ferdinand, frère de l'empereur, courant aux champs de bataille, restera lettre morte.

Appuyé sur Philippe de Hesse et autres princes dévoyés, Luther ordonne à ses chers Allemands de tuer, de brûler, de rôtir tous ces chiens de papistes ! N'est-ce pas que voilà bien un vrai langage d'apôtre réformateur ?

La guerre à outrance allait commencer, quand l'invasion des Turcs calma un instant l'effervescence.

Mais à peine Soliman s'est-il retiré, que les luthériens surexcités s'emparent des biens des catholiques, volent, pillent et incendient les églises. Effrayés, les catholiques font encore des concessions et signent la paix avec ces illuminés sans merci. Tout à coup, les anabaptistes proscrits, de tous côtés, se montrent en armes dans la Westphalie. Un tailleur et un boulanger parcourent les rues de Hunster en criant : « *Soyez rebaptisés, ou mourez !* »

Prêtres, moines, chanoines et nobles, au lieu de se défendre, fuient devant ces fanatiques qui terrorisent la ville. L'évêque de Munster et sa troupe sans valeur sont battus par le boulanger *Mathias* que soutiennent des égarés de Suisse et des Pays-Bas. Le lendemain, Mathias périt lui-même dans la mêlée ; et, le tailleur, *Jean de Leyde*, fait proclamer par un orfèvre que l'*Esprit-Saint* est passé de Mathias en lui.

Rien de plus grotesque ! Et, pourtant, le peuple fanatisé s'agenouille devant le nouveau David ; ses prophéties burlesques, ses infamies ne prennent fin que par sa honteuse défaite, suivie d'une dure captivité !

Pendant que se joue cette comédie tragique, que fait Luther? Il demande instamment aux princes, ses affidés, d'exterminer les sectaires; l'assemblée de Hambourg les déclara tous dignes de mort; une horrible répression en fait un carnage épouvantable. Traqués comme des loups malfaisants, on les massacrait sans merci. C'est ainsi que toujours le pauvre et misérable peuple, qui se laisse fasciner par les paroles mielleuses d'une poignée de gredins, finit par périr misérablement.

Ces sinistres événements tenaient catholiques et protestants en observation. Les conférences de Francfort, de Worms et de Haguenau ne faisaient qu'envenimer les haines : de toutes parts, on demandait un concile général. A cet effet, le pape indiqua une ville italienne; les dissidents refusèrent. On essaya encore d'une explication entre théologiens, à Ratisbonne : vains efforts!

Alors, Charles-Quint imposa silence à tous, jusqu'à la tenue du concile de Trente, 1^{er} novembre 1542. Ce concile fameux, qui ne s'ouvrit que le 13 décembre 1545, raffermir les bases ébranlées de la foi en la sainte Eglise, mais ne ramena point au bercail les brebis égarées.

L'apostasie de l'archevêque de Cologne, jointe à la défection de l'électeur de Brandebourg, au zèle intéressé du duc *Henri de Thuringe* et de *Frédéric II*, dans le Palatinat, donnèrent à l'hérésie une extension désespérante. Les *protestants*, pleins de mauvaise foi, redoutant les conséquences d'une condamnation trop méritée, refusèrent de se rendre au concile qui les excommunia quand même. C'était la guerre inévitable.

Charles-Quint s'y prépara, enfin, et les luthériens allu-

mèrent partout le feu de la discorde parmi leurs adhérents.

Pendant que l'Eglise catholique tient ses assises solennelles à Trente, pour y proclamer l'unité de sa foi en Jésus-Christ, foi des patriarches, des prophètes, des apôtres et des martyrs, l'Allemagne s'enfonce dans l'anarchie religieuse que vient de prêcher un moine apostat, un moine traître à Dieu, à l'Eglise et à sa patrie.

Est-ce que l'heure de la vengeance divine tardera longtemps encore à sonner ?...

L'apostat Luther, après un repas trop copieux suivi d'indigestion, meurt en réprouvé.

Le diable qui l'obsède, selon son aveu, depuis quarante ans, le saisit et l'étouffe. Il expire après avoir prédit aux Allemands abusés, « qu'un jour viendra où ils adoreront *son fumier qu'ils prendront pour du baume* ».

Et voilà le fumier sur lequel végètent des millions d'hommes trompés par Luther !

Le bel apôtre, tout de même, que ce moine défroqué, au langage si embaumé !

Comme le Christ est bien représenté par ce farouche tribun digne de Mahomet !

Quoi ! aujourd'hui encore, à la fin du XIX^e siècle, on rencontrerait des hommes sérieux se disant disciples de Luther ? C'est inimaginable, et cependant cela est.

Il y a un culte protestant en Allemagne, en Angleterre, en France et un peu partout. C'est une parodie du culte de l'Eglise catholique, mais ce n'est pas le culte de Luther, pas plus que celui de Calvin ou d'Henri VIII. C'est le culte catholique déformé, travesti, mais sans valeur aucune.

Les soi-disants pasteurs protestants n'ont aucun pouvoir, aucune juridiction : ce sont de pauvres mercenaires enrôlés sous un étendard de fausse couleur.

Connaissez-vous un seul magistrat, un seul cantonnier, un seul garde-champêtre assez osé pour agir sans en avoir reçu mission ? L'audacieux, assez téméraire pour s'affubler d'un pouvoir qu'il n'a pas, serait immédiatement arrêté, condamné, jeté en prison, et ce ne serait que justice...

Mais alors, comment se fait-il que nous rencontrions encore des rabbins juifs, des pasteurs protestants, anglicans et de tant d'autres sectes ? Qui donc leur a donné pouvoir ? Est-ce Dieu ou l'État ?... C'est le fait de la force brutale au service de l'iniquité : C'est la loi de combat... La vie de l'homme sur la terre, c'est la guerre avec armes blanches, mais aussi avec armes spirituelles. Les hérésies sont nécessaires pour faire ressortir la vérité dans tout son éclat.

Malgré les lois, les prisons et l'échafaud, il y a toujours eu des assassins, des incendiaires, des empoisonneurs et des voleurs ; probablement, il y en aura longtemps encore.

Malgré la volonté expresse de Dieu, malgré le décalogue, malgré le dogme et la Morale, malgré la discipline, il y a eu, il y a et il y aura toujours des révoltés, des judas et des sectaires que rien ne peut corriger.

Tous les jours on fait justice, plus ou moins, des malfaiteurs ; tous les jours il faut combattre les hérétiques, les schismatiques, les apostats aussi bien que les aveugles juifs et les païens, fussent-ils tombés dans la plus honteuse sauvagerie...

C'est la lutte ouverte, incessante, de tous les temps, en

tous lieux, chez toutes les nations, parmi tous les peuples et toutes les tribus. Pour arrêter ce courant d'iniquité, il faudrait supprimer les suites du péché originel...

C'est la mission de l'Église de combattre, et cette mission doit durer jusqu'à la consommation des siècles. Pourtant, ce n'est pas une raison pour persévérer dans l'erreur.

Voilà pourquoi, dans leur modeste sphère, les prêtres de Jésus-Christ et de la Sainte Église, son épouse, ont à lutter contre Satan et tous ses affidés : c'est leur devoir.

Les juifs, les protestants et les francs-maçons, voilà les plus terribles ennemis de toute société humaine ! Aussi, juifs, protestants et francs-maçons s'entendent, comme larrons en foire, pour tromper, voler, torturer le pauvre peuple.

Notre but, en cet écrit, est de dessiller les yeux des Français, de leur montrer la cause des maux dont ils souffrent, afin d'y apporter remède.

Dans ce but, il nous faut résumer l'histoire du protestantisme, en France, et montrer les ravages qu'a exercés et exerce encore cette secte *perfidie*.

Pendant que l'Allemagne et la Suisse acceptaient d'emblée les rêveries caressantes de *Martin Luther* et des autres insensés de sa trempe, la France, plus circonspecte et plus chrétienne, se tenait sur ses gardes. La royauté comprit que la religion catholique, seule vraie, était aussi la sauvegarde du trône contre les factieux. Le peuple français, plus perspicace que tout autre, ne lisait pas les grossiers libelles des sectaires ; et, chez nous, on ne change pas de religion comme de linge. La Sorbonne, du reste, avait *censuré* et fait jeter au feu les élucubrations de Luther.

Mais, qui ne sait combien la jeunesse imprudente est prompte à courir à la nouveauté ?

Dans l'université, les étudiants lisaient, en secret, la *nouvelle* doctrine toute favorable à la licence des passions. La *Captivité de Babylone*, les *Colloques d'Erasme*, passaient de main en main : dames et gentilshommes chantaient les psaumes de *Murot*... Marguerite de Navarre et Renée de France attiraient dans leurs châteaux les coryphées de la religion nouvelle, heureuses de trouver près d'eux des pratiques moins gênantes et une morale plus large et bien plus facile.

Le prêtre, accommodant la religion à tous les goûts, sera toujours le bienvenu : il le fut dans les châteaux du XVI^e siècle où la vertu était difficile à porter.

François I^{er}, sentant l'infériorité de ses armes en face du puissant Charles-Quint, ne craignit pas de s'allier aux protestants d'Allemagne, et même aux Turcs, pour résister à son rival. C'était ouvrir imprudemment la porte à l'anarchie. Vainement le parlement et les évêques furent-ils chargés de barrer la route à ce choléra d'Allemagne, il passa outre.

Un jour, les murs de Paris se couvrirent d'un pamphlet insultant pour la religion et la royauté : il fallut sévir. Les coupables subirent la peine du feu sous les yeux du roi et de toute la cour.

On essaya d'arrêter l'imprimerie, de censurer les livres, de proscrire certains ouvrages ; mais tout cela mollement et sans volonté bien ferme, bien décidée.

Cependant, le luthéranisme n'aurait pas fait grands progrès en France, si le *calvinisme* n'était venu à son aide

par l'*Institution chrétienne* que son auteur eut l'audace de dédier à François I^{er} lui-même.

Ce livre, traduit en français, avait ce style attrayant qu'on retrouvera plus tard dans un *Renan*. C'est la pilule dorée d'un poison subtil.

Au dire de Calvin, curé, l'Eglise dépositaire et gardienne du trésor de Jésus-Christ et des apôtres a failli à sa mission, au profit de son ambition. Si cela est vrai, malheureux Calvin, Jésus-Christ a menti, en promettant à ses apôtres et à leurs successeurs d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles : Blasphème digne de Satan ! — « *J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point, dit le Christ à Pierre.* » Et d'après Calvin, d'après Luther, ces deux prêtres indignes, ces deux vagabonds, ces deux défroqués, voilà que Pierre a failli, au xvi^e siècle ? — Allons donc !

C'est ce que pense aussi le Loyson du xix^e siècle : mais, qui l'écoute ? — Personne.

Si Luther et Calvin eussent vécu de notre temps, les gamins les auraient poursuivis dans les rues en criant : A la chienlit !..... Et les parents auraient ri à gorge déployée.

C'est tout l'accueil que mérite le protestantisme.

De quel droit, en effet, MM. les protestants viennent-ils enseigner une doctrine qui n'est pas celle du Christ ? — Ils mentent indignement.

Le Christ ne leur a jamais confié pareille mission. Le Christ, Notre Seigneur et Maître, ne les connaît pas. Ne sont-ils pas des voleurs, des brigands, des loups affublés

de peaux de brebis ? Ils ne sont pas entrés dans le bercail divin, par la porte : ils ont escaladé les murs...

D'avance, le Seigneur, dans son évangile, les a stigmatisés comme ils le méritent. Demain, leurs temples, bien rares à Paris et en France, seraient déserts et bons pour des tréteaux, si les égarés qui les suivent inconsciemment daignaient lire l'Évangile non falsifié.

Mais, hélas ! il faut bien le dire à notre honte, c'est la fille de Louis XII, la *duchesse d'Este*, qui accueillit Calvin à Ferrare, pour faire pièce au souverain Pontife. Obligée par un traité de chasser de sa cour les novateurs, elle entretient avec eux une correspondance *active*, mais *secrète*.

Calvin se dirigeait sur Bâle, quand *Farel* l'oblige à rester à Genève, d'où il dirigera son action sur la France.

Dans les provinces du Midi où le levain des Albigeois demeure caché, petite noblesse, bourgeoisie et marchands accueillent sa parole en haine de l'Eglise.

François I^{er}, allié des protestants, défend de les poursuivre pour cause de religion. Bientôt il se repent de son édit de tolérance de Coucy et de Fontainebleau, il déclare les calvinistes criminels de *lèse-majesté divine et humaine*. C'est trop tard encore ; on se moque de l'édit et des peines dont il menace.

Pourtant, le parlement d'Aix moins modéré, et pour cause, fait poursuivre ce nid d'Albigeois incorrigibles qu'on appelle les *Vaudois*. Ceux-ci s'étaient empressés de s'unir aux calvinistes et aux luthériens.

C'étaient des serpents à morsure venimeuse et toujours menaçants. On essaya de les rendre inoffensifs, mais en

vain ; le diable est inconvertissable. On résolut donc de les exterminer. C'était dur ; mais Dieu, lui-même, a-t-il, oui ou non, ordonné à Josué d'exterminer l'abominable race des Chananéens ? Ce que Josué a pu faire, la Justice, qui représente Dieu chez tous les peuples, a le droit et le devoir de l'ordonner. Il n'y a donc pas à s'apitoyer fausement sur le sort des Vaudois, cent fois dignes de mort par d'exécrables forfaits. La pitié, en pareil cas, est un crime. Saül perdit sa royauté pour avoir épargné les *Amalécites* et leur roi *Agag* : ordre était donné de tout massacrer. Faut-il perdre tout le corps pour conserver les membres gangrenés?...

En vertu de la même autorité et pour les mêmes causes, le baron de la *Garde*, à la tête de trente mille hommes, pénétra chez les Vaudois, massacra tout, hommes, femmes, enfants, vieillards, et brûla leurs villages. Terrible vengeance, c'est vrai ; mais enfin, vengeance nécessaire et bien méritée.

Henri II, successeur de François I^{er}, fit examiner par son parlement les raisons d'un massacre, en apparence inhumain. Le parlement reconnut la *justice de Dieu*, et acquitta ceux que l'opinion publique troublée et faussée essayait d'accuser.

Ce terrible châtiment n'arrêta point les mouvements séditieux des protestants dans l'*Agénois*, le *Périgord*, la *Saintonge*, la *Gascogne* et le *Limousin*.

Henri II et ses conseillers n'avaient pas la main assez ferme pour arrêter les perturbateurs ; le roi était trop loin d'eux...

L'édit d'Ecouen menaçait bien de mort prompte tout

réformé séditieux ; le parlement refusa d'abord de l'enregistrer. Le roi l'y contraignit, et l'un des conseillers, plus exalté que les autres, *Anne Dubourg*, fut exécuté en place de Grève. C'était un prêtre apostat.

Il n'est pas possible, dit un proverbe, de ménager la chèvre et le chou. Si vous n'éloignez la chèvre, le chou sera mangé. — Si vous ne réprimez les appétits gloutons, quels qu'ils soient, le peuple, véritable chou, sera dévoré.

Henri II suivit la politique de son père, conspira avec les Turcs contre les chrétiens, s'unit avec les hérétiques d'Allemagne et d'Angleterre contre les catholiques ; il osa même protester contre le concile de Trente.

Sa mort inopinée, tout à fait tragique, ne serait-elle que le résultat d'un terrible accident?...

Heureusement, le peuple de France se montra plus chrétien et plus français que le roi, que les *Montmorency* et les *Bourbons*. Le peuple empêcha la France de se renier elle-même ; il força les descendants de Charlemagne et de saint Louis à rejeter la religion étrangère, à conserver la foi et l'honneur de leur race.

C'est ainsi qu'à Paris, le 4 septembre 1557, les luthériens s'étant assemblés nuitamment, dans une maison de la rue Saint-Jacques, le peuple du quartier s'indigna dans une émeute. A la sortie des hérétiques, il y eut combat à coups de pierres et d'épées. La force publique survint, arrêta plusieurs sectaires, parmi lesquels on comptait, ô honte ! des seigneurs et des dames de la Cour.

Voilà les gens qui soutenaient l'anarchie, menaçant de broyer et le trône et l'autel.

Qui s'en étonnera ! aujourd'hui c'est grâce à la lâcheté et à la connivence des grands que nous subissons le joug honteux de la République franc-maçonne, protestante et juive.

Quand une noblesse se dégrade, au point de se travestir en bêtes de toute espèce, en un bal comme celui de la princesse de Sagan, quelle énergie, quel sacrifice pouvez-vous lui demander ?...

Si les grandes familles de France ne savent pas relever le niveau de leur grandeur passée, nous sommes perdus.

O peuple de France, lève-toi, avec Jeanne d'Arc ; montre à l'Europe entière que tu n'as rien perdu de tes instincts généreux, de ta valeur à nulle autre pareille. Force les enfants de tes preux à se ranger à nouveau sous la noble et fière bannière de notre Jeanne d'Arc !

On oubliera les fautes passées pourvu que l'avenir soit grand et assuré.

Rien n'est tenace comme le chiendent. Malgré les sentiments hostiles du bon peuple de France, les protestants, traîtres à la patrie, firent appel aux princes hérétiques d'Allemagne, et la guerre civile allait éclater, quand Henri II fut tué dans un tournoi.

Lacouronne passait sur la tête de François II, jeune prince de quinze à seize ans, plus épris de la beauté de *Marie Stuart*, sa jeune épouse, que du souci de gouverner.

Les Guises gouvernèrent pour lui, et chassèrent de la cour les *huguenots*. Sous ce nom, on entendait tous les hérétiques du moment.

Montmorency et ses trois neveux, *Coligny*, *d'Andelot* et

Odet de Châtillon durent s'éloigner, la haine au cœur.

Jaloux des Guises, les mécontents foulant aux pieds le patriotisme et la religion de leurs pères, s'unirent aux *huguenots* contre la France, fille aînée de l'Eglise.

Dès lors, deux partis bien tranchés sont en présence : les *catholiques* et les *huguenots* ; entre les deux balance la mère du roi, Catherine de Médicis, dont la politique de bascule amènera de terribles collisions suivies d'atroces représailles.

Grâce aux Guises, le parti catholique se soutiendra, malgré des pertes trop sensibles.

Deux princes de sang royal, *Antoine* de Bourbon, marié à Jeanne d'Albret, et son frère *Condé*, esprit remuant et plein d'ambition, soutiennent sans rougir la cohue des huguenots. Voyons-les à l'œuvre !

Pour être maître du pouvoir, il fallait s'emparer de la personne du roi qui en ce moment habite le château de Blois.

Dans ce but, une conjuration se forme et va tenter le coup de main.

Mais, les Guises avertis mettent le roi en sûreté derrière les murailles d'Amboise, et les conjurés battus et pris sont pendus...

Vainqueurs, les Guises résolurent de perdre Condé, le chef redoutable de leurs ennemis. Ce capitaine *mu*et, comme on l'appelait, fut cité devant les Etats d'Orléans qui le condamnèrent à mort.

Il allait être exécuté, quand la mort subite de François II le sauva. Le poison fut-il étranger à cette mort ?...

En tout cas, ce décès imprévu était un coup de théâtre. Le nouveau roi, Charles IX, âgé de dix ans et demi, ne pouvait régner ; sa mère s'en chargea.

Disciple de Machiavel, Catherine de Médicis, fourbe et cruelle, chercha à diviser ses adversaires par la duplicité et la corruption. Entre les catholiques et les protestants apparut le parti des opportunistes, Michel de l'Hôpital en était le chef ; Catherine le nomma chancelier...

Grave et intègre, le nouveau chancelier avait des idées que ses contemporains n'ont pu comprendre.

Pour lui, il n'y avait ni *huguenots* ni *papistes*, mais seulement des chrétiens ; sa femme et sa famille étaient protestantes. Sa modération consistait donc à ménager la *chèvre* et le chou. Triste calcul au bout duquel, toujours, se trouve la déception. On le vit bien à *l'édit de Romorantin*.

Catherine de Médicis attirait à la cour les seigneurs en-tichés des idées nouvelles, et tolérait les singeries du culte protestant jusque dans le palais du roi.

J'ai dit *singeries*, en parlant de ce culte mal déguisé. Ses ministres sans juridiction, sans pouvoir aucun, ne pouvaient que singer le culte catholique qu'ils exerçaient, hier encore, sans récriminations. Un culte ne s'invente pas, ne peut pas se faire accepter d'un jour à l'autre. Force fut donc de travestir les cérémonies de l'Eglise en les déformant, loin de les réformer.

Effrayés du péril que courait la foi, le duc de Guise, le connétable de Montmorency et le maréchal de Saint-André formèrent une alliance pour la défense de la religion et de

l'unité nationale : c'est ce que les protestants appelèrent le *Triumvirat Catholique*.

La reine-mère, redoutant l'ascendant des Guises, continuait à favoriser les huguenots. A leur demande, un colloque se réunit à Poissy : mais pourquoi discuter avec des gens décidés à ne rien admettre des arguments de leurs adversaires ? Quand, d'avance, un homme sans logique, de parti pris, soutient que le jour c'est la nuit ; il n'y a plus de remède pour lui que chez un Charcot. Prenez une voiture, et menez-le bien vite au docteur spécialiste.

Il va sans dire que le colloque de Poissy, malgré l'éloquence du fameux Lainez, resta sans résultat. Que dis-je ? Il amena des troubles dans Paris et plusieurs autres villes : les églises furent pillées, les vases sacrés profanés, les croix et les autels renversés : voilà les arguments des protestants !

Et Catherine laissa faire. On dit même qu'elle encouragea ces forfaits et défendit au peuple de les réprimer.

C'est ainsi que le mal va se perpétrant. Les gouvernements, trop souvent aveugles, au lieu de prêter main forte au peuple clairvoyant, pour sauvegarder ses intérêts, ne savent que le leurrer, en arrêtant ses généreux élans.

Aussi, malheur à ceux qui soulèvent la colère des peuples ! En bien des cas, on est obligé de se souvenir d'un adage fort connu : « Vox populi, vox Dei. — La voix du peuple, c'est la voix de Dieu. »

En janvier 1562, un édit permettant le culte protestant dans les campagnes l'interdisait dans les villes. Ce n'était pas suffisant pour les révolutionnaires huguenotistes : ils

jétèrent feu et flamme, bien résolus, du reste, à ne tenir aucun compte de la loi.

Le 1^{er} mars de la même année était un dimanche, le dimanche des Rameaux. Le duc de Guise, venant de son château de Joinville pour regagner Paris, entouré d'une solide escorte, s'arrêta à Vassy pour entendre la messe. A quelques mètres de l'église, les huguenots rassemblés dans une grange faisaient un vacarme de tous les diables, à la façon de Luther.

Le duc envoya ses gens leur imposer silence au nom du dernier édit. Loin d'obéir, cette poignée de révoltés se mit à vociférer des injures : une bagarre s'ensuivit. Accourant à la voix des siens, le duc fut accueilli par une grêle de pierres et blessé au visage. A cette vue, son escorte indignée se jette sur les huguenots, en tue cinq ou six et met le reste en fuite.

C'était le feu mis aux poudres. Par une exagération faite à plaisir, la France entière retentit de cris de colère : « On a massacré nos frères à Vassy ! On en a tué des centaines, sans provocation aucune ! Aux armes ! aux armes ! Vengeons nos morts, nos martyrs ! »

Ce fut le signal d'une guerre civile qui, durant trente-six ans, fit couler des flots de sang et couvrit la France de deuils et de ruines. Ce ne sont plus des hommes qui se battent, ce sont des sauvages, des renégats de la pire espèce.

On se demande comment les luthériens, les calvinistes et autres ont jamais pu être pris au sérieux ? L'orgueil mêlé d'impudicité forme un philtre à troubler toutes les têtes.

« En Allemagne, on est luthérien ou calviniste, tour à tour, au gré du prince qui dogmatise à son aise et commande jusqu'à ce que *décapité*, on passe à un autre. Ces variations perpétuelles amènent la folie et la sorcellerie. « Pour réprimer leurs excès, le Brunswick a dressé des potences qui font ressembler le pays à quelque forêt sinistre, aux troncs desséchés, où s'agitent des squelettes hideux et repoussants. »

La France plus heureuse n'eut qu'un tort : ce fut de laisser pénétrer dans son sein ce sceptique et froid calvinisme toujours prêt à couvrir les désordres des grands. C'est à son abri que, peu à peu, on s'essaya à mépriser les lois de l'Eglise et à braver la justice divine.

Par cette porte ouverte entrèrent la juiverie et la franc-maçonnerie, et avec celles-ci, la révolution et la république athée. Voltaire « *aimait mieux être turc que papiste*. Je le crois bien : le paradis licencieux de Mahomet faisait mieux son affaire, comme aussi celle de ses pareils !

Louis XV dira : « Peu m'importe ! Ce régime durera toujours bien autant que moi ! »

C'est ainsi que la licence engendre l'égoïsme, celui-ci la brutalité, et bientôt la décrépitude et la mort dans la honte.

Voilà le secret de nos révolutions, de nos défaites et du malaise populaire qui donne naissance à l'anarchie, au socialisme rêveur, mais impuissant à rien produire de bon. Aussi, quel spectacle ! On se débat, on s'injurie sans trouver remède au mal dont on souffre. Les médecins consultés sont inhabiles, leur art se déclare incapable devant ces crises dont ils ne veulent point connaître l'origine.

A leur dire, ce ne sont pas les protestants qui étaient coupables : ah bien oui ! *c'est le lapin qui a commencé* ; aussi, toutes les dents, toutes les griffes s'aiguisent pour l'écharpe. L'agneau devant le loup peut-il avoir raison ?...

Condé lève des troupes et se jette dans Orléans ; Coligny hésite ; sa femme lui met les armes à la main : Blois, Tours, Poitiers, Angers, Chinon et presque toutes les villes de la Loire tombent au pouvoir de ces deux chefs huguenots. La révolte gagne le Poitou, la Normandie, la Saintonge et le Midi. Les églises sont pillées, ruinées, incendiées par ces nouveaux vandales, sous prétexte que le culte de l'Église de Jésus-Christ n'est qu'une idolâtrie qu'il faut anéantir. Clovis, Charlemagne, saint Louis et leur peuple n'ont été que des idolâtres ! Et il a fallu les huguenots, les amis de Martin Luther pour s'en apercevoir, après douze siècles !...

O folie humaine ! Jusqu'où ne peuvent pas faire descendre tes aveugles et stupides dévergondages !

A Montauban, à Castres, à Béziers, à Montpellier, les catholiques ne pouvaient plus exercer leur culte.

En Dauphiné, le baron des Adrets se faisait un jeu d'obliger ses prisonniers à se jeter, du haut d'une terrasse, sur les piques de ses soldats, et c'était bien !...

Naturellement, il y eut des représailles terribles mais justes ; encore, n'atteignirent-elles jamais la férocité des actes protestants.

Sous la conduite du valeureux et habile duc de Guise, toutes les villes de la Loire jusqu'à Tours furent vite reprises par les catholiques. Condé et Coligny n'eurent pas honte, alors, d'appeler l'*Allemand* et l'*Anglais* à leur

secours (1). Guise marchait, quand même, de victoire en victoire, battait l'ennemi partout, et faisait prisonnier le fameux Condé, à Dreux.

Du *triumvirat*, Guise seul reste invincible ; de Saint-André est tué, Montmorency est prisonnier...

Le duc marche sur Orléans pour couper toute communication entre les huguenots du Nord et ceux du Midi.

La *reine-mère* s'effraie de tant de succès, et les protestants battus à plate couture vont jouer du poignard. Le huguenot *Poltrot de Méré*, de l'Angoumois, trouve moyen d'approcher le chef intrépide des catholiques pour l'assassiner, à Amboise, 23 février 1563.

Catherine de Médicis retrouve sa liberté d'action : le duc de Guise est mort ; Condé et Montmorency sont prisonniers ; elle fait la paix d'*Amboise* avec Condé, moyennant les plus lâches compromissions.

Cette Italienne est le mauvais génie de la France ; sans elle, jamais les huguenots n'eussent pris pied dans notre pays : le peuple de France les aurait anéantis.

Mais la fourberie de cette femme permet à l'ennemi de se relever de ses défaites et de guérir ses blessures.

Elle faillit pourtant être victime de sa vilaine politique. Sans les Suisses intrépides, Condé la faisait prisonnière à Meaux, avec le jeune Charles IX qui se hâta de regagner Paris. Condé le suivit et fut battu par le vieux Montmorency, près de Saint-Denis. Le connétable tomba enseveli dans son

(1) L'histoire en main, il est facile de prouver que juifs et protestants se sont fort souvent montrés traîtres à la France.

triomphe. Malgré cette mort, Condé était perdu, sans les Allemands accourus à son secours.

Néanmoins, une paix de six mois fut signée à Longjumeau, sur les conseils de l'*Hôpital*.

Les huguenots en profitèrent pour réparer leurs pertes, tout en pillant, en volant et en égorgeant comme de vrais bandits, et sur terre et sur mer.

Dans ces conditions, la politique de l'*Hôpital* n'avait plus d'application ; il fut disgracié et la guerre recommença.

Les huguenots avaient leur quartier général à la Rochelle où ils recevaient secours et provisions de leurs amis les Anglais, *réformés comme eux*. A cette époque, la bonne foi n'existait plus en Albion.

Sous la direction des généraux Tavannes et Biron, Catherine de Médicis confia une armée à son fils, le duc d'Anjou, qui sera Henri III.

Tavannes surprit Condé à Jarnac et le tailla en pièces. Le général ennemi fut tué d'un coup de pistolet par Montesquiou, capitaine des gardes royales.

Après cette défaite et la perte de leur chef, les protestants auraient dû être anéantis. Mais Jeanne d'Albret, veuve d'Antoine de Bourbon, profitant de la lenteur des Français, vint ranimer ses amis, en leur amenant son fils, le futur Henri IV, et le jeune Condé.

Le Béarnais n'avait que quinze ans ; il était brave, spirituel, enjoué : on le proclama généralissime.

Le 3 octobre suivant, le duc d'Anjou infligeait à Coligny, renforcé d'Allemands, une sanglante défaite à Moncontour : sept mille huguenots avaient mordu la poussière. L'amiral

se sauva en Bourgogne, avec toute la noblesse protestante de la Provence et du Dauphiné.

Charles IX, jaloux des succès de son frère, vit sa mère revenir à son système de négociation. Pleins d'arrogance, malgré leur fuite honteuse, les protestants obtinrent tout ce qu'ils voulurent. Par ses concessions exorbitantes, Catherine compromettait le royaume de France.

Elle admet les huguenots à tous les emplois, leur donne facilité d'exercer leurs singeries religieuses, et, comme garantie, leur abandonne quatre places de sûreté : *La Rochelle, La Charité, Montauban et Cognac*. Elle n'a eu qu'un tort, peut-être, c'est de ne pas leur abandonner Paris et la France entière, pour se retirer en *Italie*, son pays !

Isabeau de *Bavière* avait perdu la France et la royauté : Dieu sauva l'une et l'autre par Jeanne d'Arc. Catherine de Médicis perd ses fils et leur couronne : la France, avec l'aide de Dieu, fera reculer l'ennemi de sa foi, malgré lui.

Mais, en attendant, que de crimes, que de désolations en notre malheureux pays !

On croirait, peut-être, que les protestants, formant royaume dans le royaume de France, sont satisfaits. Erreur ! La paix était boiteuse et mal assise.

Pour la mieux asseoir, Catherine proposa de marier sa fille, la *Belle Marguerite*, avec le fils protestant de Jeanne d'Albret : « C'était marier le *prêche* avec la messe, disait plaisamment Charles IX. »

Jeanne d'Albret se méfiait des fourberies de Catherine ; mais les huguenots souriaient à ce mariage ; il se fit quand même.

Grande joie parmi les protestants ! Ils ne la dissimulaient

guère. Déjà, Coligny est tout puissant à la Cour. Ce n'est pas ce que voulait l'Italienne : Ah ! Messieurs les huguenots, vous voulez être les maîtres ? Attendez un peu !

Le 22 août, l'amiral Coligny sortait du Louvre par la porte Bourbon, quand un coup d'arquebuse l'atteignit grièvement. On s'empressa hypocritement autour de lui, pour lui prodiguer tous les soins, dans le Louvre même. Furieuse d'avoir manqué son coup, Catherine harcela le roi, pour achever Coligny, qui déjà avait fait demander par dépêches vingt mille Allemands et Suisses. Le roi résistait ; on lui fit entrevoir l'atroce guerre civile prête à se déchaîner.

Hors de lui-même, le malheureux Charles IX jura, *par la mort de Dieu*, que si l'on voulait tuer l'amiral, il fallait tuer aussi tous les huguenots. Et il sortit le visage en colère, laissant ses conseillers stupéfaits.

Le 23 août, à minuit, l'heure des assassins, la grosse cloche du palais, le tocsin donnèrent le signal du massacre. Coligny fut transpercé par un Allemand, nommé Besme, sous les yeux du duc de Guise, qui périra de la même façon, à Blois. La même nuit, trois mille huguenots auraient ainsi succombé dans Paris!...

Henri de Navarre et Condé ne durent la vie qu'à une *feinte* abjuration, grâce à l'intervention du roi et de sa sœur Marguerite, qui en sauvèrent bon nombre d'autres, parmi lesquels Rosny, le futur Sully. Rouen, Meaux, Orléans, Troyes, Lyon imitèrent Paris. Bordeaux fut plus humain ; mais Moissac et Toulouse se montrèrent impitoyables ; Bayonne refusa d'entrer dans cet horrible complot.

Voilà où conduit une fausse politique. De degré en degré,

Catherine s'était acculée à une impasse. Elle se sentit perdue, elle et ses enfants. Par un reste de barbarie machiavélique, elle crut sortir d'embarras avec un de ces coups de main habituels au temps des Marius et des Sylla. Les Vêpres Siciliennes ne lui étaient pas inconnues. Pour justifier cette abomination, on invoque la raison d'Etat; on va jusqu'à dire que, vingt-quatre heures plus tard, c'étaient les protestants qui auraient fait main basse sur le roi et sa famille.

Tout cela paraît probable, mais ne justifie nullement la boucherie de Catherine de Médicis.

Elle avait une armée, il fallait s'en servir régulièrement et légitimement.

Mais Catherine a ouvert la porte de la bergerie aux loups, pensant les apprivoiser; quand elle s'est aperçue de son impuissance, elle a surpris ces loups pendant leur sommeil et les a fait massacrer impitoyablement.

Malheureusement parmi ces loups, il y avait des brebis égarées; la nuit de l'intelligence empêcha de les distinguer.

Trois cent dix ans plus tard, les massacres de septembre n'auront rien de moins cruel ni de moins sombre; cette fois les massacreurs seront des républicains avinés.

Qui n'a entendu parler du massacre de la Saint-Barthélemy? Tous les gens de bien déplorèrent ces violences et les huguenots n'en devinrent que plus hostiles à la royauté. Ils résistèrent furieusement aux armées du roi; après vingt-neuf assauts où périrent quarante mille hommes, le duc d'Anjou, appelé au trône de Pologne, leva le siège de La Rochelle, et on s'empressa de faire la paix, 6 juillet 1573.

Revenu à lui-même, mis en face de l'affreuse hécatombe

exécutée par ses ordres, sur les instances de sa mère, Charles IX eut des épouvantes, des remords cuisants, des visions affreuses ; il en était comme fou.

Sa santé s'altéra si vite qu'on crut qu'il avait été empoisonné. Ce soupçon n'aurait pas été confirmé ; mais, dès ce temps-là, était-on sûr d'avoir toujours la vérité, même après l'autopsie ?

Deux ans ne s'étaient pas écoulés depuis la fameuse nuit de la Saint-Barthélemy, que Charles IX expirait misérablement, à l'âge de 24 ans.

A cette nouvelle, le vainqueur de Jarnac et de Moncontour s'échappe de Cracovie, comme un prisonnier, il accourt à Paris ramasser une couronne ensanglantée. Ce prince avait montré de l'énergie et du courage dans les premières années de sa jeunesse ; mais, une fois sur le trône, il se laissa énerver par les plaisirs, et se prêta bien aveuglément aux desseins de sa mère. Sa faiblesse, l'abaissement de son caractère permirent aux désordres de se multiplier. Son frère, le duc d'Alençon, se mit à la tête des *malcontents* et travailla de son mieux à la ruine de la monarchie, en proclamant avec les protestants des principes républicains.

Cependant le duc de Guise, fidèle aux principes de sa famille religieuse et patriotique, prit les armes contre les factieux et les battit à Château-Thierry, malgré la blessure qu'il reçut au visage, ce qui le fit surnommer le *Balafré*.

Les catholiques effrayés des concessions faites à leurs ennemis commencent à s'émouvoir ; ils cherchent les moyens de sauver leur foi et l'honneur de la nation.

Une ligue se forme, au nom de l'adorable Trinité, à

Joinville, en Champagne, pour défendre et la foi et les personnes contre les ennemis du dedans et du dehors. Le duc de Guise apparaît comme le sauveur de la France, au milieu de la débâcle. Le peuple va jusqu'à penser que cette glorieuse maison de Lorraine pourrait bien relever le sceptre des Valois et le porter plus noblement.

Henri III, inquiet de l'attitude bien décidée de la ligue, se déclare premier chef des ligueurs, et révoque toutes les concessions faites aux protestants par le dernier traité de paix. Devant les Etats-généraux assemblés à Blois, 1^{er} janvier 1577, il approuve la Ligue, réproouve les édits de pacification et demanda de l'argent pour soutenir la guerre. Les Etats se retirèrent, le 1^{er} mars, ne laissant que des vœux stériles.

Le 17 septembre, Henri III publiait un édit tout contraire à ses déclarations devant les Etats de Blois, et par le fait portait un coup indirect à la Ligue. Après cela, le roi s'abandonnait à la débauche et aux infamies, laissant les huguenots agir en toute liberté. Sur ces entrefaites mourut le duc d'Anjou, l'ancien duc d'Alençon, frère puîné du roi.

Singulière destinée que celle des enfants de Henri II ! Ils mourront tous les quatre, à l'âge des plus grandes espérances, sans laisser d'héritiers. On dirait que la main de Dieu s'est appesantie sur cette famille et sur ceux qui l'ont approchée de trop près.

Les Valois disparus, la couronne de France reviendra aux Bourbons, et, c'est un hérétique, échappé au massacre de la Saint-Barthélemy, qui la recueillera après une longue et pénible lutte.

Au lieu de tirer parti de cette victoire, Catherine de Mé-

dicis recourut aux négociations et conclut une trêve où les huguenots gagnaient plus que s'ils eussent remporté la victoire.

Que va-t-il arriver après tant d'événements désastreux ? Eh ! mon Dieu, ce qui déjà s'est vu : la guerre civile va continuer au profit des protestants qui sauront toujours tirer les marrons du feu.

Le roi de Navarre, Condé et d'Alençon s'entendent à qui mieux mieux pour ruiner la France dans une guerre fratricide.

La France catholique du *xvi^e* siècle refusera d'obéir au huguenot Henri de Navarre. En attendant le peuple obéit à la Ligue qui défend sa foi, tandis que les princes et les grands dévoyés jaloussent les Guises.

Ceux-ci cherchent appui en Espagne et à Rome : le peuple crie : Vive la Ligue !

Henri III bascule tantôt vers les ligueurs, tantôt du côté de leurs ennemis. La guerre éclate, c'est la guerre de *trois Henri* : Henri III, Henri de Navarre et Henri de Guise.

Le Béarnais était vif et brave ; il extermina les catholiques à Coutras, pendant que son cousin Henri III s'amusait avec des singes, des chiens et des perroquets.

Pourtant, Henri de Guise battit les huguenots à Vimori et à Auneau. Paris le reçut en triomphe au cri de : Vive Guise, le pilier de l'Eglise !

Furieux de ce triomphe, Henri III quitta sa capitale, bien résolu à se venger. Guise est le plus fort ; on le nomme généralissime des armées, on fait la paix avec lui, et les États généraux sont de nouveau convoqués à Blois.

Quelle confiance peuvent avoir les représentants de la France dans un roi efféminé et sans valeur ? Tout le monde se tourne vers le duc de Guise qui dirige l'assemblée.

Mais l'italienne, la perfide Catherine de Médicis trame dans l'ombre le plus noir des projets, l'assassinat des Guises. Henri est prévenu : il croit pouvoir mépriser les conseils de la prudence et jeter un regard dédaigneux sur ses adversaires.

Le 23 décembre 1588, il se rend au cabinet du roi, dans le château de Blois, quand levant la portière, il tombe sous les coups acharnés de dix assassins, soudoyés dans sa garde, par Henri III lui-même.

Ce misérable roi poussa du pied le cadavre encore chaud de son redoutable rival, en disant : « Maintenant, je suis le maître. »

Il ne le sera pas longtemps.

Le frère d'Henri de Guise, le cardinal de Lorraine, est aussi traîtreusement massacré ; le duc de Mayenne trouve moyen d'échapper.

La mère du roi, cette horrible mégère, mourut douze jours après, « sans que personne, dit l'*Estoile*, lui rendit plus d'honneurs qu'à une *chèvre morte* ».

Les corps des deux Guises furent brûlés et leurs cendres jetées au vent. Mais Mayenne fut proclamé, par la Ligue, lieutenant-général du royaume, et Henri III déclaré déchu du trône comme parjure et assassin.

La Sorbonne proclama bien haut qu'on ne devait plus à ce roi indigne ni respect, ni soumission ; et les chefs des

seize quartiers de Paris jetèrent en prison quiconque fut reconnu l'ami ou l'affidé du nouvel Hérode.

Abandonné du peuple, n'ayant plus les horribles conseils de son affreuse mère, Henri III s'unit aux huguenots, en tendant la main à Henri de Navarre,

Les deux Henri vinrent mettre le siège devant Paris.

Henri III était à Saint-Cloud quand Jacques Clément, persuadé qu'il va faire une œuvre sainte, lui plonge un poignard dans le cœur.

C'était le crime de Blois, vengé dès ce monde, moins d'un an après son infâme perpétration.

La famille des Valois s'éteint par la perfidie et la cruauté de Catherine de Médicis dont les quatre fils disparaissent à l'âge des plus belles années, laissant la France dans la confusion d'un vrai chaos produit par les protestants ou les huguenots.

Il faudra cinq ans de luttes, de batailles, et enfin l'abjuration solennelle d'Henri IV, pour refaire la royauté et rendre la paix à la France, divisée dans sa foi et morcelée dans son unité religieuse et civile. Il faudra un *Louis XIII* et un *Richelieu* pour arracher les villes et les places à ces calvinistes qu'une lâche condescendance leur a trop facilement cédées. Et quand viendra la tardive révocation de l'édit de Nantes, ce sera justice rigoureuse et nécessaire, quoi qu'en aient dit certains historiens plus protestants que français.

En attendant, Henri IV, devenu catholique de fait et de profession solennelle, reste, au fond, quelque peu huguenot. Il essaie de pacifier la France par l'édit de Nantes et ne réussit, après 16 ans de règne, qu'à se faire assassiner, mal-

gré sa verve béarnaise et son bon vouloir de faire mettre, « chaque dimanche, la poule au pot » chez les bons cultivateurs du pays. Le mot est resté, mais que de pots n'ont jamais vu la poule !

Sully, il est vrai, a singulièrement travaillé au relèvement de l'agriculture, depuis si longtemps en souffrance ; mais il faudra des siècles encore, et des plus agités, pour l'amener au vrai progrès, sans enrichir beaucoup ni les propriétaires, ni les fermiers de nos jours, fussent-ils anabaptistes.

Le règne d'Henri IV avait été relativement assez calme ; les protestants, fiers des privilèges à eux accordés, en avaient profité pour se tailler un royaume dans le royaume de France, encore mal unifié. Il faudra l'énergie indomptable d'un Richelieu pour briser et anéantir l'Etat créé par les huguenots dans l'Etat français. Il en coûtera de terribles batailles, un siège mémorable de quinze mois, devant *La Rochelle* que commande le farouche *Guillon*, et enfin quarante millions à la France.

Tous ces sacrifices, c'était le prix de l'édit de Nantes proclamé par Henri IV, trente ans auparavant.

Et encore, tout n'était pas fini, attendu que les protestants gardaient la liberté d'un culte qui continuera à diviser comme à désoler la patrie française.

Il faudra les terribles rigueurs d'une justice inébranlable, la tête illustre d'un Montmorency et de plusieurs autres grands seigneurs, pour arrêter la passion toujours envahissante des huguenots, excitant la guerre civile et menaçant la royauté jusque sur les marches du trône.

Marie de Médicis, mère de Louis XIII, et Gaston d'Or-

léans, frère du roi, se rendirent bien coupables par leurs intrigues et leurs révoltes antipatriotiques ; leurs amis durent payer de leur tête les trahisons de ces grands coupables.

A la faveur des troubles religieux suscités par les huguenots, la noblesse avait pris une indépendance insolente et propre à miner la royauté. Comme Louis XI, Richelieu fut implacable, non pour se venger, mais pour affermir et faire respecter la puissance royale. Quoi qu'on en dise, il avait raison. La faiblesse chez les rois devient un crime en certains cas : on le verra bien sous Louis XVI.

Quand Richelieu prit en main le gouvernail de la France, les huguenots partageaient l'Etat avec Louis XIII ; les gouverneurs de province se regardaient comme souverains en leurs charges ; Richelieu releva la Majesté Royale en forçant ses ennemis à baisser pavillon.

Pourtant, nous devons mettre au compte de Louis XIII et de Richelieu, son ministre, une grande faute : c'est d'avoir sauvé le protestantisme de sa ruine assurée pendant la guerre de trente ans ; et cela, pour abaisser la maison d'Autriche.

Il faut avouer que la politique a de singuliers secrets!...

Tendre la main à un empoisonneur public pour s'en servir contre quelqu'un plus fort que soi et qu'on jalouse : est-ce vraiment chose admirable?... Qu'avons-nous gagné à écraser l'Autriche avec l'aide des protestants pendant la guerre de trente ans ; et, en 1858, à revenir à ce dada, avec l'aide des fourbes et ingrats Italiens?...

Nous avons fait le jeu du protestantisme, ce perfide en-

nemi de l'Eglise de Jésus-Christ; et aujourd'hui, 1898, nous portons la peine de nos fautes. Ce n'est certes pas pour de pareils faits que l'on a pu dire : « *Gesta Dei per Francos* : les Francs ont accompli l'œuvre de Dieu. »

Louis XIV, vainqueur de la Fronde avec Mazarin, prend d'une main vigoureuse les rênes du gouvernement et secoue le joug des parlements protestantisés.

Esprit grand et droit, le nouveau *Salomon* ne peut s'habituer à la constitution d'un « Etat républicain » dans la monarchie de France où les réformés troublent le pays par leurs prétentions et leurs révoltes. Du reste, la nation entière demande qu'on réprime les abus de cette poignée d'agitateurs révoltés, mais non satisfaits.

On essaie de tous les moyens de persuasion pour les ramener au droit commun ; bon nombre se convertissent ; les plus entêtés crient à la persécution et prennent les armes. Par les armes, il fallut les réduire dans le Midi et les Cévennes : c'est ce qu'ils appelèrent les *dragonnades*, tant les dragons les avaient houspillés.

« Des villes entières, protestantes la veille, remercièrent le roi « de leur avoir donné la force de vaincre des habitudes d'hérésie où la croyance avait peu de part ! »

Parmi ces calvinistes, des négociants de Paris promirent de se réunir à la foi catholique ; et leur exemple devait être suivi par les maîtres les plus influents des corps de métier. « En trois jours, dans le Languedoc, six mille protestants ont abandonné leurs erreurs, dit d'Aguesseau, malgré les cris de certains pasteurs tenant plus à l'argent qu'au culte. »

En ces conditions, Louis XIV permit au vieux chancelier *Le Tellier* d'apposer sa signature à l'édit de révocation des privilèges accordés par Henri IV aux protestants : c'était le 22 octobre 1685.

Que n'ont pas dit et répété certains historiens fort protestants au sujet de cet acte d'autorité nécessaire? « Ce fut une faute, une faute politique, un abus de pouvoir, une persécution, un attentat à la liberté de conscience, une ruine pour la France! »

Tout cela, qu'on nous permette le mot, c'est de la blague protestante. Louis XIV était dans son droit, en abolissant, pour le bien du royaume, ce que Henri IV avait cru devoir accorder pour la paix, en des temps bien difficiles, ce qui du reste lui causa plus d'un regret dans la suite. Quant à l'opportunité de la mesure et la manière de l'appliquer, les esprits furent partagés. Il est toujours bon, quand on le peut, d'user de modération, même vis-à-vis des intraitables.

L'édit fut donc exécuté, cinquante mille personnes sortirent du royaume; les autres abjurèrent, au moins en apparence, mais plusieurs gardèrent rancune.

En fait, ce fut un grand acte de politique qui rendit la France à elle-même. Elle aurait fort besoin aujourd'hui d'être purgée des juifs agioteurs et rapaces comme elle le fut des protestants, agitateurs du XVII^e siècle.

Les illuminés des Cévennes, les Camisards en révolte ouverte contre l'ordre social, se livraient aux plus coupables attentats, au nom de l'Esprit-Saint, osaient-ils dire.

Villars les réduisit par la force et leur ouvrit les voies du pardon.

Ces misérables brigands devaient en abuser avec férocité ; ils furent sévèrement châtiés.

Louis XIV avait rendu la paix intérieure à son royaume.

Le *calvinisme*, façon de protestantisme janséniste, déchira la France en armant les familles les unes contre les autres. Aux âges précédents, l'unité, soutenue par un patriotisme ardent, avait sauvé la patrie des invasions et du schisme, en élevant autour d'elle un rempart inexpugnable.

Mais, à l'heure critique où apparaît le calvinisme, l'esprit d'orgueil, le rationalisme ressuscité par les novateurs, fait tourner les cœurs et les têtes. La renaissance païenne triomphe, et la République chrétienne, oubliant les clartés de l'Évangile, se ment à elle-même.

La France, tour à tour, brûle ou soutient les hérétiques ; elle finit par leur donner droit de cité. Cette plante vénéneuse et maudite aura des racines inextricables, malgré tous les efforts faits pour l'anéantir : nous en recueillons les fruits amers.

En Allemagne et dans les pays du Nord, le protestantisme, en favorisant la débauche de l'esprit et du cœur, amène la sorcellerie, la folie sous toutes les formes ; il force à élever des gibets pour réprimer les crimes et les abominations de tout genre C'est lui qui fit monter Charles I^{er} sur l'échafaud, en Angleterre ; c'est lui qui tua la famille des Stuart, et enfanta une multitude de sectes impies, rapaces, cruelles et sanguinaires. C'est lui qui, avec la juiverie et la franc-maçonnerie, tuera la famille royale de France ; c'est lui qui, sous le nom de *République*, allumera des guerres désastreuses pour l'Europe entière.

Tenus en bride sous Louis XIV, les protestants se vengeront sur Louis XV et surtout sur Louis XVI.

Napoléon les fera trembler; ils se rassureront avec Louis XVIII et Charles X; ils battront des mains à la venue de Louis-Philippe et de Guizot, subiront le second empire pour triompher avec Freycinet, Ribot et consorts, sous la troisième république, régime odieux, s'il en fut. La France, mise par eux en coupe réglée, subit leur joug avec la honte d'avoir dû plier devant les luthériens d'Allemagne, en 1870.

Tous ces maux sont le résultat d'une coalition des parlementaires protestants dont les efforts tenaces et diaboliques tendent à proscrire tout ce qui les gêne. Fourbes et menteurs par principes, ils altèrent sciemment l'histoire, imputent leurs crimes à leurs adversaires, enregistrent soigneusement les moindres délits chez les autres, et passent sous silence leurs menées sourdes et leurs forfaits ténébreux.

Ils ont empoisonné le Nouveau-Monde et les îles de leurs bibles falsifiées et de leurs discours éhontés. Qui ne sait que les tyrans du Japon, dans leur œuvre d'extermination sur les catholiques au XVII^e siècle, s'appuyaient de la haine et de la cupidité des protestants de Hollande et d'Angleterre?

Dans le Canada et la Louisiane, les tribus indiennes disparaissent, exterminées par les protestants anglais assoiffés d'or, et les missionnaires de la vraie foi meurent avec elles.

« En Autriche, en Bohême, en Silésie comme en Bavière et en Suisse, la noblesse et les corps de la ville, favorables à la réforme de la vertu, ô ironie ! opposent toutes les difficultés imaginables à la bonne volonté des princes, pour

ramener au bercail les brebis égarées. Partout, de saints et religieux missionnaires sont, de la part des hérétiques, les objets d'une haine violente qui ne sait point désarmer.

Heureusement, le protestantisme ne tarda pas à tomber en décomposition. C'est le résultat logique de ce libre examen qui livre sottement la vérité aux caprices de chacun. Bientôt, on compta autant de systèmes que d'individus : c'était fatal.

Et pourtant, l'origine, la source de ce mal qu'on appelle indépendance, révolution, liberté, anarchie, etc., est bien connue : c'est l'orgueil qui s'enfle comme une grenouille, jusqu'à ce qu'elle crève.

Rien n'est plus comique que les revendications du socialisme et de l'anarchie : *« Vous avez de la fortune?... donc vous l'avez volée. C'est le prix des sueurs et du sang de tout un peuple de travailleurs? c'est l'exploitation de l'ouvrier par le patron? c'est injuste, criminel, antihumain : donc, à bas les riches ! à bas les grands entrepreneurs ! Vive l'anarchie ! Vive le communisme et ses bienfaits ! »*

Qui donc a jeté dans le peuple ces idées perverses, ces revendications insensées ?

C'est le protestantisme. Oui, c'est Luther, c'est Calvin, ce sont tous leurs adhérents qui ont osé dire : *« Peuple, tu es le maître : renverse tout, écrase tout ; brûle, assassine, débarrasse-toi de tout ce qui te gêne ou t'empêche de jouir... »* Et le peuple aveugle, mais avide, s'est rué à la démolition de la société ecclésiastique d'abord, et de la société civile, ensuite.

« La mine aux mineurs, la gerbe aux cultivateurs, l'argent à l'ouvrier, crie-t-on de toutes parts ! »

Halte-là, misérables révoltés, incapables de rien mener à bien ! »

« La mine aux mineurs, le charbon à celui qui l'extrait, l'argent à l'ouvrier, dites-vous ?... Un instant, mes amis !

Le néant, que je sache, n'a jamais produit quelque chose, si ce n'est sous la main créatrice de Dieu.

Mais depuis que le monde est monde, c'est à l'homme à étudier les lois de la Providence et à scruter les profondeurs du globe terrestre, pour en tirer le meilleur parti. Or, dites-moi, ouvriers de tout genre, êtes-vous capables de vous organiser et de vous procurer les moyens d'exploiter les grandes industries, d'opérer les grands travaux ?... Non, assurément. L'expérience en est faite.

Pour bâtir des villes, pour creuser des canaux, pour sonder les entrailles de la terre, il faut de l'argent et de la science : et vous n'avez ni l'un ni l'autre.

Les capitaux sont à ceux qui les possèdent, comme la science à ceux qui l'ont acquise.

Vous ne pouvez, ouvriers, vous passer ni des capitaux ni de la science, sans faire fausse route : c'est clair comme le jour, l'expérience de tous les siècles l'a prouvé.

Etant donné qu'il vous faut recourir à la science et aux capitaux pour mener à bien toute industrie, toute exploitation, dites-moi, ouvriers, est-ce à vous ou à vos chefs plus riches et plus savants, à stipuler des conditions ? Etes-vous libres, oui ou non, de travailler à telle ou telle industrie, à tel ou tel métier ?...

Depuis que le christianisme a aboli l'esclavage, sur toute la surface de la terre, j'affirme que vous êtes parfaitement libres ; et du reste, vous savez bien le dire.

Puisque vous êtes libres, c'est donc en toute liberté que vous avez accepté de travailler moyennant tel salaire convenu, par jour ou par mois, à telle ou telle industrie, à tel ou tel métier.

Dès lors, pourquoi vous plaindre ? Votre œil est-il mauvais parce que le patron est bon de vous employer ?...

Mais, dites-vous, le patron abuse, il gagne des millions et nous crevons de faim !

Est-ce bien vrai ?

D'abord, le patron a mis sa fortune à votre service : il a établi des usines, il a créé des outils ; il fournit la matière première et se charge de la vente de votre ouvrage. Cela suppose un capital important. C'est lui qui paie les directeurs, les caissiers, les sous-directeurs, les chefs d'atelier, les contre-mâîtres, les ouvriers, etc. Si, à la fin de la semaine ou du mois, il n'a pas d'argent, il faut qu'il en emprunte pour vous payer tous : n'est-ce pas une lourde charge ? Et les impôts, qui les paie ? Et les pertes, qui les subit ? Ce n'est pas vous.

Malgré tout, je veux encore que vous ayez raison ; tel patron vous exploite et s'enrichit de vos sueurs, de votre habileté dans le travail : à qui la faute ?...

— Comment ? A qui la faute ? — Mais à lui, répondez-vous !

— Pas du tout. La faute est à la société qui vous a fait un tel patron.

Ce monsieur, appuyé sur les lois humaines plus que sur l'Évangile, croit agir en toute justice, sans s'occuper de la charité, vertu éminente qu'il ne comprend pas. Il paie ce qu'il est convenu de payer et ne s'occupe pas du reste. Il est même fort étonné qu'on puisse n'être pas content de lui et de sa façon d'agir.

Qui l'a rendu ainsi égoïste ? Le protestantisme, le judaïsme, la franc-maçonnerie.

Comment cela?... Eh ! mon Dieu, c'est bien simple. « Aimer Dieu par-dessus tout, et son prochain comme soi-même, » c'est la loi évangélique, chrétienne et catholique. Or, protestants, juifs et francs-maçons détestent l'Évangile de Jésus-Christ et le foulent aux pieds.

Agir ainsi, chez eux, c'est ce qu'on appelle le progrès, l'émancipation du peuple, la liberté, l'égalité et la fraternité...

Quoi ! mais c'est de la calomnie ce que vous dites là ? — C'est la pure vérité ; c'est la vérité la plus incontestable de par l'histoire la plus irrécusable.

Il faudrait être plus aveugle qu'une taupe pour ne pas voir cette vérité.

Tant pis pour ces aveugles volontaires.

Si nous écartons la question de stricte justice, qui ne peut voir que le salaire proposé et accepté volontairement et librement par l'ouvrier ou le mercenaire quelconque, ne peut se confondre avec le principe de charité ou d'humanité ?...

Voilà un ouvrier sobre, laborieux, plus ou moins chargé de famille ; malgré tous ses efforts et sa bonne volonté, son

salaire est insuffisant pour faire face aux besoins de sa maison : cruel serait le maître enrichi qui ne lui viendrait pas en aide.

En est-il beaucoup de ces malheureux parmi les ouvriers ? Nous ne le croyons pas.

La plupart des plaignants sont des hommes sans intelligence et pleins de vices, qui croiraient leur poche brûlée pour avoir conservé un sou d'économie. Les femmes de ces ouvriers débauchés et sans cœur pourraient seules nous dire ce qu'il y a d'argent gaspillé par eux, au jeu et chez le marchand de vin.

Non, l'ouvrier, en général, n'est pas si malheureux qu'il le dit.

Sans doute, certains travaux sont des plus pénibles et des plus dangereux. La rétribution et le repos doivent être de proportion avec la peine.

L'ouvrier qui, sous ce rapport, rencontrerait un patron inflexible, devrait le quitter, à tout prix ; et le patron mériterait la réprobation publique, se verrait bientôt obligé d'être plus juste, ou de fermer boutique. La grève pacifique, en pareil cas, serait de toute légitimité.

Mais, hélas ! Ce n'est point ainsi que les choses se passent.

Poussés à la révolte par quelques contre-mâîtres audacieux et surfaits, les ouvriers de nos jours prétendent imposer leurs *desiderata* aux patrons.

Pour arriver à leurs fins, ils refusent de travailler, brisent et cassent tout, s'enivrent, pérorent pour ne rien dire ; et quand la faim les a fait réfléchir, ils rentrent au chantier.

C'est de la gaminerie ou de l'effronterie qui coûte parfois bien cher.

Si l'esprit d'indépendance et de révolution ne soufflait pas si fort parmi les protestants, les juifs et les francs-maçons, nous ne serions pas les témoins attristés des crimes et des désolations qui, de temps à autre, viennent apporter la misère et le deuil dans les familles d'ouvriers.

A bas les mauvais journaux, les brochures incendiaires et les cabarets, sources de bien des maux !

Aux maux inévitables, la charité sera toujours debout pour apporter les remèdes nécessaires.

Pour achever de convaincre nos lecteurs sur l'influence néfaste du protestantisme, que pourrions-nous bien ajouter ? Rien autre chose ni de plus efficace que les faits de l'histoire contemporaine.

Le protestantisme est un enfant prodigue, à plusieurs têtes, nourri des vols qu'il a commis, et que les peuples chez lesquels il a pillé et incendié n'ont pas eu le courage de lui faire rendre.

Enlevez au protestant le bien d'autrui dont il se pavane ; et puis cherchez, vous ne trouverez plus que « le paon redevenu geai ».

Où sont les églises, les temples qu'il a bâtis de ses deniers, les écoles qu'il a fondées ? Où sont ses hôpitaux, ses facultés, ses œuvres de charité ?... Ce qu'il possède ne l'a-t-il pas volé ?

Tout en essayant de singer l'Eglise, afin de se donner du relief aux yeux des ignorants, son culte reste toujours froid. Le feu sacré refuse de pénétrer son âme de marbre.

Si les gouvernements apostats ne le soutenaient de leur or prodigué à pleines mains, son cadavre vermoulu tomberait en poussière.

Cent ans après la mort du Christ, l'Évangile avait pénétré les masses humaines presque partout sur notre hémisphère : Byzance et Rome étaient conquises : et voilà quatre siècles et demi que les protestants sèment leurs bibles par le monde sans rien récolter, si ce n'est, sur les ronces et les épines, des fruits amers et sans maturité possible.

Chez eux pas d'unité, par la raison bien simple que la vérité est absente. Le beau, le bon et le vrai se confondent dans une sublime harmonie : le mensonge engendre la laideur doublée de méchanceté. Or, le protestantisme n'est ni beau, ni bon, ni vrai ; donc il est mauvais et faux dans sa laideur. C'est un produit hybride de Satan : tel père, tel fils. N'est-ce pas une loi générale de nature ? Nul ne pourrait s'en étonner ? Luther, Calvin et consorts n'étaient-ils pas des apostats ? Et les apostats sont-ils autre chose que des produits monstrueux ?...

A notre époque, s'il est permis de s'étonner, c'est de voir encore debout çà et là des édifices, soi-disant élevés pour abriter un culte qui se dit évangélique. Évangélique, grand Dieu !... C'est à mourir de rire. Évangélique ! Ah ! pour l'honneur de Dieu, jamais l'Évangile n'a enfanté pareille sottise. Il n'y a que des fous pour prêter à Dieu leurs folies.

Quoi ! il suffirait au premier venu de se déclarer inspiré pour faire la loi aux autres ?... Il nous faudrait alors prendre conseil dans les hospices d'aliénés.

Non, il n'en peut être ainsi : la folie humaine passe, la sagesse reste.

Mahomet, l'inspiré du diable, a pu dire : « Crois ou meurs ! » Et la crainte du cimeterre a fait tomber à genoux des multitudes dégénérées, plus sensibles aux plaisirs qu'à l'honneur.

Il a suffi d'un moine apostat au xvi^e siècle pour entraîner dans l'hérésie, le schisme et l'apostasie la moitié de l'Europe, grâce à des chefs impies et libertins. De tout temps, l'esprit d'indépendance est né du libertinage ; et les prophètes du Seigneur n'ont pas toujours réussi à endiguer les torrents dévastateurs. « Il faut qu'il y ait des hérésies : mais, en vérité, qu'elles sont absurdes dans leur nudité !

« Errare humanum est, dit le proverbe, perseverare autem diabolicum. — Tomber dans l'erreur, c'est bien le fait de l'homme ; mais y persévérer, c'est diabolique. »

Comment se fait-il, alors, que nous ayons encore des gens qui se disent protestants ?

La réponse est bien simple : c'est affaire d'habitude, mais non pas de conviction. Que parmi les ignorants il se rencontre encore des gens de bonne foi, s'imaginant, sans examen, *que le Protestantisme soit une religion qui en vaut bien une autre*, nous ne le contesterons pas ; mais qu'on regarde ce culte hétérogène comme la vraie religion, nous ne pouvons le croire.

Pour tout homme sensé, il n'y a et il ne peut y avoir qu'une seule religion vraie, parce qu'il n'existe qu'un seul Dieu. Or, le vrai Dieu n'a jamais permis à personne d'usurper les fonctions sacrées ; au contraire, la bible, la vraie

bible nous apprend que les téméraires assez osés pour mettre la main sur l'arche sainte ont été châtiés d'une façon épouvantable. Si donc les Protestants n'ont entre les mains rien de saint ni de sacré, leur culte n'est qu'un mensonge déplorable. Dieu n'a jamais choisi des gens comme Luther et Calvin pour en faire des apôtres.

Aussi, le culte des Saints est-il inconnu parmi les Protestants : c'est de la graine qui ne peut pousser sur leur terrain, et pour cause : « Le sarment séparé du cep se dessèche et n'est plus propre qu'à faire l'omelette. »

Voyez-vous dans un empire, dans une république, chacun s'arrogeant le droit de rendre la justice, en endossant une robe et en coiffant la toque ?...

Si tout pouvoir réside dans le chef d'un peuple, toute puissance spirituelle et sacerdotale réside en Dieu, sa source éternelle, et ne peut être exercée que par délégation légitime. De qui donc les protestants tiennent-ils le pouvoir spirituel ? De personne absolument. — Donc, ce sont des intrus, de vrais comédiens, dignes de tout mépris, quant au culte faux qu'ils prétendent exercer. C'est une usurpation sacrilège et qu'aucun pouvoir humain ne peut légitimer. C'est un désordre dans la société, un scandale permanent, et des plus dangereux. Nous l'avons constaté par le passé : pour être moins dangereuse aujourd'hui, son influence perfide n'a pas cessé de faire des victimes.

Le peuple n' imagine guère toutes les roueries employées par ces faiseurs de religion dans le but de lui en imposer. Non, toutes les religions ne sont pas bonnes. Il n'y en a qu'une. Qu'on lui donne une morale facile, le dogme ne l'inquiète-

tera guère, surtout de nos jours. Que lui importent les déistes, les sociniens, les calvinistes ou les anabaptistes ? Tout cela, pour lui, ce sont des protestants de même farine ; absolument comme il appelait cosaques et prussiens tous les envahisseurs de la France en 1814, 1815 et 1870.

Le protestantisme a trouvé moyen de mettre tout en doute ; d'abord chez les grossiers Allemands, puis chez les sceptiques Anglais, et ce doute abominable s'est répandu facilement un peu partout.

Il a enfanté les ridicules philosophes du XVIII^e siècle, plus rusés que savants ; et insensiblement, aidé de l'esprit de révolution, si naturel à l'homme, il a jeté l'incrédulité dans les cerveaux en ébullition. « Mentez, mentez toujours, a-t-il dit, avec Voltaire et compagnie ; il en restera quelque chose. » Parole satanique, mais trop vraie.

Les livres, les brochures, les journaux, les imageries, les théâtres ont menti et mentent encore audacieusement ; le peuple s'y laisse prendre.

Voilà la cause de nos révolutions périodiques, des scandales et des crimes qui désolent la France. On se déclare bien vite pour les orateurs de clubs, et on acclame ceux qui sont assez adroits ou assez filous pour tenir le haut du pavé. Et cela dure jusqu'à ce que la colère d'un peuple irrité de s'être laissé duper et leurrer, écrase les faquins sous le rude talon de ses bottes.

Il est rare qu'un violent orage ne laisse pas de lamentables traces de destruction et de ruines bien difficiles à réparer, quand elles sont réparables. Dans un incendie, dans une bagarre, dans une guerre, les voleurs et les pillards trouvent

toujours à glaner. Aussi, dans ses luttes séculaires, le catholicisme a-t-il laissé aux mains de ses ennemis plus d'une dépouille. On lui a volé ses biens, ses églises, ses monastères ; les protestants, sans foi ni loi, se pavanent encore effrontément dans nos collèges, nos chapelles et nos monuments qui ne leur ont rien coûté à bâtir.

Cherchez un protestant désintéressé, patriote, humble et charitable, vous n'en trouverez guère si ce n'est chez le vieux Freycinet, auteur de nos désastres en 1871, ou chez le pasteur Dide. Si les plus en vue ne valent rien, que sera-ce des autres?... .

Pourrions-nous oublier que vivre ici-bas sans combat est chose impossible ? Non, nous ne l'oublierons pas, et puisqu'il faut lutter contre les puissances infernales et terrestres, nous lutterons jusqu'à la mort.

C'est ce que nous faisons, en ce moment, dans ce livre où, après bien d'autres, il nous a paru bon de démasquer l'antique ennemi caché sous le traître et hypocrite manteau du juif, du protestant et du franc-maçon.

De nos jours, on croit, çà et là, à l'influence néfaste des anarchistes ; on s'apeure devant les billevesées des socialistes. Le danger pour nous n'est pas de ce côté. Jamais le peuple et l'armée ne laisseront triompher les anarcho-socialistes. Le soleil aura perdu sa lumière, les étoiles tomberont du ciel avant que nous soyons témoins des folies que l'on semble trop redouter.

Si les anarchistes ou leurs cousins-germains, les socialistes, triomphent, c'est qu'il n'y aurait plus ni gouvernement, ni armée en France ; c'est que la population serait

réduite des deux tiers. Alors, mais alors seulement, surviendrait quelque autre puissance, qui, victorieusement, absorberait les restes de la nation française.

Encore une fois, c'est une crainte exagérée ; nous n'en sommes pas là.

Le plus grand mal dont nous souffrons, c'est de ne pas savoir ce que nous voulons. Et pourquoi ? Par la raison bien simple que les juifs, les protestants et les francs-maçons nous bernent, nous leurrent, nous trompent, nous volent, sans que nous ayons le courage de les mettre à la raison.

Depuis cent ans et plus, depuis l'horrible crime du 21 janvier 1793, le peuple français oscille sous la tempête révolutionnaire, sans pouvoir toucher terre. La barque qui nous porte est le jouet des vents et des ouragans. Et cette manœuvre absurde est l'ouvrage d'une poignée de scélérats insatiables et toujours mécontents.

En enlevant, ou simplement, en diminuant la foi au cœur du peuple, on lui a enlevé sa boussole.

Où ramer maintenant ? Où faire aboutir sa barque ? Il n'en sait rien.

Et voilà cent ans qu'il s'épuise en vains efforts, sans qu'un phare lumineux se soit montré.

La république, l'empire, la royauté, puis encore l'empire et une nouvelle république : rien de tout cela n'a pu se soutenir plus de dix-huit à vingt ans.

C'est que le peuple n'entend rien à la politique ; ce n'est pas lui qui fait les révolutions. C'est à Paris qu'elles se font par les juifs, les protestants et les francs-maçons.

Et la France composée de trente-cinq millions de bons

et honnêtes travailleurs, tous baptisés du baptême du Christ, se laisse mener en laisse, par une poignée d'aventuriers?...

Eh oui, c'est comme cela !

On ruine l'agriculture, l'industrie et le commerce, on écrase le peuple d'impôts ; on lui vole ses économies. Sous prétexte de liberté, on lui ravit sa foi pour le jeter dans les ténèbres du doute et de l'impiété ; on lui vante une science dont il n'a que faire, la science des *panamistes* et des *chéquards* : et le peuple trompé par les journaux juifs, protestants, francs-maçons et communards, comme *la Lanterne*, *le Temps*, *l'Intransigeant*, *le XIX^e siècle* et autres de même farine, vote pour des hommes audacieux, mais incapables de discerner et de soutenir ses intérêts?...

Ah ! ce pauvre peuple est bien puni par où il pêche. Le cléricalisme, les curés, les religieux, les évêques, le pape, il n'en faut plus ! Les curés, sac au dos ! Les religieux et les religieuses, hors la loi ! et bientôt hors de leurs maisons ! Voilà ce qu'on répète sur tous les tons, et ce que la république essaie de mettre en pratique...

Est-ce le peuple de France qui demande pareil bouleversement ? Non, mille fois non ! Qui donc, alors ?...

Ce sont les juifs, les protestants et les francs-maçons faisant amalgame des plus compliqués avec les indifférents ou les contaminés de race française.

Comment se le dissimuler ? En ouvrant à deux battants la porte de la Patrie aux étrangers, notre race, jadis si vaillante et si fière, a peine à se reconnaître.

Les traits de bâtardise nationale sont devenus si communs, que le pur-sang français va se perdant de jour en

jour. A l'école, à l'armée, au tribunal, à la police, au ministère et jusqu'à l'Elysée, le juif, le franc-maçon et le protestant apparaissent drus comme la mauvaise herbe. Le français de race, dans ces milieux, n'est plus qu'une plante rare.

Je sais bien que cette vérité va faire jeter les hauts cris à toute la bande cosmopolite que je veux stigmatiser : raison de plus pour insister et prouver ce que j'avance. La patrie française, née sur le champ de bataille de Tolbiac, avec Clovis et ses Francs, n'a pu vivre et se développer qu'au souffle puissant du Christianisme ; son élément nécessaire, c'est la foi du Christ !

Renier cette foi, c'est se dessécher, c'est tarir la source de la vie française, c'est cesser d'être français de cœur et d'action.

Or, les juifs, nous l'avons démontré, l'histoire à la main, n'ont jamais pu cesser et ne cesseront jamais d'être juifs, malgré toutes les lois et tous les décrets imaginables. Toujours et partout, ils sont restés des étrangers parmi les nations où ils ont vécu. Dire le contraire serait un impudent mensonge. Aussi, se laisser gouverner par les *juifs*, c'est trahir sa patrie.

Quant aux protestants, eux aussi sont des traîtres à la patrie française, puisqu'ils foulent aux pieds l'antique foi des Français et qu'en maintenant la division parmi nous, ils affaiblissent nos forces et paralysent notre courage jusqu'à eux invincible. Ou la religion d'un peuple est quelque chose d'appréciable, de vital, ou elle n'est rien. Si elle est quelque chose, pourquoi en diviser les forces ? Si elle n'est rien, pourquoi un culte et des temples hétérogènes ?

Mais, nous dira-t-on, c'est le protestant qui a raison contre le catholique. Quoi ! C'est l'apostat Luther, c'est le galérien Calvin qui a raison contre le Christ et son Eglise ! C'est à de pareilles mains que Dieu a confié le soin de sauver les âmes ! Où et quand donc, par quels moyens leur a-t-il confié cette délicate et sublime mission ? Est-ce que l'ange Gabriel les aurait aussi visités ? Le Dieu du ciel, alors, a singulièrement changé de dogme, de morale et de discipline ?... Si quelqu'un a changé, ce n'est pas Dieu : autrement, il eût cessé d'être Dieu.

Ce sont donc les protestants qui font dire à Dieu ce qu'il n'a jamais dit. Et la morale qu'ils lui prêtent est trop commode pour n'être pas acclamée par tous les vices !

Chacun peut, selon son caprice, se faire une religion, comme tout protestant : c'est le malheur de nos jours.

La division dans la croyance, qu'on le veuille ou non, amène la division dans la famille, dans la cité, dans la politique : or, si l'union fait la force, la division engendre la faiblesse. La conclusion se fait d'elle-même.

Pour compléter le *Trio*, viennent les francs-maçons, société diabolique s'il en fut ; nous croyons l'avoir démontré.

Cette secte perfide, répandue comme la peste universelle, se recrute surtout parmi les juifs-errants et les protestants.

Quoi de surprenant ! Ce qui n'est pas pour Dieu est pour le Diable : pas de milieu. Quiconque méprise Jésus-Christ et son Eglise, passe sous le drapeau de Satan, le singe de Dieu.

Le Créateur souverain, entendant récompenser ou punir ses créatures raisonnables, selon leurs mérites, les laisse

absolument libres de le servir, ou de le mépriser. C'est au temps de la moisson seulement que l'ivraie doit être séparée du bon grain : jusque-là, liberté complète.

Voilà pourquoi le bien et le mal marchent, côte à côte, dans une lutte quotidienne.

Le bien, l'honnête, le juste fait effort pour combattre le mal, le déshonnête, l'injuste, partout où il se présente. C'est la vérité contre l'erreur, deux ennemis aussi irréconciliables que la lumière et les ténèbres.

Voilà pourquoi la franc-maçonnerie, cité du Diable, a déclaré une guerre, sans merci, à la cité de Dieu.

Celle-ci qui a pour elle la force, dont nul ne peut triompher, soutient la lutte avec espérance, attendu qu'elle possède les promesses de la victoire définitive.

C'est à ce duel fameux, entre la vie et la mort, entre le Christ et Satan, qu'assisteront les siècles jusqu'à leur consommation.

Chaque individu de l'humaine nature doit avoir le fleuret en main, tous les jours de sa vie, pour soutenir cette lutte d'âme à démon ; et par la grâce du Christ, chacun sait qu'il doit triompher.

Mais les nations, comme telles, ont des intérêts majeurs qui ne dépassent point les limites de ce monde. Aussi doivent-elles combattre, ruiner et anéantir tout ennemi qui entrave le cours de leurs progrès. Or, quel ennemi plus mortel pour les nations que Satan incarné dans la franc-maçonnerie ?

Pour celle-ci, plus de patrie, plus d'armée, plus de justice, plus de morale, plus de culte. En ces conditions,

c'est là barbarie, l'esclavage et la mort à bref délai. Malheur aux nations, malheur aux chefs des peuples qui s'aveugleraient au point de ne pas voir clair, qui refuseraient de comprendre le danger imminent !

A nos yeux, juifs, protestants et francs-maçons forment un *Trio* puissant, un *trio* des plus dangereux pour la patrie française.

« Le lien formé d'un triple cordeau se rompt difficilement », aussi bien dans la société des méchants que dans celle des bons. Ce lien formé de juifs, de protestants et de francs-maçons nous enlace aujourd'hui d'une façon honteuse et pénible : que faisons-nous pour le rompre ?

Rien ou à peu près rien de pratique.

L'Esprit-Saint n'a pas dit que pareil lien ne pouvait se rompre, mais bien qu'il était difficile à rompre. Ce mot *difficile* suppose des efforts continuels et efficaces, c'est-à-dire l'union intelligente dans la lutte. Serait-il possible d'imaginer une force plus grande que celle de quatre-vingt-dix évêques à la tête de cinquante mille prêtres guidant vingt-cinq ou trente millions de catholiques ?...

Voilà pourtant l'armée qui semble trembler devant le trio formé par moins de dix millions de juifs, de protestants et de francs-maçons !

Et c'est au pays de la bravoure, de la valeur proverbiale, au pays des Francs que pareil spectacle nous est donné ?...

Français du *xx^e* siècle auquel nous touchons, il est temps d'agir et de rompre le lacet dans lequel, trop aveuglément, nous nous sommes laissés prendre.

La France ne peut être gouvernée que par des Français, et non point par des sectaires cosmopolites.

Si les juifs, les protestants et les francs-maçons menacent notre belle patrie dans sa foi, dans son honneur et dans ses biens, il n'en faut plus ! C'est assez ! C'est déjà trop !

Aux urnes vaillamment et sans faiblesse ! Nous sommes le nombre, nous sommes la force : c'est avec nous qu'il faut compter. Arrière donc les juifs, les protestants et les francs-maçons ! Nous n'en voulons plus pour nous gouverner.

Eloignons-les sans pitié de la magistrature, de l'école, de l'armée ; éloignons-les du Sénat, de la Chambre des députés, de nos conseils généraux et municipaux ! A ce prix est le salut de la France.

Le jour où nous aurons balayé ce *trio* encombrant, il n'y aura plus ni socialistes, ni anarchistes à redouter : tout marchera comme sur des roulettes.

Au contraire, si nous continuons à voter pour ce trio infernal, c'est la révolution sanglante à brève échéance : nous y marchons à toute vapeur.

Voilà une prophétie certaine, que tout homme de bon sens peut faire, sans s'adresser à la voyante de la rue du Paradis.

Redisons donc sans nous lasser : des juifs, des francs-maçons et des protestants, délivrez-nous, Seigneur !

C'est notre vœu le plus ardent.

ÉPILOGUE

La France, qu'on le veuille ou non, est un pays à part, que Dieu a traité, depuis Clovis, avec prédilection. — *Non fecit taliter omni nationi*, ce n'est pas toutes les nations qu'il a traitées de la sorte.

La France est le sergent du Christ. Née sur le champ de bataille de Tolbiac, notre patrie a fait un pacte solennel avec le ciel : Dieu lui a promis la victoire sur ses ennemis à la condition qu'elle mettrait son épée au service du Christ et de son Église.

Tant que ce pacte a été respecté par la France, fallût-il des miracles, Dieu les a faits en notre faveur. Mais du jour où le pacte franco-divin a été rompu, Dieu s'est retiré de nous ; il nous a abandonnés au sort que nous méritions.

Tant que la foi au Christ a dominé dans les Conseils de la France, malgré les fautes personnelles de ses rois ou de ses dirigeants, elle a connu le chemin de l'honneur et de la victoire, fallût-il des miracles pour faire triompher son drapeau ! Sarrasins, Saxons, Allemands et Anglais ont plus d'une fois mordu la poussière devant nos bataillons invincibles, poussant le cri de ralliement : Montjoie ! Saint-Denys !

Aujourd'hui, tout semble bien changé. La France ne s'appartient plus : elle est aux mains des juifs, des protestants et des francs-maçons. Les armes de Paris portent

encore un vaisseau ballotté par les flots, avec cette fière devise — *Fluctuat nec mergitur*, Battu par la tempête, il ne sombre pas! Oui, c'était vrai jadis; aujourd'hui, il semble à chaque instant qu'il va s'engloutir au milieu des bourrasques.

Que s'est-il donc passé? Pourquoi cette décadence? Le voici : Nous ne nous appartenons plus. Nous sommes enjuivés, protestantisés, franc-maçonnisés...

Nos aïeux avaient toujours eu soin de tenir les juifs à distance : nos pères à la fin du dernier siècle ont cru plus habile de les introduire dans la place et de leur donner le titre de *citoyens*. Le juif, réfractaire à toute assimilation, a fait comme l'hôte malhonnête : il a pris la bourse sans qu'on puisse la lui faire rendre.

Henri IV, après avoir abjuré le calvinisme, est resté l'ami des protestants. Son édit de Nantes, en créant un Etat dans l'Etat, était une grosse faute politique que Louis XIII et Louis XIV essayèrent, en vain, de réparer complètement. La révolution l'aggrava plus que jamais.

Juifs et protestants poursuivant le même but, l'asservissement et l'humiliation de la France, se tendirent la main. Survint un troisième larron, plus habile que les deux autres : il sut si bien les capter qu'à eux trois, ils formèrent par des vœux identiques la franc-maçonnerie. Pauvre France, elle devint par sa légèreté une proie facile pour ce trio infernal. Le juif, ennemi du Christ, le protestant, falsificateur du dogme chrétien, ne pouvaient que s'entendre avec la société satanique de tous les hérésiarques pour tenter de déchristianiser la fille aînée de l'Eglise.

Les Français trop crédules s'y laissèrent prendre sous les beaux prétextés de liberté, d'égalité et de fraternité : ils n'ont rencontré que la servitude. Ils voudraient bien en secouer le joug : mais comment faire ?

Le juif par leur faute s'est glissé à peu près partout : il est à l'armée, dans la haute magistrature, dans l'industrie, dans le commerce, à l'école, dans la banque et à la Bourse. Le protestant le suit, partage avec lui honneur, argent et dignités.

Le franc-maçon, devenu leur chef, les aide, les excite et vante leurs mérites. Et le Français de bonne souche, tout ahuri, regarde et laisse faire. On lui dit, on lui répète que juifs, protestants et francs-maçons, ce sont ses frères en humanité, et il le croit ! Oui, ce sont des Caïn trompant Abel pour l'égorger ensuite.

Les derniers et tristes faits dont la France vient d'être le témoin attristé doivent lui dessiller les yeux, sous peine de mort à bref délai.

Impossible de vivre d'un air aussi vicié que le nôtre : ça sent le Reinach, ça sent le Scheurer, ça sent le Zola ! Et le tout ne sent pas bon du tout !

A l'égout tout ce trio-là !

Les élections vont venir : que tout bon Français s'en souvienne et balaie la boue qui nous encombre !



ERRATA

Page 37, ligne 20, *au lieu de : Ville de Panama, lire : Villa de Panama.*

Page 38, ligne 25, *au lieu de : Hammon, lire : Mammon.*

— 120, ligne 16, *au lieu de : pauple, lire : peuple.*

— 123, ligne 17, *au lieu de : Hunster, lire : Munster.*

— 146, ligne 12, *au lieu de : demanda, lire : demande.*

— 153, ligne 15, *au lieu de : ia manière, lire : et à la manière.*
